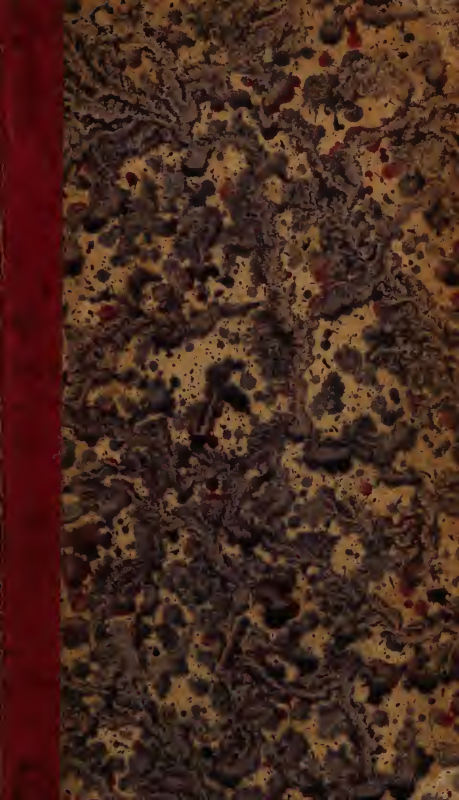






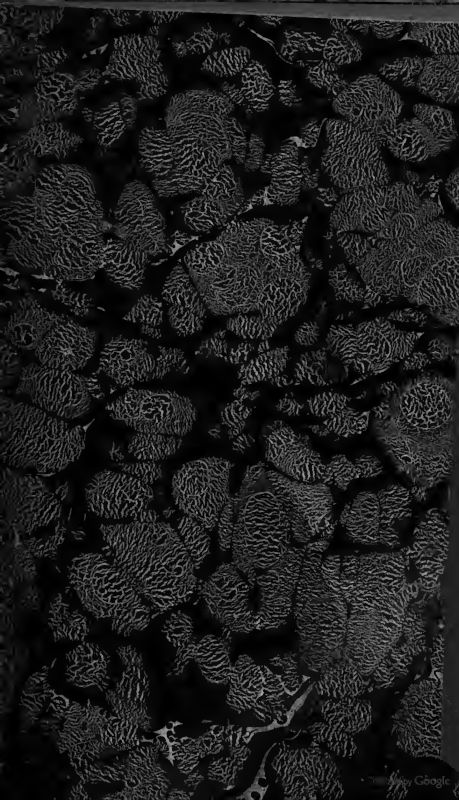
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

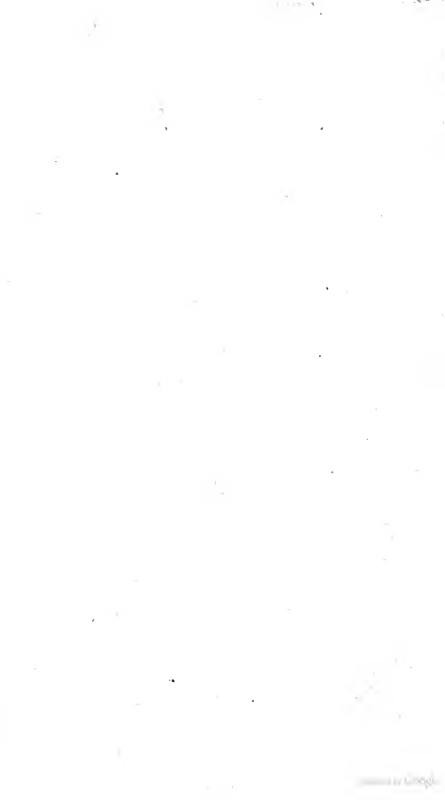
N.º d'inventario 3571

Sala Grande

Scansia 18 Palchetto 1

N.º d'ord. 11





P XXXV 7

PANORAMA HISTORIQUE

DE
L'UNIVERS.

ON TROUVE CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

LE PAYEUR DES OUVRIERS,

Nouveau barème destiné à faire promptement et facilement le paiement des Ouvriers de tout état, formant 24 TABLEAUX de douze journées chaque, depuis 75 centimes par journée jusqu'à 8 fr.; cahier in-12. 75 c.

Ce petit livret est utile non-seulement à tous les propriétaires, fabricans, entrepreneurs, chefs d'atelier, intendans, régisseurs, fermiers, etc., etc.; mais même encore aux ouvriers; qui d'un coup d'œil peuvent voir si on les payant on ne leur fait point une erreur préjudiciable. Le temps, ce bien si précieux, que Franklin, dans la *Science du Bonhomme Richard* (1), l'estime autant que de l'or, le temps est divisé par heures et offre ainsi le moyen de régler toutes sortes de paiemens avec l'exactitude la plus scrupuleuse.

LE CITEUR DRAMATIQUE.

Choix des maximes, sentences, axiomes; apophtegmes et proverbes en vers, contenus dans tout le Répertoire du Théâtre-François, recueillis et mis en ordre par M. Léonard Galleis. Quatrième édition, 1 fort vol. in-18, couverture imprimée. 2 fr. 50 c.

Il est presque inutile de parler d'un livre qui est à sa quatrième édition, qui est un choix des vers les plus saillans qui se débitent sur notre scène, d'un livre enfin qu'on pourrait appeler les *Beautés du répertoire dramatique français*.

ENCYCLOPÉDIE INDUSTRIELLE,

OU L'ART DE GAGNER SA VIE;

Traitant de toutes les ressources, indiquant tous les moyens pour faire, conserver ou augmenter sa fortune dans quelque situation qu'on se trouve. Ouvrage utile aux plus modestes artisans comme aux plus riches spéculateurs; Par Mossé. Un vol. in-8°, très-bien imprimé sur beau papier. Quatrième édition. Prix. 3 fr. 50 c.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE PARIS,

(Physique civile et morale) par M. Lucas, un gros vol. in-18, Couverture imprimée. Prix: 3 fr.

(1) *La Science du Bonhomme Richard*, ou Trésor de morale pour tous les âges et toutes les conditions, par B. Franklin, publié par A. J. Sanson. Un cahier in-32, très bien imprimé, Prix: 10 c.



BATAILLE D'ARBEELLES OU DARIUS FUT DÉFAIT PAR ALEXANDRE.
Page 11.



583840

PANORAMA
historique
DE L'UNIVERS,
ou
LES MILLE ET UNE BEAUTÉS
de l'Histoire Universelle,

A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION DES DEUX SEXES.

PAR A. J. B. BOUVET DE CRESSÉ,

Membre titulaire de l'Université de France, ex-professeur de Rhétorique
à l'École du Génie et de la Marine, etc.

TROISIÈME ÉDITION.



paris,

LEDOYEN LIBRAIRE,

PALAIS-ROYAL, GALERIE DE BOIS, N° 225.

1830.

048872

ALPHABET

DE LA

REPUBLICQUE

FRANCOISE

PAR

PARIS,

IMPRIMERIE DE SÉTIER,

COUR DES FONTAINES, N° 7.

AVERTISSEMENT.

L'OUVRAGE que je donne au Public est une compilation, dont je n'attends aucune gloire littéraire. Toutefois, en l'écrivant, j'ai tâché, pour atteindre le seul but que je me suis proposé, l'utilité nationale et étrangère, de renfermer beaucoup de choses en peu de pages.

J'ai puisé aux meilleures sources, et tout ce que j'ai trouvé de bon dans les auteurs anciens et modernes, je n'ai pas craint de me l'approprier.

Lhomond, que l'on peut imiter, rarement surpasser, a dit :

« Les extraits que l'on a faits pour les
« jeunes gens, n'ont pas rempli l'objet
« que l'on s'était proposé, et c'est servir
« le public que de multiplier les essais
« en ce genre. »

Un autre auteur, également pénétré de cette vérité, Barruel, dans ses Observations sur l'Instruction publique, a ajouté :

« Ce qu'il y a de plus difficile à exé-
« cuter, c'est un ouvrage élémentaire :
« des livres qui sont destinés pour les
« premières années, exigent une atten-
« tion toute particulière; les phrases, les
« alinéa, les chapitres, les volumes
« mêmes, tout doit être court, si l'on ne
« veut pas produire le dégoût. »

L'expérience a prouvé que Lhomond et Barruel avaient parfaitement raison.

Je désire que cette Histoire abrégée du Monde soit appréciée par les Maîtres, et alors j'aurai reçu la plus douce récompense de mon travail.

Bouvet de Cressé.

ab initio mundi. Et cum deus
 crearet hominem, creavit et
 angelos. Et cum deus crearet
 angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Et cum deus crearet angelos, creavit et hominem.

Et cum deus crearet hominem, creavit et angelos.

Panorama Historique

DE L'UNIVERS,

OU

LES MILLE ET UNE BEAUTÉS

de l'Histoire Universelle.

TEMPS PRIMITIFS. — LA CRÉATION.

Après avoir créé le ciel et la terre, Dieu dit : « Que la lumière se fasse, » et la lumière fut faite, et elle éclaira l'univers embelli. Le chaos disparaît; le firmament s'étend; les eaux supérieures ne sont plus confondues avec les eaux inférieures; l'élément aride reçoit l'ordre de paraître, et prend le nom de Terre; celui de Mer est donné à l'élément liquide.

Des arbres s'élèvent et produisent des fruits; éclairée par le soleil, qui préside au jour, la terre se couvre de verdure; la lune efface l'obscurité des nuits, et, de concert, deux astres marquent le temps et les saisons; les mers, les fleuves, les rivières se remplissent de poissons; dans leur vol hardi, les oiseaux parcourent la

vaste étendue de l'air, et des animaux de toute espèce peuplent les forêts, tandis que le reptile est condamné à sillonner la terre.

L'homme fut le complément de la création. Dieu le fit à son image, et lui donna une compagne, qu'il forma de sa propre chair et de sa propre substance.

Les noms du premier homme et de la première femme sont Adam et Ève. Ces deux êtres privilégiés ont, pour séjour habituel, un jardin délicieux, où un bonheur éternel aurait été leur récompense; sans la faiblesse de la femme, qui, cédant aux insinuations perfides d'un serpent, mangea une pomme, et en présenta une autre à son mari, qui, par une molle complaisance, l'accepta, et fit plus que de l'approcher de ses lèvres.

HISTOIRE SAINTE.

Il est humiliant de penser qu'une pomme, dans la main d'une femme, ait été la cause immédiate du éché originel, et que la faiblesse des fondateurs du genre humain soit devenue la source de tous les crimes. Caïn, leur premier né, commit un horrible fratricide (1), et fut la tige des mé-

(1) Nous retrouverons un trait semblable au commence-

chants. Le penchant au mal passa du père aux fils. Tubalcain inventa le fer meurtrier. On ne s'en servit d'abord que contre les bêtes farouches; mais bientôt les hommes s'armèrent les uns contre les autres, et se livrèrent à l'iniquité. Dieu, alors, ne reconnaissant plus en eux son image, les punit par un déluge universel, et la seule famille de Noé, composée de huit personnes, fut, avec une paire de chaque espèce d'animaux, sauvée du naufrage général.

Ainsi purifiée, la terre se repeupla, et les descendants de Noé s'accrurent tellement, qu'ils ne purent plus vivre réunis en un même corps. On proposa de se séparer; mais, pour se précautionner contre un second déluge, on convint auparavant de construire une tour élevée (1), dont le sommet pût toucher aux cieux.

Ce fut alors que Dieu confondit les langues, et que les ouvriers ne s'entendant plus, ces hommes inconsiderés furent obligés d'abandonner leur entreprise.

Tous les hommes étant, de nouveau, livrés

ment de l'histoire romaine, dans la personne de Romulus et de Rémus.

(1) La tour de Babel.

aux vices et à l'erreur, Dieu fit choix d'un peuple particulier, dont Abraham fut le père. C'est la nation juive, qui s'établit en Égypte, sous Jacob, petit-fils d'Abraham.

Persécutés par les rois de ce pays, où ils avaient été d'abord très bien accueillis, les Juifs passèrent dans les déserts du Sinaï, sous la conduite de Moïse, que Dieu avait suscité pour être le libérateur et le législateur de son peuple. •

Les Juifs, après la mort de cet homme illustre, firent la conquête de la terre de Chanaan, et furent successivement gouvernés par des juges, par des rois et par des pontifes. Enfin, devenus la proie des Romains, ils se rendirent coupables de diverses révoltes contre leurs maîtres, qui ruinèrent leur ville capitale, Jérusalem, et les chassèrent de l'héritage de leurs ancêtres.

Les Juifs, depuis cette époque, ont été dispersés sur la surface du globe, et n'ont jamais été rassemblés en corps de nation. Leur nom même, quoique ce soit à tort, est encore aujourd'hui une insulte.

Les premiers temps de l'histoire des Juifs sont couverts d'épaisses ténèbres; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que, après leurs patriarches, ils furent gouvernés par Moïse, par Josué, par Héli, et par Samuël, qui sacra Saül, leur pre-

mier roi, auquel succéda David, père de Salomon.

Roboam fut le premier roi de Juda, comme Jéroboam fut celui d'Israël. Aux patriarches, aux juges et aux rois, viennent encore se joindre des pontifes, entre lesquels on en compte quatre qui ont ceint à la fois la tiare et la couronne. Ce sont Aristobule, Alexandre Jannée, Hyrcan, et Hérode, Iduméen d'origine. Aaron, frère de Moïse, ouvre la liste des pontifes, que ferme Phanacius, lors de la prise de Jérusalem et de la destruction du temple par Titus.

ASSYRIE — MÉDIE.

Il est difficile d'assigner des bornes à l'ancienne Assyrie. On les place communément entre le Tigre et l'Euphrate, dans l'endroit où ces deux fleuves commencent à se rapprocher, en sortant de la Mésopotamie, jusqu'à celui où ils se joignent, non loin de leur embouchure, dans le golfe Persique.

L'Assyrie, aujourd'hui le Curdistan, est, suivant quelques savants, le royaume le plus ancien. Nemrod, ou Nembrod, en fut, dit-on, le premier souverain; mais on n'est pas d'accord sur le nombre de rois qui lui succédèrent jusqu'à Ninus.

Lorsque ce prince mourut, sa femme Sémi-

ramis prit les rênes du gouvernement. Elle étendit les bornes de ses états jusqu'à l'Éthiopie et aux Indes, après avoir soumis la Médie, l'Égypte et la Lybie.

Sémiramis eut pour successeur son fils Ninias. On connaît à peine les noms de ceux qui occupèrent le trône d'Assyrie, jusqu'à Sardanapale, qui en fut le trente-septième et dernier roi. En général, toute cette partie de l'histoire ancienne peut être regardée comme un vrai chaos. On ne la connaît, en effet, que par Ctésias et par Hérodote, auteurs aussi peu sûrs l'un que l'autre (1).

Arbaces, le principal auteur de la conspiration qui fit perdre le trône à Sardanapale, s'établit en Médie, et prit le nom de roi. Déjocès, son successeur, s'attacha principalement à adoucir et à civiliser ses peuples. Phraortès, son fils, d'une humeur plus belliqueuse, attaqua les Perses, et les assujettit à son empire. Il se rendit ensuite le maître de presque toute la haute Asie.

Enflé de ces succès, il osa porter la guerre contre les Assyriens. Nabuchodonosor, leur roi, après avoir défait son armée, poursuivit les

(1) Facilius Hesiodo et Homero aliquis fidem adhibuerit, quam Ctesiae, Herodoto, et eorum similibus.

Mèdes , se rendit maître de leurs villes , prit Ec-batane d'assaut , la livra au pillage , et en enleva tous les ornemens. Phraortès lui-même , ayant été pris , fut percé de javelots , par ordre de Nabuchodonosor.

Teglat Phalassâr régna à Ninive peu de temps après la mort de Sardanapale. Il joignit à ses états la Syrie , et tout ce qui appartenait au royaume d'Israël , au-delà du Jourdain , enfin toute la Galilée. Salmanasar , son successeur , prit Samarie , après un siège de trois ans , et mit fin au royaume d'Israël.

BABYLONE.

Belésis , ou Nabonassar , qui s'était uni avec Arbacès pour détrôner Sardanapale , retint pour lui la Babylonie. Ses successeurs sont peu connus. Ézaradon , roi d'Assyrie , envahit ce royaume , et le confondit , avec celui d'Assyrie , sous le nom commun de royaume de Babylone. Il joignit encore à ses conquêtes la Syrie , et une partie de la Palestine , détachée sous le règne précédent. Depuis ce temps , les rois de Babylone se rendirent très puissants. Ils excitèrent la jalousie des rois d'Égypte , et devinrent redoutables aux Juifs.

JARDINS SUSPENDUS.

Babylone était située sur l'Euphrate, qui la partageait en deux. Un seul pont, dont le plancher était de bois de cèdre, réunissait les deux parties. Des quais de marbre, très élevés, ornaient et assuraient les bords du fleuve. On arrivait au niveau de l'eau sous des voûtes fermées par des portes d'airain. Sur une rive était le magnifique temple de Bel ; sur l'autre le palais de la reine. Ces deux édifices se communiquaient par un passage sous le lit de l'Euphrate. Un lac immense fut creusé pour recevoir les eaux du fleuve ; pendant soixante jours qu'on employa à pratiquer ce passage.

Des ornements du plus haut style embellissaient ces magnifiques constructions, qui supportaient des jardins suspendus. C'était une masse énorme de terre, que Sémiramis avait fait élever sur le tombeau de son mari. Cette masse était si étendue, que cette reine y planta de grands arbres. Au reste, on doit remarquer qu'elle montra, en plusieurs occasions, du goût pour ces monts factices. Il lui est arrivé, pendant le cours de ses expéditions, d'occuper une partie de son armée à construire dans de grandes plaines de parçilles montagnes ; elle y faisait placer sa

tente, et se plaisait, de cette espèce de trône, à promener sa vue sur cette multitude d'hommes rampant à ses pieds.

En élevant dans son palais ces jardins presque aériens, Sémiramis se donnait le plaisir de contempler sa création du fond de ses bosquets. On peut dire sa création; car, pour compléter le prodige, tant de merveilles ne furent l'ouvrage que d'un an !

PERSE.

La Perse, qui joue un si grand rôle dans l'histoire du monde, et que dépeupla Thamas-Koulikan, la Perse est peut-être le pays le plus agréable de l'Asie. Outre qu'il donne les productions communes à cette partie du monde, le riz et d'excellents fruits, on y recueille ce qui lui est particulier, du froment et du vin.

Les parfums, les plantes médicinales n'y sont pas rares; et plusieurs provinces fournissent les métaux, qu'on y travaille habilement. La terre y est presque partout émaillée de fleurs qui y croissent d'elles-mêmes. Enfin, on trouve en Perse, et en abondance, tout ce que la nature produit avec épargne dans d'autres pays.

On n'y cite qu'une plante vénéneuse. Son nom persan signifie en français, « fleur qui empoisonne le vent, » parce que, dans les grandes

chaleurs, ses émanations corrompent l'air qui passé dessus, et tuent alors ceux qui le respirent. Partout ailleurs, il est très salubre, et rafraîchi par les rivières, qui ne sont pas considérables, mais qui sont en grand nombre. Les eaux des sources, suspendues sur les goteaux, circulent dans des rigoles habilement ménagées pour l'arrosement, avant de tomber dans les plaines qu'elles fertilisent. Les grands orages sont rares en Perse, les tonnerres et les éclairs peu fréquents; mais on n'y est pas à l'abri des tremblements de terre.

La Perse avait, depuis très long-temps, ses rois particuliers : Chodorlahomor y régnait du temps d'Abraham. On sait que ce prince conquiert les villes de Sodome et de Gomorre, et qu'il défit cinq rois voisins; mais ce royaume, alors considérable, ne comprenait qu'une seule province, et les Perses, divisés en douze tribus, ne faisaient tous ensemble que cent quarante mille hommes, lorsque Cyrus régna sur eux.

La monarchie établie par ce conquérant, dura un peu plus de deux cents ans. Le dernier roi de Perse fut Darius-Codoman, défait par Alexandre à la bataille d'Arbelles.

Darius fuyant, était déjà arrivé à Écbatane, capitale de la Médie. Il avait l'intention de passer

de là à Bactres ; mais craignant qu'Alexandre ne le gagnât de vitesse , il changea de dessein et de route. Trente mille fantassins le suivaient , et de ce nombre étaient quatre mille Grecs. Il avait en outre quatre mille frondeurs et archers , et trois mille hommes de cavalerie. Pensant qu'il était honteux de fuir plus long-temps , il résolut de courir avec ses troupes la chance d'un nouveau combat ; mais deux de ses lieutenants , Bessus et Nabarzane , formèrent le projet criminel de l'arrêter , et de le charger de chaînes. Leur but était , si Alexandre les poursuivait , d'obtenir ses bonnes grâces , en lui livrant Darius vivant , et , dans le cas contraire , s'ils pouvaient échapper , de tuer leur prince et de régner à sa place.

Ces traîtres donc , s'étant emparés de la personne de Darius , le mettent dans une méchante litière , toute couverte de peaux , et le conduisent à Bactres. Cependant Alexandre continuait de poursuivre vivement les Perses , et déjà il était près de les atteindre , quand le bruit de son approche jeta l'épouvante parmi eux , et leur fit prendre la fuite.

Les deux lieutenants de Darius s'approchent alors de la litière et l'engagent à monter à cheval , pour échapper à l'ennemi. Sur son refus , trans-

portés de colère, ils l'assassinent et le laissent percé de coups.

Les chevaux qui portaient Darius, se trouvant sans guides et fatigués par la chaleur, s'arrêtent dans une vallée, près d'une fontaine, où un soldat macédonien, nommé Polystrate, pressé de la soif, vint se désaltérer. Pendant qu'il boit l'eau, qu'il a puisée dans son casque, il entend les gémissements d'un homme qui se mourait, et, curieux de voir ce que renferme la litière, il lève les peaux qui la couvrent, et trouve Darius nageant dans son sang.

Le reconnaissant, il lui fait le plus grand plaisir en lui offrant de l'eau pour étancher sa soif. Touché de la grande piété de ce soldat, Darius lui adressa ces paroles : « Qui que vous soyez, » hélas ! je ne peux dignement reconnaître ce » bienfait; mais Alexandre vous récompensera » de votre bonne action, et les Dieux récom- » penseront Alexandre. » Il lui tend ensuite la main droite, lui dit d'en faire autant à Alexandre, comme gage de sa parole royale, et expire.

Telle fut la fin de la monarchie des Perses, qui, depuis, furent soumis aux Grecs.

ÉGYPTE.

L'Égypte est une des plus anciennes monarchies du monde, et son histoire, par conséquent, une des plus obscures. Ce pays, séjour du bon sens et de la superstition la plus absurde, est partagé dans sa longueur par le Nil, qui l'arrose et le féconde. On le divise en haute, moyenne et basse Égypte.

La première partie, la plus voisine des cataractes, était autrefois embellie par un grand nombre de superbes villes, de temples majestueux, de palais, de tombeaux, d'obélisques, et surtout cette fameuse Thèbes, célèbre par son étonnante population, ses richesses, ses édifices. De chacune de ses cent portes, dit-on, elle faisait sortir deux cents chariots et dix mille hommes. Ce qui reste encore de ses ruines rend presque croyable ce qu'on en a écrit.

Memphis, dans la partie moyenne, sans égaler Thèbes, étale encore aux yeux des voyageurs, des débris imposants. Près d'elle sont les monuments gigantesques nommés pyramides; et les traces du lac Mœris, creusé de main d'homme, et d'une étendue dont l'imagination est effrayée.

On croit que la partie basse de l'Égypte, nommée le Delta, à cause de sa figure ressem-

blante à cette lettre grecque Δ, est une création du Nil, qui, en apportant son limon, a formé cet attérissement. Au défaut des ouvrages de l'art, elle est richement embellie des dons de la nature, et douée d'une fécondité inaltérable. Il est à remarquer que cette fécondité du Delta, est indépendante des crues du Nil; qu'il la doit à la bonté de son sol, et que cette fécondité est toujours assurée, lors même que les basses eaux de ce fleuve occasionent la disette dans les autres parties de l'Égypte, dont Ménès ou Misraïm est regardé comme le premier souverain. Il lui donna même son nom; car Moïse appelle l'Égypte, la terre de Misraïm.

L'Égypte, après la mort de ce prince, fut divisée en plusieurs dynasties ou principautés, dont il serait impossible de suivre exactement la succession. Nous nous contentons de dire qu'Aménophis, roi de la basse Égypte, soumit tout le pays. Ses successeurs s'y maintinrent jusqu'à Cambyse, roi de Perse, qui vainquit Psamménite, qui en était souverain, soumit ses états, et se les rendit tributaires. Les Perses en furent maîtres jusqu'en 327, que cette contrée devint une des conquêtes d'Alexandre-le-Grand.

Après la mort de ce vainqueur, Ptolomée, l'un de ses généraux, s'en empara; et ses des-

cendants en jouirent jusqu'en l'année 330, que les Romains l'envahirent et en firent une province, à l'époque de la défaite d'Antoine, et de la mort de Cléopâtre. Plus tard, en 639, le calife Omar les en dépouilla, et sa postérité s'y maintint jusqu'en 1171, que le fameux Saladin établit l'empire des Mamelucks en Égypte.

Les descendants de ce prince y régnèrent avec gloire, et étendirent même les bornes de leur domination; mais enfin ce pays reçut la loi de Sélim, empereur des Turcs, qui le possèdent encore, après avoir été sur le point de se le voir ravir par la France, dont l'armée d'outre-mer avait pour chef le général Buonaparte, connu depuis sous le nom de Napoléon.

L'Égypte a eu un grand nombre de rois plus ou moins célèbres; mais le plus illustre d'entre eux est, sans contredit, Sésostris, que l'auteur de *Télémaque* a si bien su faire admirer et aimer, en lui prêtant dans sa vieillesse du repentir de son orgueil, de son amour pour les conquêtes, de son luxe, et de toutes les brillantes faiblesses qui séduisent les jeunes monarques. Il lui reconnaît, en effet, de la douceur, de la bonté, du goût pour les sciences et les arts, et une grande tendresse pour les peuples, vertus que l'histoire ne dément pas.

SICYONE.

Sicyone, ville du Péloponèse, est le plus ancien royaume de la Grèce, et serait même la première de toutes les monarchies, sans en excepter celles d'Égypte et d'Assyrie, s'il était vrai, comme le prétendent quelques chronologistes, qu'elle exista même avant la mort de Noé. Ils appuient ce calcul d'une suite de vingt-six rois, qui embellirent ce petit pays, de temples, d'autels, de statues des dieux, et même de leurs propres statues d'un goût sauvage.

Ces magnificences ont duré pendant tout le temps que la Grèce est demeurée agreste, et ont fini quand elle a commencé à se mieux connaître en ornements.

Egialée fut le premier roi de Sicyone, et Zeuxippe en fut le dernier. Le gouvernement, après la mort de ce prince, fut déféré aux prêtres d'Apollon, durant trente-cinq ans. Enfin, Agamemnon, roi de Mycènes, s'empara de ce petit état, qui passa ensuite, avec celui de Mycènes, au pouvoir des Héraclides.

Sicyone, qui était dominée par les tyrans, depuis l'an 400, et qui gémissait sous ce joug insupportable, crut pouvoir le secouer, et donna le gouvernement à Clinias, l'un de ses premiers

et de ses plus braves citoyens ; mais Abantidas le fit périr , se défit de tous ses parents et de ses amis , et monta lui-même sur le trône.

Le fils de Clinias , Aratus , échappa seul aux fureurs du tyran , et , lorsqu'il eut atteint sa vingtième année , il forma une conspiration contre Nicoclès , successeur d'Abantidas , et s'empara de la ville. Le tyran n'eut que le temps de s'enfuir. Aratus rendit la liberté à sa patrie , et entra avec elle dans la ligue des Achéens.

ARGOS.

Tout est célèbre dans l'Argolide : forêts , rivières , montagnes , villes , il n'y a aucun lieu qui ne soit marqué par quelque événement fameux , et dont , conséquemment , on ne doive conserver la mémoire.

Innachus jeta les fondements du royaume d'Argos , dans le Péloponèse , l'an 1823 avant l'ère chrétienne. Environ trois cents ans après , Danaüs , chassé de l'Egypte par son frère , vint à Argos , détrôna Gélantor , légitime possesseur , et s'empara de la couronne. C'est de Danaüs que les Grecs s'appelaient *Danaï*. Ses successeurs furent Lyncée , Abas , Prætus et Acrisius. Ce dernier n'eut qu'une fille nommée Danaé , qui fut mère de Persée.

Ce jeune prince ayant tué par mégarde Acrisius , son aïeul , ne pût vivre à Argos , lieu de son parricide , bâtit Mycènes , et y établit le siège de son royaume.

Vers l'an 1208 , Argos devint république , et eut beaucoup de part à toutes les guerres de la Grèce.

L'an 350 , la guerre s'éleva entre les Argiens et les Lacédémoniens , au sujet d'un petit pays appelé Thyrea.

Les deux partis étant près d'en venir aux mains , convinrent que , pour épargner le sang , on nommerait de part et d'autre un certain nombre de combattants , et que le terrain en litige resterait aux vainqueurs.

Trois cents soldats s'avancèrent de chaque côté au milieu du champ de bataille , et combattirent avec un courage égal. La nuit seule put les séparer ; et il ne resta que trois champions , deux , du côté des Argiens , et un du côté des Lacédémoniens. Les premiers , se regardant comme vainqueurs , en portèrent la nouvelle à Argos ; mais Nicocrate (c'était le nom du Lacédémonien) , qui était resté sur la place , avait dépouillé les corps morts des Argiens , et se regardait aussi comme vainqueur , disant que ces derniers avaient pris la fuite.

Le différend donc n'ayant point été terminé, l'armée de part et d'autre, en vint aux mains. Les Lacédémoniens obtinrent l'avantage sur leurs ennemis, et le territoire de Thyrea leur resta. On dit même que, ne pouvant survivre à ses braves compagnons, Nicocrate se tua sur le champ de bataille.

MYCÈNES.

Acrisius, dernier roi d'Argos, ayant appris de l'oracle qu'il serait un jour privé du trône et de la vie par son petit-fils, résolut de sacrifier Danaé, sa fille unique, à sa propre sûreté. Aussitôt qu'elle eut donné le jour à Persée, il les fit enfermer l'un et l'autre dans un coffre, et donna l'ordre de les exposer aux flots de la mer. Ces infortunés furent jetés sur la côte de l'île de Sérphe, aujourd'hui Serphime, dans l'Archipel. Dietys, frère de Polydecte, souveraine de cette île, les prit sous sa protection, et éleva le jeune enfant avec beaucoup de soin.

Né courageux, Persée se signala par plusieurs belles actions, et soumit même plusieurs peuples. Comme il ignorait sa destinée, il retourna dans sa patrie, et tua, par mégarde, Acrisius, son aïeul. Il lui succéda donc dans ce royaume : mais, inconsolable de ce funeste accident, il ne

put demeurer dans une cité, témoin de ce paricide involontaire. Mycènes fut bâtie; Persée en fit la capitale de ses états, et y fixa même son séjour.

Huit de ses descendants lui succédèrent, jusqu'à Penthile et Cometès, qui furent chassés du trône par les Héraclides. Ayant recouvré sa liberté, Mycènes fut détruite par les Argiens, l'an 468, et tout le pays leur fut soumis.

ATHÈNES.

Le nom d'Athènes, capitale de l'Attique, entre la Béotie, le détroit de Négrepont et la mer Égée, rappelle la mémoire d'un peuple ami des arts et des sciences, fameux dans la guerre, et créateur du bon goût; mais il faut écarter ces idées brillantes, quand on veut voir ce peuple dans son berceau, habitant un pays stérile, et assez simple pour se croire né de la terre qu'il foulait aux pieds.

Les Athéniens se distinguèrent de bonne heure par leur bonne foi dans le commerce, source de richesses immenses, qui leur donnèrent le moyen de lever de grandes armées. Ils les faisaient commander par des généraux nés à Athènes, et aucune ville, sans excepter Rome, n'en a jamais eu un si grand nombre de si habiles; mais au-

cune non plus , ne les a traités avec autant d'ingratitude.

Citons en preuve la mort de Socrate, qui avait précédée de bien peu de temps celle d'Alcibiade, son élève et son ami.

Brave à la guerre, d'une société douce et facile, estimé pour sa sagesse et sa probité, Socrate ne pouvait que déplaire aux tyrans. Ils tâchèrent d'abord de rendre ses mœurs et sa doctrine suspectes. On chercha aussi à l'avilir par une action injuste, ou à le rendre coupable de désobéissance, en lui ordonnant, en plein sénat, d'aller saisir un homme nommé Laon, dont les richesses excitaient la cupidité des tyrans.

« Je n'obéirai pas, dit Socrate; je suis résolu » à ne jamais aider volontairement à faire une » action injuste.—Vous imaginez-vous, Socrate, » lui dit un des Trente, parler toujours si fièrement sans qu'il vous en arrive aucun mal? — » Bien loin de là, répondit-il, je m'attends à » souffrir mille maux, mais dont aucun n'égalera le mal qu'il y a à faire une injustice. »

Il n'y a point de genre de persécution qu'on n'employât contre lui; celle du théâtre surtout, si puissante et si usitée dans les temps de factions, pour décrier et noircir les hommes de bien. Aristophane l'introduisit sur la scène, dé-

bitant des sophismes pour rendre une mauvaise cause bonne, prêchant de nouveaux dieux, et se moquant des choses les plus sacrées.

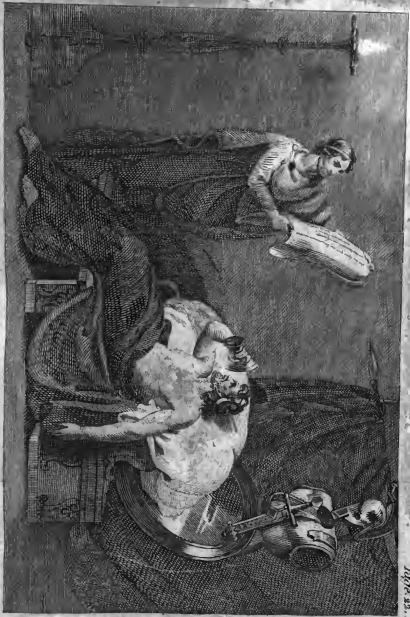
Socrate assistait à la représentation : un de ses amis lui demanda si cela ne lui faisait aucune peine ? « Point du tout ; dit-il , je crois être à un » festin où je régale tout le monde. » Il fut enfin accusé en forme de ne point reconnaître les dieux de la république.

Socrate plaida lui-même sa cause victorieusement, si l'on pouvait avoir raison devant des hommes déterminés à condamner ; aussi le fut-il. Platon , très jeune encore, voulut défendre son maître. Monté dans la tribune aux harangues, il commença par ces mots : « Quoique je sois » le plus jeune de ceux qui montent dans cette tribune.... Le peuple, peuple partout ; s'écria : » de ceux qui en descendent », et il fallut obéir.

Socrate pouvait racheter sa vie par une amende ; ses amis mêmes offraient de la payer. « Non , » dit-il, ce serait m'avouer coupable , et ce qui » m'a attiré la sentence, mérite plutôt des ré- » compenses qu'une amende. » Il avala la cigüe, sans marquer la moindre répugnance, et continua à parler à ses amis, avec tranquillité et sérénité, jusqu'à ce que l'effet du poison lui eut entièrement ôté l'usage de la parole.

MOÏT DE SOCRATE. NON DIT-IL, CE SERAIT M'AVOUEE COUPABLE.
Frontispice

Figure 22.





Parti de l'Égypte avec une colonie , Cécrops , après avoir soumis les peuples de l'Attique , fonda douze bourgs dont il forma le royaume d'Athènes. Ce fut Thésée, l'un de ses successeurs , qui renferma ces douze bourgs dans une même enceinte , et n'en fit qu'une ville, où toute l'autorité fut réunie.

Codrus , dix-septième roi , ayant consulté l'oracle sur les événements de la guerre qui existait entre les Athéniens et les Héraclides , apprit que le peuple , dont le chef périrait , serait victorieux. Cette réponse décida de ses jours et du salut d'Athènes. Il s'exposa dans la mêlée , et y perdit la vie. Après sa mort , ses deux fils , Médon et Nélée , se disputèrent la couronne ; mais les Athéniens en prirent occasion d'abolir la royauté , et ils s'érigèrent en république , sous la conduite des archontes , dont le gouvernement d'abord était à vie. Le premier fut Médon , fils de Codrus ; et le treizième et dernier , Alc-méon.

Les Athéniens , s'apercevant que la souveraineté n'avait changé que de nom , fixèrent alors la dignité des archontes à dix ans. Le premier fut Charops ; et le septième et dernier , Eryxias. Enfin , jaloux de leur liberté , ils rendirent cette charge annuelle.

Ces changements continuels excitèrent des factions , et Athènes , déchirée par de fréquentes dissensions , crut y mettre fin , en se dépouillant de son autorité entre des mains sages et prudentes. Elle jeta les yeux sur Dracon , qui fit des lois si sévères , qu'elles donnèrent lieu de dire qu'elles avaient été écrites avec du sang. Aussi ne furent-elles en vigueur que durant sa vie.

Dracon eut pour successeur Solon , le plus sage et le plus vertueux personnage de son siècle ; mais bientôt il s'éleva dans Athènes des tyrâns qui corrompirent tout le bien que ce sage législateur avait fait. Tels furent Pisistrate et ses fils , Hipparque et Hippias. Celui-ci , toutefois , ayant été chassé , la démocratie fut rétablie.

Vainqueurs dans la guerre du Péloponèse , les Lacédémoniens prirent Athènes , et la firent gouverner par trente capitaines , appelés les trente tyrans. Trasybule en délivra sa patrie. Philippe , roi de Macédoine , Alexandre , son fils , et Cassandre , successeur de ce grand conquérant dans la Macédoine , donnèrent encore atteinte à la liberté de cette ville ; mais elle se rétablit bientôt après. Enfin , ayant été prise par Sylla , les Athéniens plièrent sous le joug que les Romains imposèrent à tous les peuples. S'étant ensuite attachés au parti d'Antoine , ils furent faits tri-

butaires par Auguste, et l'Attique fut réduite en province romaine par Vespasien, qui dit, dans cette occasion, « que ses habitants ne savaient pas être libres. »

Adrien avait été archonte d'Athènes, par honneur ou bien autrement. Il s'en souvint étant empereur, rendit à la ville ses privilèges, lui donna une somme d'argent considérable, lui assura une rente en blé, et répara ses ports; bienfaits qui lui méritèrent le titre de second fondateur.

Les deux Antonin, le pieux et le philosophe, confirmèrent ces privilèges; Sévère en retrancha quelque chose; Valérien fut plus favorable, et les rétablit en entier.

Constantin se déclara protecteur et ami des Athéniens, et honora leur premier magistrat du titre de grand duc. La générosité de Constance alla jusqu'à les mettre en possession de plusieurs îles de l'Archipel. Les Goths les maltraitèrent cruellement sous Arcadius et Honorius, et ruinèrent presque tout ce qui restait de leurs bâtiments magnifiques.

Dans le treizième siècle, Athènes appartint successivement à des seigneurs latins, à l'empire grec et aux Aragonais, qui furent dépossédés par un Florentin, Rainier Acciaïoli. Il laissa

Athènes aux Vénitiens, et la Béotie à son fils naturel, Antoine. Ce dernier reprit l'Attique aux Vénitiens, et voulut défendre ses états contre les Turcs, qui les lui enlevèrent avec la vie.

C'est en 1687 que la ville d'Athènes retomba au pouvoir de la république de Venise, et fut, quelques années après, reprise par les Turcs. Les petits états circonvoisins de la ville de Minerve ont subi les mêmes changements qu'elle. Puisse la noble cause qu'elle défend à présent triompher enfin, et arracher la patrie des arts, des sciences et des lettres, à la barbarie ottomane !

LACÉDÉMONE.

On croit que Lélæx vint dans la Laconie, vers l'an 1516, qu'il se rendit maître du pays, et jeta les premiers fondemens de Lacédémone.

Laeoniens était le nom primitif des habitants de cette contrée, située entre le Péloponèse, l'Arcadie, la Messénie et la Méditerranée; Spartiates, le second, tiré de Sparte, la capitale; et Lacédémoniens, le troisième, d'un de leurs premiers rois, Lacédémon.

Il y avait sur la côte beaucoup d'excellents ports, et l'Eurotas, la principale rivière, était navigable jusqu'à Sparte. Le pays est montueux,

fertile en pâturages, mais peu favorable à l'agriculture. Les Lacédémoniens étaient un peuple courageux, sachant également faire la guerre par terre et par mer, détestant le luxe, jaloux de son honneur et de sa liberté, aussi-bien que du pouvoir de ses voisins.

Sparte, qui s'éleva; dans la suite, à un très haut degré de puissance, fut d'abord gouvernée successivement par treize rois; descendants de Lelex, jusqu'à Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, qui régnaient ensemble, et qui furent déposés par les Héraclides; quatre-vingts ans après la prise de Troie.

Il se passa peu de choses considérables sous le règne de ces premiers rois, si ce n'est l'enlèvement d'Hélène, femme de Ménélas et fille de Tyndare, roi de Lacédémone, par Pâris, fils de Priam, roi de Troie, dont le siège et la ruine sont si bien peints dans le deuxième livre de l'Énéide de Virgile.

Proclès et Eurystème, fils d'Aristodème, descendants d'Hercule, usurpèrent ensemble le royaume de Lacédémone. Le sceptre, depuis eux, demeura toujours conjointement entre ces deux familles, dont l'une fut celle des Eurysthénides ou Ægidesi; et l'autre celle des Proclides ou Eurypontides. La première, qui fut la

plus célèbre, eut trente-un rois; l'autre n'en eut que vingt-quatre.

Le sceptre toutefois ne régita pas toujours Lacédémone, qui finit par adopter les formes républicaines, et faire elle-même partie, ainsi que la république des Achiéens, qui s'en étaient emparée, de l'empire romain.

Nous venons de voir, ce qui est sans exemple dans aucune autre nation, deux rois assis ensemble sur le même trône, commandant avec une égale autorité; et sans doute il se trouvait beaucoup d'autres vices, d'autres incohérences dans l'administration des affaires publiques, puisque les habitants de Sparte demandèrent une constitution à Lycurgue, qui leur en donna une, fruit de l'expérience, de longues observations, de voyages instructifs, et appropriée à leurs besoins et au caractère de la nation.

Heureux les Lacédémoniens, s'ils eussent fidèlement suivi les sages lois de Lycurgue, s'ils en eussent sagement suivi les dispositions! jamais ils n'auraient subi le joug honteux de l'étranger; les glorieux lauriers cueillis aux Thermopyles n'auraient point été flétris; la corruption ne se serait point introduite dans leurs mœurs, si long-temps pures et sans tache; il resterait de Lacédémone autre chose que le sol où elle fut,

et la ville nouvelle, qui remplace l'ancienne, ne serait pas connue aujourd'hui sous le nom de Misithra.

BÉOTIE — THÈBES.

L'air de la Béotie est épais ; ses habitants passaient pour peu spirituels. On sait qu'une de leurs coutumes, c'est que, après avoir transporté la mariée chez son époux, on brûlait le timon du chariot devant sa porte, pour lui faire entendre qu'elle ne devait plus en sortir.

Cadmus, un de leurs premiers rois, leur apporta l'alphabet de Phénicie, établit des écoles, enseigna le commerce, la navigation et l'art de travailler le cuivre. Il bâtit Thèbes, au son de la lyre d'Amphion, ou du moins la forteresse Cadmée, à laquelle il donna son nom, et en fit le siège de sa puissance.

Thèbes, sous ses rois, fut presque toujours en proie à des guerres intestines. Les malheurs de l'infortuné Laïus, l'un des successeurs de Cadmus, la plongèrent dans la désolation. Un oracle avait prédit que OEdipe le fils de ce roi et de Jocaste, son épouse, tuerait son père. Celui-ci, pour sauver sa vie, fit exposer son fils. Il fut élevé par des bergers, qui le trouvèrent. Devenu grand, sans connaître son père, il le tua par accident.

Œdipe expliqua la fameuse énigme du Sphinx :

« Quel est l'animal qui marche à quatre pieds » le matin , à deux dans la journée , et à trois le » soir ? — L'homme. »

En récompense de son explication , qui coûta la vie au Sphinx , bête cruelle , femme et lion , qui dévorait les Thébains , ils engagèrent Jocaste leur reine , à épouser Œdipe , et de ce mariage , dont l'inceste leur était inconnu , naquirent Etéocle et Polinice , qui se haïrent dès le berceau. Thèbes les vit , en frémissant , combattre sous ses murs , tomber sous le fer l'un de l'autre , et expirer , en se plongeant encore le poignard dans le sein. Œdipe , quand il découvrit sa naissance , s'arracha les yeux , et Jocaste se tua.

Fatigués de ces catastrophes , les Béotiens abdiquèrent la royauté , et s'érigèrent en république. Ils jouirent long-temps d'une paix profonde , et augmentèrent peu à peu leur puissance. Enfin arriva le moment où , s'étant unis avec les Lacédémoniens , ils donnèrent lieu à la première guerre du Péloponèse , qui dura vingt-sept ans , et dans laquelle toute la Grèce prit parti. Subjugués ensuite , après la mort de leur illustre chef , le grand Epaminondas , par Philippe , roi de Macédoine , dont ils avaient re-

fusé l'alliance, ils se révoltèrent contre son fils Alexandre. Ce vainqueur de tant de peuples, le fut aussi des Thébains. Ayant pris leur ville, il la fit raser; mais, si quelque chose peut consoler d'un pareil attentat aux lois de la vertu, de la modération et de la clémence, ce sont, sans doute, les égards dont il usa envers la mémoire de Pindare, car il voulut que la maison du poète restât seule debout au milieu de tant de débris et de ruines, témoins toujours parlants de sa brutalité.

TROIE.

Il a fallu le pinceau d'Homère, sa brillante et féconde imagination, pour rendre intéressante une guerre entre des princes dont chaque état ne s'étendait pas au-delà d'une île et même d'une ville, pour ennoblir leurs pirateries et leurs brigandages, et pour donner à leur acharnement un air d'héroïsme. Conférences, marches, stratagèmes, combats, trêves, action et repos, les événements les plus ordinaires dans une guerre, tout devient merveilleux sous sa plume. Ses poèmes, outre ce qu'ils ont d'agréable, sont devenus très utiles, comme fondement de l'histoire et même de la géographie; car Homère est historien et géographe, en même temps que poète sublime. Il raconte l'origine des peuples,

leurs coutumes, leurs migrations, leurs mélanges, et jusqu'à leur position topographique.

En descendant de la Haute-Phrygie, vers l'Hellespont, on se trouve sur les lieux que son génie a rendus célèbres. Là sont, en effet, le mont Olympe, séjour des Dieux; le mont Ida, sur lequel le berger Pâris donna à Vénus le prix de la beauté; le détroit de Sestos et d'Abydos, fameux par les amours d'Héro et de Léandre; le Scamandre et le Simois, fleuves pendant la guerre de Troie; à peine rivières à présent; enfin Troie elle-même, ou plutôt ses ruines.

Parti de Crète ou d'Italie, Dardanus passa dans l'Asie mineure, et s'établit dans la petite Phrygie, où il bâtit une ville qui prit le nom de Dardanie, et fut la capitale de son petit état. Tros, l'un de ses successeurs, lui donna le nom de Troie.

Ce royaume subsista trois cent vingt-six ans, et fut renversé par les Grecs, qui vinrent faire la guerre à Priam, son dernier monarque, parce que Pâris, son fils, avait enlevé Hélène, femme de Ménélas, roi de Lacédémone.

Cette guerre fut longue et meurtrière. C'est proprement au siège de Troie, que la Grèce essaya ses forces réunies, et que méritèrent leur immortalité une foule de héros, entre lesquels

brillent au premier rang Achille et Hector, Ajax, Nestor, Ulysse, etc. etc. Enfin, après dix ans de combats plus ou moins sanglants, la ville fut prise et livrée aux flammes, et son malheureux roi lâchement égorgé par Pyrrhus, au pied d'un autel (1). Énée, prince troyen, rassembla ensuite les restes de sa patrie désolée, parcourut les mers, passa en Macédoine, en Sicile, et aborda en Italie, où il se fixa.

TYR.

L'une des plus anciennes et des plus florissantes villes du monde, Tyr, fut bâtie par les Sydoniens. On croit qu'Agénor en fut le fondateur. Son industrie et l'avantage de sa situation, la rendirent maîtresse de la mer, et le centre du commerce de tout l'univers. Ses richesses lui ayant inspiré de l'orgueil, et son orgueil ayant irrité plusieurs princes, elle fut assiégée par Salmanasar, et résista, quoique seule, aux flottes combinées des Assyriens et des Phéniciens.

Nabuchodonosor mit le siège devant Tyr, lorsque Ithobal en était roi : il ne la prit qu'au

(1) Ce fut de ce désastre affreux que Énée, chargeant son vieux père Anchise sur ses épaules se sauva, emportant ses dieux pénates, et tenant Ascagne son fils par la main.

bout de treize ans. Les habitants, avant sa prise, s'étaient retirés avec la majeure partie de leurs effets, dans une île voisine, où ils bâtirent une nouvelle ville. L'ancienne fut rasée jusqu'aux fondements, et n'a plus été qu'un simple village, connu sous le nom de l'ancienne Tyr. La nouvelle devint plus puissante que jamais.

Elle était au plus haut degré de grandeur et de puissance, lorsque Alexandre l'assiégea. Il combla le bras de mer qui la séparait du continent, et, après sept mois de travaux, il s'en rendit maître et la ruina entièrement. Il joignit ensuite cet état à celui de Sidon, qu'il avait donné à Abdolonyme.

Tyr fut bientôt rebâtie. Les Sidoniens, qui étaient entrés dans cette ville en même temps que les troupes d'Alexandre, se souvenant de leur ancienne alliance avec les Tyriens, en sauvèrent, dans leurs vaisseaux, quinze mille, qui relevèrent les ruines de leur patrie. Les femmes et les enfants, qu'on avait envoyés à Carthage durant le siège, y revinrent aussi. Tyr fut bientôt repeuplée; mais ses habitants ne purent jamais recouvrer l'empire de la mer, qu'ils avaient perdu.

Leur puissance était renfermée dans leur île, et leur commerce ne s'étendait qu'aux villes voisines, lorsque, dix-huit ans après, Antigone en

fit le siège avec une flotte nombreuse , la réduisit en servitude , et la replongea dans l'oubli. L'empereur Adrien la rebâtit , l'an 129 depuis Jésus-Christ , et la fit métropolitaine de Phénicie , en faveur de Paulus , rhéteur , et Tyrien d'origine.

Cette ville , après la conquête de la Terre-Sainte par les chrétiens , fut le siège d'un archevêque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un village dépendant de la porte Ottomane , et connu sous le nom de Sour.

PEUPLES DU LATIUM.

Ici nul fil qui puisse nous guider , nul flambeau capable de percer la nuit des temps. L'Italie , l'objet de l'admiration de ceux qui vont y contempler les débris de sa grandeur , l'Italie , ceinte , de trois côtés , par la mer , a , du quatrième , des bornes naturelles , les Alpes. Une chaîne de montagnes , les Apennins , la traverse dans toute sa longueur , du nord au sud , de sorte qu'on y trouve tous les climats , la neige et la glace sur les sommets , pendant qu'un soleil ardent brûle la Calabre , et qu'une chaleur douce et bienfaisante s'étend sur les parties moins méridionales.

Janus , premier roi d'Italie , civilisa les peuples de cette contrée par sa prudence et sa vertu.

Saturne ayant été chassé de ses états par Jupiter, et s'étant retiré en Italie, Janus l'associa au gouvernement, et, après sa mort, il fut adoré à l'égal des Dieux.

Il est permis de conjecturer que l'Italie a été primitivement peuplée par des Grecs, ou du moins, s'ils y ont rencontré des habitants, ces mêmes habitants étaient épars et en petit nombre. Ce sont donc les Grecs qui ont formé dans ce pays des colonies florissantes, et qui ont été les pères des différentes nations que les Troyens y trouvèrent en arrivant.

La partie de l'Italie, qui a été peuplée ou policée la première, est l'Étrurie, qui s'allongeait en suivant la côte, depuis les Alpes jusqu'au détroit de Sicile.

Ce pays était divisé en cantons, gouvernés chacun par des rois qui faisaient la guerre, tantôt en commun, tantôt séparés. Chaque canton fournissait au chef de l'armée un licteur, de sorte que par le nombre des licteurs, on pouvait connaître le nombre des alliés présents sous les armes.

On peut juger de la religion des Étrusques par celle des Romains, qui ont emprunté d'eux cérémonies, sacrifices, augures. Avant que ceux-ci eussent conquis la Grèce, ils regardaient l'É-

trurie comme la mère des arts et des sciences , et ils envoyaient dans ses villes ceux de leurs enfants auxquels ils voulaient procurer une éducation distinguée. La langue des Étrusques différait du grec et du latin : il en reste des inscriptions. Les cabinets des curieux conservent aussi des vases que leur antiquité rend moins précieux que l'élégance de leur forme.

Énée, échappé des flammes de Troie avec les compagnons de son infortune, arrive sur les côtes du Latium , pendant que Latinus , qui en était roi , faisait la guerre aux Rutules. Averti du débarquement de ces étrangers , Latinus s'avance à leur rencontre , croyant que ce sont des pirates ou des brigands ; mais il trouve des hommes bien armés , et disposés à se défendre , cependant encore plus disposés à la paix. Latinus les écoute, et, sensible à leurs malheurs, il leur accorde des terres , à condition , toutefois , qu'ils l'aideront contre les Rutules. Énée y consent , et remplit si bien sa promesse , que le roi lui donne Lavinie , sa fille unique , en mariage , avec le droit de succéder au trône , et Énée bâtit une ville qu'il nomme Lavinium.

La reine , épouse de Latinus , avait un neveu , nommé Turnus , qui comptait sur la main et sur le trône de la princesse. Désespéré de la préfé-

rence accordée à un étranger, il se retire chez les Rutules, rallume la guerre éteinte, et, dans la même bataille, lui et Latinus périssent. Énée se trouve sur le trône de Latinus, établit dans son royaume les fêtes et les jeux grecs, le culte de Vesta et les lois sévères de cette déesse, les dieux Lares et la foi au palladium, et, par l'heureux mélange des coutumes grecques et latines, des deux peuples il n'en fait qu'un, sur lequel il règne paisiblement pendant trois ans.

Ascagne, après la mort d'Énée, réunit le royaume de son père à celui d'Albe, qu'il avait fondé, et dont la durée fut d'environ quatre cents ans.

Tout ce qui regarde l'origine des Latins est de la plus grande incertitude, et les faits que quelques auteurs nous ont transmis, sont plus dignes des charmes séducteurs de la poésie, que de la majesté de l'histoire.

RÉMUS ET ROMULUS.

On ne sait des premiers rois d'Albe et de Lavinium, presque autre chose que leur nom, et à peu près la durée de leur règne, jusqu'à Aventius, père de Numitor et d'Amulius. Le trône d'Albe devait appartenir à Numitor, qui était l'aîné; mais Amulius l'usurpa, et, afin de se dé-

livrer de toute crainte, il tua Ægestus, fils unique de Numitor, et consacra Rhéa Sylvia, sa fille, à Vesta, c'est-à-dire à une virginité perpétuelle. Précaution inutile ! elle fut rencontrée, en allant puiser de l'eau, par un homme habillé en Mars. Quel était cet homme ? c'est ce qu'on ne peut dire au juste. Quoi qu'il en soit, peu de temps après cette aventure, elle accoucha de deux jumeaux, Rémus et Romulus. Amulius l'accusa devant le peuple. Il fut ordonné que les enfants seraient jetés dans le Tibre, et qu'elle-même serait punie de mort ; mais la peine, à la prière d'Antho, fille d'Amulius, fut commuée en une prison perpétuelle, supplice cent fois plus terrible que la mort, si l'espérance, souriant au détenu, ne semblait en abrégier la durée.

Enfermés dans un même berceau, les enfants voguaient sur le fleuve, et furent portés par les flots au pied du mont Aventin. Faustule, intendant des bergers du roi, les trouva, et les donna, pour être élevés, à sa femme, Acca Laurentia, surnommée louve, à cause de ses débauches.

Dès leur première jeunesse, on remarquait en eux un air de noblesse et de grandeur qui leur donnait sur les autres bergers une espèce d'empire naturel. Une querelle portée devant leur grand-père Numitor les fait reconnaître par ce

vieillard. Ils prennent la résolution de le remettre sur le trône, et de délivrer leur mère de sa prison, et réussissent dans leur entreprise, aidés qu'ils sont par d'autres bergers, qui prennent, pour signe de ralliement, quelques poignées de foin, nommées *Manipuli*, attachées à de longues perches. Ces Manipuli ont été depuis, dans leurs expéditions militaires, les premières enseignes des Romains.

Replacé sur le trône, Numitor donna à Rémus et à Romulus le terrain où ils avaient été élevés par Faustule. C'était un canton près du Tibre, semé de monticules, sur lesquels erraient les troupeaux dont le chef des bergers avait l'intendance.

Numitor leur fournit toutes sortes d'instruments pour remuer la terre, des bêtes de somme, des esclaves, et permit à ses sujets de se joindre à la colonie. La plupart des Troyens, dont il restait encore cinquante familles du temps d'Auguste, s'attachèrent à la fortune de Rémus et de Romulus. Les habitants de deux petites villes ou villages voisins suivirent cet exemple; mais la division se mit entre les deux frères, soit à l'occasion du choix de l'endroit où l'on bâtirait la ville, soit au sujet du plan de cette même ville. Quelle qu'ait été, au reste, la cause de

la discorde, Rémus fut tué, et l'opinion des historiens est qu'il tomba sous les coups de son frère

ROME ANCIENNE. — LA MONARCHIE.

Du sein du néant, de l'ignorance et de la superstition, s'élance cette Rome fameuse, destinée à devenir un jour la maîtresse du monde. D'épaisses ténèbres couvrent son origine; des fables absurdes ajoutent à l'obscurité de ses premiers siècles, et le crime lui-même préside aux destinées de la ville naissante.

Du nom de Romulus, la ville qu'il fonda prit celui de Rome. Il la plaça sur le mont Palatin, centre des autres monticules. Elle consista d'abord en mille maisons, ou plutôt mille cabanes, et ce ne fut, à proprement parler, qu'un bourg dont les habitants n'avaient d'autre occupation que de cultiver un terrain stérile, qu'ils avaient partagé entre eux. Les murs et les toits des maisons étaient de joncs et de paille, ceux de la ville de claies, et les fossés si petits, qu'un homme pouvait les sauter. Rémus, contre la défense de son frère, eut l'imprudence de les franchir, et cette imprudence fut la cause de sa mort.

Ici s'offre au lecteur indigné l'affreux spectacle d'un frère assassinant son frère; d'un homme

sans foi , enlevant , dans des jeux publics , les femmes de ses voisins , qu'il y a invités. Ce rapt est suivi de la guerre. Une jeune fille , gagnée par l'espoir de posséder quelques misérables bijoux , conduit l'ennemi dans la citadelle d'une ville qui doit plus tard compter Fabricius au nombre de ses premiers citoyens. Les armées sont en présence ; le fer moissonne les guerriers , et il se trouve des femmes assez hardies pour oser se jeter au milieu des traits qui obscurcissent l'air , et mettre un frein à l'ardeur des combattants. La paix se fait , le sénat prend naissance , l'état des Romains est assuré.

Numa fait succéder la justice et la religion aux horreurs de la guerre. Il rend le peuple heureux , et emporte dans la tombe l'estime et les regrets de la ville qu'il a gouvernée. « Je ne voudrais pas , avait-il dit en congédiant la garde de Romulus , régner sur un peuple qui m'inspirerait quelque défiance. » Paroles sublimes , et dignes d'un roi qui est en paix avec sa conscience.

A Numa succède Tullus Hostilius. La guerre recommence , et six hommes , les Horaces et les Curiaces , d'une valeur et d'un mérite reconnus , sont choisis pour décider , par le glaive , à qui , d'Albe ou de Rome , restera l'autorité souveraine. Cinq d'entre eux sont tombés sous le fer homi-

COMBATS DES HORACES ET DES CURIATES.

Page 72.





cide , et le vainqueur , Horacé , flétrit ses lauriers par le meurtre de sa propre sœur. L'enthousiasme , un faux patriotisme a produit ce crime ; la loi l'a puni , l'indulgence publique a commué la peine.

Cependant les traités sont violés , et Albe expie , par la perte de son rang entre les cités , et celle de son nom , la trahison de son chef , qui lui-même expire au milieu des tourments les plus affreux , le supplice d'être écartelé.

La population d'Albe augmente celle de Rome ; les hostilités continuent , et , quoique la peste exerce ses ravages , les Sabins sont en butte à l'ambition de Rome. Les Latins marchent contre elle , et désolent son territoire.

Ici commence la civilisation , et le droit s'établit. On crée les féciales. Les Latins sont battus , leurs villes détruites , et eux-mêmes forcés d'aller habiter Rome. Des délits se commettent ; Ancus les réprime , et construit des prisons qui , malgré leur vétusté , existent encore. Le peuple , du consentement du sénat , l'avait porté sur le trône ; aussi , reconnaissant de cette faveur , lorsqu'il eut triomphé de l'ennemi , le seul bonheur des Romains fixa son attention.

Ce fut Ancus qui renferma dans la ville les monts Aventin et Janicule. Ses victoires agran-

dirent considérablement le territoire de Rome. Il creusa des salines sur le bord de la mer, et fit bâtir le port et la ville d'Ostie, à l'embouchure du Tibre, pour faciliter le commerce de ses sujets; ouvrages très utiles, qui marquent que, dès ce temps, les Romains n'oubliaient rien de ce qui pouvait contribuer à leur avantage présent et futur.

Tarquin l'Ancien ne doit son élévation qu'à la brigue, dont il introduit l'usage. Encore des fables, et la mauvaise foi la plus signalée. On raconte une altercation entre lui et un augure nommé Accius Névius, qui donna lieu à un événement singulier.

Informé que Tarquin voulait augmenter le nombre des corps de cavalerie, Névius prit les augures, et déclara qu'ils n'étaient pas favorables au changement projeté. Le roi, dans le dessein de décréditer une science qu'on paraissait vouloir faire servir à contrarier sa volonté, manda Névius à son tribunal, et lui dit : « Augure, » sauriez-vous si ce que j'ai dans l'esprit peut » s'exécuter? Allez consulter vos oiseaux. » L'augure obéit, revient, et assure que la chose est possible. Tarquin alors tire un rasoir et un caillou de dessous sa robe, et dit : « Je pensais si vous » pouviez couper ce caillou avec ce rasoir. » Le

peuple se mit à rire, et croyait déjà voir Né-vius confondu ; mais celui-ci , sans se décon-certer , répondit à Tarquin : « Essayez , et faites-
» moi punir si vous ne réussissez pas. » L'épreuve eut lieu ; le rasoir entra dans le caillou , le par-tagea , et coupa même un peu la main qui le te-nait.

Tarquin vieillissait comblé de gloire, pour tout le bien qu'il avait fait à Rome, en détruisant toutes les ligues qui s'étaient formées contre elle ; et en forçant les Étrusques et les Sabins à reconnaître ses lois. On lui doit le cirque et les aqueducs souterrains destinés à porter dans le Tibre les immondices et les eaux superflues de la ville. Il entoura le Forum de portiques , fit bâtir dans la place même des temples , des écoles pour les deux sexes , et des salles pour l'administration de la justice. Ce fut encore lui qui fortifia le Ca-pitole.

Tarquin cependant n'était pas sans éprouver de vives inquiétudes de la part de ses anciens pupilles, les enfants d'Ancus Martius, qui voyaient avec peine un étranger paisiblement assis sur le trône de leur père.

Le fait suivant confirme les pressentiments du vieillard. Il reposait tranquillement dans son pa-lais , lorsque deux hommes , ayant chacun une

cognée sur l'épaule, commencent une querelle très vive à la porte, et demandent à être jugés par le monarque. Importuné de leurs clameurs, Tarquin ordonne qu'on les fasse approcher. Pendant qu'il écoute l'un attentivement, l'autre lui assène un coup de cognée sur la tête, et tous deux prennent aussitôt la fuite. Ils croyaient se sauver, à l'aide de conjurés apostés dans le voisinage; mais ils furent pris, et, appliqués à la torture, ils avouèrent qu'ils avaient commis ce meurtre par ordre des fils d'Ancus. A Servius assassiné succède Tarquin-le-Superbe, épithète qui réunit les deux défauts de capricieux et de hautain, d'où dérivent dans un homme en place et armé d'autorité, l'impatience de la contradiction, le mépris pour les inférieurs, l'abandon à tous ses désirs, l'indifférence sur les moyens de les satisfaire, et le dédain du jugement du public et de la réputation.

On trouve tous ces vices dans la conduite de Tarquin, de Tullie, sa femme, et de leurs enfants. Aussitôt qu'il fut monté sur le trône, et les patriciens, qui l'avaient servi par jalousie contre Servius, et les ingrats plébéiens, qui n'avaient pas défendu le malheureux prince, devinrent indistinctement victimes de sa tyrannie et de son avidité. Il s'entoura d'une garde d'étrangers, qui

exécutait sur-le-champ ses ordres , quelque barbares ou injustes qu'ils fussent. La richesse et le mérite étaient deux crimes qu'il ne pardonna jamais.

Un de ses premiers forfaits fut l'assassinat de Junius , son parent. Il le fit tuer avec un de ses fils , et s'empara de ses richesses. Un autre fils échappa à la mort , en contrefaisant l'imbécile et le fou. Ce dernier joua ce rôle difficile pendant plus de vingt ans , ce qui lui fit donner le surnom de Brutus , surnom qu'il conserva , même après avoir recouvré le libre usage de son esprit , faculté qu'il n'avait jamais perdue.

La crainte d'éprouver un pareil traitement fit abandonner la ville aux principaux citoyens. Tarquin ne pouvant plus dépouiller d'hommes opulents , exerça sa tyrannie contre les hommes d'une richesse moins grande. La ville se remplit alors de délateurs , qui étaient encouragés par l'impunité et les récompenses.

Prévoyant que tôt ou tard les Romains chercheraient à secouer le joug , Tarquin défendit d'abord toute assemblée de citoyens , soit à la ville , soit à la campagne , et chercha même à se faire un parti puissant parmi les étrangers ; mais dans cette conduite , qui a été , partout et dans tous les temps , celle des mauvais rois , on a re-

marqué sa fatuité impertinente, la cruauté et principalement la fourberie, son caractère dominant, dont il a donné de si nombreux exemples. L'assassinat d'Herdonius, chez qui il a fait cacher des armes, qu'il dit destinées contre lui, et la conduite de son fils Sextus à Gabies, devaient attirer sur sa famille la vengeance des Romains. Aussi l'exil, et le refus formel de le laisser rentrer dans Rome, provoqués par le suicide de Lucrece que Brutus jura de venger, furent-ils le juste salaire des forfaits de ce monstre.

ROME ANCIENNE. — LA RÉPUBLIQUE.

Rome, sous ses rois, reçut divers accroissements. Ce fut Tarquin, surnommé le Superbe, qui fit construire les murailles de cette ville en pierres : elles n'avaient été jusqu'alors qu'en terre. Ce prince orgueilleux était monté sur le trône par le meurtre de Servius Tullius, son beau-père, dont la fille, l'exécrable Tullie, n'avait pas craint de faire fouler le cadavre aux pieds de ses chevaux (1) ; mais de ce même trône, son avarice, son insolence et ses cruautés l'en précipitèrent.

(1) Tullie regagnait son palais ; le chemin était de passer par une rue étroite, où venait d'être assassiné Servius, qui palpitait encore. A la vue de ce corps sanglant, le co-

La violence que son fils Sextus fait à Luorèce, femme de Collatin, devient le signal de la liberté. Dès le matin, elle se rend à Rome; son époux, son père, ses plus proches parents sont mandés; la lettre était si pressante, qu'ils arrivent auprès d'elle en grand nombre: avec eux se trouvait Junius Brutus. Quand ils sont tous rassemblés, la malheureuse Lucrece leur révèle son funeste secret, et la résolution qu'elle a prise de ne pas survivre à sa honte. En vain s'efforcent-ils de la consoler, en lui représentant qu'il n'y a point de crime, là où il n'y a point de consentement. Elle embrasse son père et son mari, tire un poignard caché sous sa robe, et se le plonge dans le sein.

Brutus, à ce spectacle, cessant de se contrefaire, se précipite sur le cadavre, en retire le fer sanglant, et le tenant élevé: « Nous ne devons » point, dit-il, perdre notre temps à répandre » d'inutiles larmes; je jure par ce sang, si pur

cher retient les chevaux. « Pourquoi n'avances-tu pas ? lui » dit Tullie ! — Hélas, s'écrie le cocher, c'est le corps du » roi votre père. — Quoi ! ajouta-t-elle en fureur, tu crains » de passer sur un corps mort ? Marche. » Le cocher obéit. On rapporte que le sang de Servius, non-seulement teignit les roues du char, mais encore rejaillit sur les vêtements de son indigne fille.

» avant l'outrage de Tarquin, que je poursui-
» vrai, le fer et le feu à la main, Tarquin-le-
» Superbe, sa coupable femme et leurs enfants ;
» que je ne souffrirai pas que quelqu'un de cette
» famille, ni quelque autre que ce soit, règne ja-
» mais dans Rome. Grands Dieux ! je vous prends
» à témoins de mon serment ! » Il présente en-
suite le poignard à Collatin, au reste de la
compagnie, et leur fait prononcer les mêmes
paroles.

Surpris de trouver dans Brutus une présence
d'esprit qu'on ne lui connaissait pas, ces Ro-
mains le crurent inspiré, et s'abandonnèrent à
ses conseils. Il les détrompa, leur découvrit que
sa folie avait été feinte, et les exhorta à secouer
le joug honteux qui les accablait. Par ses ordres
les portes de la ville sont fermées. Le corps san-
glant de Lucrèce est porté dans la place publique ;
le sénat s'assemble, et lance un décret par le-
quel Tarquin, sa femme et ses enfants sont pros-
crits à jamais.

Brutus, après s'être assuré du sénat, convoque
le peuple : le corps de l'infortunée victime de la
brutalité de Sextus, exposé à la vue de la mul-
titude, fit autant et plus d'impression que son
discours. Le tyran et sa postérité sont de nou-
veau condamnés à un exil éternel, et on dévoue

ux dieux infernaux quiconque , par action ou par parole , chercherait à les rétablir.

Instruit de cette révolution , Tarquin accourt à Rome , dont il trouve les portes fermées , et les citoyens dans une attitude menaçante , bordant les remparts. Il retourne aussitôt à son armée ; mais le peu de temps qu'il avait mis à sa course , avait aussi suffi aux émissaires de Brutus pour s'y rendre , et il la trouva révoltée contre lui.

Chassé de la capitale , abandonné de ses troupes , proscrit par ses sujets , à l'âge de soixante-seize ans , Tarquin , sa femme et ses enfants furent obligés de fuir , et d'aller mendier un asile jusque chez leurs anciens ennemis.

C'est de l'expulsion des Tarquins , del'abolition de la royauté , et de la création du consulat , que date l'époque de la gloire de Rome , que l'on vit ensuite s'avancer par degrés vers la monarchie universelle. L'Italie entière reçut sa loi ; la Sicile , la Sardaigne , l'Espagne , l'Afrique , la Grèce , les Gaules , la Grande-Bretagne ; une partie même de l'Allemagne furent ses conquêtes. Cette république avait pour bornes , au temps de Jules César , l'Euphrate , le mont Taurus et l'Arménie à l'est ; l'Étholie au sud ; le Danube au nord , et l'Océan à l'ouest. Presque tout l'univers ,

connu du temps des derniers Romains, leur était soumis. Leurs succès frappèrent tellement les peuples conquis, que les exploits des Scipion, des Sylla, des César, etc., sont plus présents à notre mémoire que les premiers événements de nos propres monarchies. Aussi, l'empire romain, tout détruit qu'il est, attirera toujours les regards de vingt royaumes élevés sur ses débris, dont chacun se vante aujourd'hui d'avoir été une province romaine, et une des pièces de ce vaste et fragile édifice.

La république une fois établie, les Romains donnèrent à leurs magistrats suprêmes le nom de consuls : les premiers furent L. Janius Brutus, et L. Tarquinius Collatinus. Le peuple, assemblé au Champ-de-Mars, en élisait deux nouveaux tous les ans : les consuls étaient chargés de conduire les armées ; ils étaient les chefs du sénat, et réglaient les affaires de la république. Les seuls patriciens, dans les premiers temps, pouvaient parvenir au consulat ; les plébéiens y eurent part dans la suite : ils firent même une loi par laquelle il devait y avoir un consul plébéien. A une époque plus reculée, on laissa la liberté d'en élire deux. Leur autorité était presque souveraine, tant que subsista le gouvernement républicain ; mais elle diminua beaucoup sous les

empereurs , qui ne leur laissèrent que la marque d'une dignité stérile , le pouvoir de convoquer le sénat , et de rendre la justice aux particuliers. Leur magistrature commençait au 1^{er} janvier , et finissait avec l'année.

Lorsqu'un consul mourait , ou abdiquait avant l'expiration du terme fixé pour la cessation de ses fonctions , on en élevait un autre , qui s'appelait *consul suffectus*. Il n'était point mis dans les fastes.

Depuis Auguste , il y en eut une infinité qui ne jouissaient quelquefois de cette dignité , qu'un mois , ou même moins. Ceux qui étaient élus au 24 octobre , et qui n'avaient point pris possession du consulat , s'appelaient *consules designati*. Les consuls appelés *consulares* étaient ordinairement envoyés pour gouverner les provinces consulaires , sans avoir jamais été consuls.

Le nom de consul subsista jusqu'à l'empire de Justinien , qui abolit cette dignité. L'empereur Justin voulut la rétablir , et se créa lui-même consul ; mais ce rétablissement ne fut que passager.

ÉVÉNEMENTS CIVILS ET MILITAIRES; COUP
D'OEIL GÉNÉRAL SUR L'ÉTAT DE LA RÉPU-
BLIQUE, JUSQU'À L'EMPIRE.

Prétendant réplacer Tarquin sur le trône, Porsenna, roi d'Etrurie, venait d'armer en sa faveur, et portait le fer et le feu sur le territoire romain : le peuple se défendit avec courage. On créa un dictateur, et ce fut A. Posthumius, qui, le premier, fut revêtu de cette dignité.

Deux traits sublimes, l'un de dévouement, l'autre de vertu, immortalisent cette époque. Nommer Mucius et Clélie, c'est rappeler leur belle action. La paix se fait; la république triomphe.

Les Éques et les Volsques sont vaincus; toutefois le trouble est dans Rome, qu'agitent les patriciens et les plébéiens, divisés entre eux. Pour plaire au peuple, qui s'était retiré sur le mont Aventin, on institue les tribuns, chargés de conserver les droits et la liberté des citoyens. On les changeait tous les ans. D'abord on en créa deux, qui s'en associèrent trois autres, et L. Trébonius porta ce nombre jusqu'à dix.

Quelques années après, Coriolan, un des premiers et des plus illustres défenseurs de sa patrie, fut la victime de l'ingratitude du peuple.

qui le bannit de Rome. Retiré chez les Volsques, qui le proclamèrent chef de leur armée, il ravagea le territoire romain ; et la ville de Romulus ne dut son salut qu'aux prières d'une mère, car, et les députés du sénat, et les prêtres de Jupiter Capitolin, et les larmes d'une épouse avaient été nuls pour l'exilé victorieux.

Des jeux séculaires sont institués, et l'on envoie à Athènes des ambassadeurs pour en rapporter les lois de Solon. On crée des décemvirs, chargés de la rédaction d'un code, mais ces derniers, abusant de leur autorité, sont remplacés par de nouveaux consuls.

Des tribuns militaires sont donnés à l'armée ; et la ville a des censeurs, établis pour la réforme des mœurs, et pour réprimer les abus qui s'étaient glissés dans l'administration de la république. Tous les cinq ans deux censeurs étaient élus, hommes d'une vie irréprochable et d'une grande fermeté. Ils suppléaient les consuls, qui, étant accablés d'affaires, et souvent obligés d'aller commander les armées, ne pouvaient surveiller la police et les mœurs. Caton se fit un nom dans cette magistrature. Ce nom, l'a-t-il mérité par sa conduite barbare envers des hommes que le malheur avait rendus ses esclaves ? Il est plus

que permis d'en douter. Voilà cependant comment se sont faites la plupart des réputations.

Camille, dictateur, s'empare de Veïes, après un siège de dix ans; conduits par Brennus, les Gaulois occupent Rome; mais le Capitole que sauvent des oies, le Capitole leur résiste, et Camille, rassemblant à la hâte les Romains que la terreur avait dispersés, force l'ennemi à abandonner sa conquête, et à repasser les Alpes.

Toujours divisés, le sénat et le peuple déchirent le sein de la patrie; et l'anarchie, cette mère funeste de dissension, oblige le sénat à permettre que, pour la première fois, les consuls soient tirés de l'ordre des plébéiens.

Des lois somptuaires sont établies, et bien que ces lois semblent dirigées contre le luxe et le relâchement des mœurs, on voit, lors de la guerre contre les Samnites, qui voulaient s'emparer de Capoue, Manlius Torquatus, ordonner la mort de son fils, vainqueur, seulement parce qu'il avait combattu contre ses ordres.

Battue aux Fourches-Caudines, l'armée romaine passe sous le joug; mais l'année suivante Papirius venge cet affront, et use de représailles. Enfin, dix ans après, l'Étrurie vaincue se soumet au consul Fabius.

Les Gaulois, pour la seconde fois, pénètrent

en Italie , et sont défaits par Fabius Maximus , le premier de sa famille qui ait été honoré de ce glorieux surnom.

A la guerre contre Pyrrhus , roi d'Epire , qui avait épousé la querelle des Tarentins, succède le sanglant débat entre Rome et Carthage , connu sous le nom de première guerre punique. Trahi par la fortune , Régulus meurt dans les fers , au milieu de supplices affreux , lors de son retour de Rome, où il avait été envoyé pour engager ses concitoyens à faire la paix. Métellus bat Asdrubal; Annibal prend Sagonte; la paix met fin aux hostilités.

La seconde guerre punique éclate. Annibal traverse les Espagnes , les Pyrénées , le Rhône et les Alpes , et , après des travaux et des peines inouïs , opère sa descente en Italie.

Le Tésin , la Trébie , le lac de Trasimène ont vu fuir Publius Scipion , Sempronius et Flaminius. La journée de Cannes surtout a complété la catastrophe. Rome tremble , et c'en est fait de la ville éternelle , si le général carthaginois , habile dans l'art de vaincre , sait profiter de la victoire. L'hiver , les délices de Capoue , et le courage opiniâtre des Romains sauvent le Capitole.

On déclare , pour la première fois , la guerre

à Philippe , roi de Macédoine ; Scipion triomphe des Carthaginois en Espagne, et Marcellus s'empare de Syracuse.

La seconde guerre punique avait duré dix-sept ans ; la troisième n'en dura que cinq , et se termina par la prise et la ruine de Carthage , qui , peut-être , n'auraient point eu lieu sans l'éloquence entraînant de Caton , et l'habileté du jeune Scipion , petit-fils du vainqueur d'Annibal.

Fatigué de la longueur du siège , un des plus célèbres dont l'histoire fasse mention , Scipion a résolu de le pousser avec la dernière vigueur. Vainement les Carthaginois apportent à la défense de la place le plus rare courage , et déploient la plus haute énergie , il faut céder à la force ; Rome triomphe ; Carthage succombe , victime de son odieuse rivale.

Telle fut la destinée de cette ville puissante , qui s'était vue la maîtresse du commerce du monde ; qui avait possédé , pendant sept cents ans , l'empire de la mer , et soumis à sa domination toutes les îles connues. Elle a fait trembler Rome ; elle a conquis l'Italie. Le Tibre , sans Capoue , eût reconnu ses lois ; et cependant elle tombe , et le bruit de sa chute a retenti jusqu'aux extrémités de la terre.

Rome avait affermi sa puissance ; elle était re-

doutée des peuples voisins : maîtresse d'une grande partie du monde , elle ne devait pas tarder à en achever la conquête ; le peuple et le sénat vivaient en paix ; tous les troubles pour les lois agraires et concernant le partage des terres avaient cessé ; mais elle voyait en même temps ses plus habiles généraux préparer les fers qui devaient bientôt enchaîner sa liberté. Héritiers de la haine qui avait existé entre les deux corps de l'état , leur unique ambition était d'usurper le pouvoir et de donner des lois à leur pays.

Marius était plébéien : déjà illustré par la défaite de Jugurtha , roi des Numides , et par deux victoires célèbres, la première contre les Gaulois , et la seconde contre les Cimbres et les Teutons , il n'était plus occupé que du soin d'abaisser les grands qu'il détestait , et ne mettait plus de bornes à sa haine , lorsqu'il trouva dans Sylla , patricien non moins distingué , un terrible adversaire.

Les talents et le génie de Mithridate , roi de Pont , occupaient alors les armées romaines. Sylla fut chargé de cette guerre , et se servit de son pouvoir pour faire proscrire Marius , qui n'échappa à la mort que pour se venger par des crimes. Il se ligua avec Cinna , Sertorius et Carbon , rentra dans Rome à la tête d'une armée ,

et fit couler, à flots, le sang des citoyens. Sylla, à cette nouvelle, hâta son retour; mais Marius et Cinna venaient de mourir. Sa vengeance porta sur le jeune Marius et sur le reste du parti de son père. Ses cruautés furent inouïes. Il se fit ensuite donner la dictature perpétuelle, qu'il abdiqua trois ans après. Chose étonnante! malgré ses fureurs et ses proscriptions, Sylla mourut dans son lit.

C'est à cette époque qu'on place la guerre servile. Rome eut alors à se défendre contre Spartacus, qui avait armé les gladiateurs et les esclaves, et qui se rendit redoutable à la république. Crassus, élève de Sylla, eut le bonheur de terminer heureusement cette guerre.

Mithridate, cependant, toujours ennemi du peuple romain, continuait à se défendre, et occupait les plus habiles généraux qu'on lui opposait. Lucullus, qui avait succédé dans le commandement de l'armée, avait obtenu d'heureux succès dont il ne tira presque aucun avantage, et fut remplacé par Glabrien, remplacé lui-même par Pompée, déjà fameux par la défaite de Sertorius et de Perpenna, en Espagne. Les mers, nettoyées des pirates qui les infestaient, lui avaient mérité le surnom de Grand. Il fut assez

heureux pour terminer cette guerre, qui durait depuis quarante ans.

Chassé de ses états, Mithridate fut réduit à se donner la mort. Effrayé par cet événement, Tigrane, roi d'Arménie, et gendre de Mithridate, se soumit aux Romains. La Judée imita cet exemple.

Si Rome, par ses généraux, était l'effroi de l'univers, elle faisait aussi l'admiration de tous les peuples, par les grands talents qu'elle possédait dans l'enceinte de ses murs. Cicéron, consul, armé de sa seule éloquence, sauvait sa patrie des fureurs de Catilina, qui voulait dominer dans Rome, et usurper le suprême pouvoir. Couvert de gloire, Cicéron vengeait la république des attentats d'un factieux; mais, quelques années après, il fut sacrifié au ressentiment du triumvir Antoine, contre qui il avait écrit les *Philippiques*, discours à l'imitation de ceux que composa Démosthènes, contre Philippe, roi de Macédoine.

C'est à l'époque où la conjuration de Catilina fut déjouée par Cicéron, que Pompée, César et Crassus formèrent entre eux cette alliance que l'histoire appelle le premier triumvirat. Ces trois hommes ambitieux se partagèrent, en quelque sorte, l'empire du monde. Pompée, en prenant

pour lui l'Italie, resta dans Rome; César, son beau-père, alla commander dans les Gaules, dont il fit la conquête. Crassus marcha en Asie contre les Parthes. Ayant été défait par son imprudence, sa mort laissa César et Pompée seuls maîtres de la république.

C'est alors que César, heureux vainqueur des Gaules, demanda le consulat. Pour toute réponse, Pompée lui fit ordonner par le sénat de licencier ses troupes. Trop puissant pour obéir à un ordre qu'il croyait injuste, César passa le Rubicon, et revint à Rome. Pompée avait déjà pris la fuite; César l'atteignit dans les plaines de Pharsale, lui livra bataille, et triompha des troupes de la république, dont il ne rougit pas de devenir l'assassin.

Pompée se sauva en Égypte; et le jeune Ptolémée, oubliant que trois ans auparavant Pompée avait rétabli son père sur le trône, envoya sa tête à César. Tout le parti de Pompée fut aussitôt dissipé, et en Espagne, et en Afrique. César, sans avoir le titre de roi, gouvernait Rome et tous les peuples soumis; toutefois, il ne jouit pas long-temps du fruit de sa victoire, et mourut assassiné dans le sénat par une foule de conjurés du parti républicain, parmi lesquels se trouvaient Cassius et Brutus, que l'on croyait fils de César.

Cet événement funeste replongea Rome dans les horreurs de la guerre civile. Octave, Antoine et Lépide jurèrent de venger la mort du grand homme, et formèrent le second triumvirat, association funeste qui fit verser le sang des citoyens, et enfanta des crimes. Octave, en effet, immole à son ressentiment un grand nombre d'illustres Romains. Il passe en Macédoine, et, après des succès décisifs sur Brutus et Cassius, il retourne en Italie. De retour à Rome, après avoir remporté une victoire complète sur le fils du grand Pompée, il y est comblé d'honneurs, et profite de la conduite imprudente d'Antoine, pour être autorisé à prendre les armes contre lui. Les succès qu'il obtient, et la mort de son rival, lui fraient le chemin pour se rendre maître de l'autorité suprême. Les noms d'empereur et d'Auguste lui sont déferés, et il pourvoit à sa sûreté, en créant une garde de dix mille hommes, appelée cohorte prétorienne. Sous son règne, Rome s'embellit de beaux et somptueux édifices. Il l'a reçue de briques, il la rend de marbre. Instruit de la conspiration de Cinna, il a la grandeur d'âme de lui pardonner. Sentant sa fin prochaine, il fait reconnaître par le sénat Caius César Tibérius pour son successeur, et meurt dans un âge fort avancé, après avoir prononcé ces paroles mémorables :

« N'ai-je pas bien joué mon rôle ? » Sur l'affirmative : « Battez donc des mains , *la pièce est finie.* »

ROME ANCIENNE. — L'EMPIRE.

Vainqueur des Gaules, César, après la défaite de Pompée, son rival, dans les champs de Pharsale, ville de Thessalie, revint triomphant à Rome, où il fut nommé dictateur perpétuel. Il ne jouit pas long-temps de ce titre, qui lui donnait l'autorité suprême, car il fut, ainsi que nous l'avons dit plus haut, assassiné dans le sénat par Cassius et Brutus.

Sous prétexte de venger sa mort, Antoine s'unit avec Octavien, neveu de Jules César, et avec Lépide; mais Octavien, ne voulant pas partager le gouvernement avec eux; les défit l'un et l'autre. Il revint triomphant à Rome, et y prit le nom d'Auguste. Il donna alors la paix à la terre, visita les diverses provinces de l'empire, et vint mourir à Nôle, après un règne aussi long qu'heureux.

Comme, depuis Jules César, la république prit le nom d'empire romain, ceux qui étaient à la tête du gouvernement furent nommés empereurs. Ce nom était commun aux généraux, du mot latin *imperare*, *imperator*. On donne

ordinairement aussi le nom de Césars aux douze premiers, c'est-à-dire à ceux qui portèrent le sceptre impérial depuis Jules César jusqu'à Domitien.

Dès le milieu du deuxième siècle, on remarque que l'empire commençait à s'affaiblir. Les empereurs se virent obligés de s'associer quelques princes, et ils eurent de puissants ennemis, qui s'arrogèrent quelquefois le titre d'empereur. On vit souvent les différentes armées s'en nommer chacune un, et il y en a eu jusqu'à cinq à la fois, qui, tous cinq rivaux, se faisant mutuellement la guerre, donnaient lieu aux peuples Barbares de profiter de leurs querelles et divisions, et d'envahir les meilleures provinces de l'empire romain.

Cependant l'empire se soutenait encore dans une grande force, lorsque Constantin-le-Grand transféra le siège impérial à Constantinople, qu'il fit bâtir l'an 329 de l'ère chrétienne. Après sa mort, arrivée l'an 337, ses trois fils, Constantin le jeune, Constance et Constant, partagèrent l'empire. Constantin eut les Gaules et tout ce qui était par-delà les Alpes, par rapport à Rome. Rome, l'Italie, l'Afrique, la Sicile, plusieurs îles, l'Illyrie, la Macédoine et la Grèce furent la portion de Constant; et Constance qui eut la

Thrace, l'Asie, l'Orient et l'Egypte, tint son siège à Constantinople.

Constantin et Constant étant morts, Constance resta seul empereur en 353, et c'est ainsi que, jusqu'à Théodose-le-Grand, l'empire romain eut tantôt un seul, tantôt plusieurs maîtres et que depuis il fut partagé en empire d'Orient et en empire d'Occident.

CARTHAGE.

Après avoir conduit les Romains, sans interruption, jusqu'au dernier période de leur grandeur, il convient de parler des Carthaginois, leurs plus fameux antagonistes. Emule et rivale de Rome, Carthage, si célèbre, à ce seul titre, est encore recommandable par ses lois, son gouvernement, son commerce, ses institutions politiques, militaires, civiles et religieuses.

Carthage était la plus opulente des colonies phéniciennes, et ne cédait qu'à Rome l'honneur d'être la première ville du monde; la gloire même d'être la seconde, ne lui était disputée que par Alexandrie.

Heureusement située, pour la navigation, au milieu des côtes de la Méditerranée, à une égale distance de ses extrémités, et à portée des détroits de Gibraltar et de Gallipoli, Carthage était

l'entrepôt du commerce des nations. Cette cité renfermait dans son sein sept cent mille citoyens, qui, formés à l'école de Tyr, méritèrent par leur intelligence, leur industrie et leur activité, la réputation d'excellents marins. L'Afrique, dont trois cents villes reconnaissaient ses lois, lui fournissait des blés pour la subsistance de ses habitants; sa domination s'étendait sur la Sardaigne, les îles Baléares, aujourd'hui Majorque et Minorque, et le Port - Mahon, qui fut ainsi appelé du nom d'un de ses généraux.

Les Carthaginois se firent connaître de bonne heure par leur habileté dans la science nautique, et ils devinrent si puissants sur mer, qu'on vit les nations les plus belliqueuses briguer leur alliance. Xercès les appela à son secours, et les associa à ses projets ambitieux contre la Grèce. Un traité fut conclu, par lequel les Carthaginois s'engagèrent à faire la guerre aux Grecs établis dans la Sicile et dans l'Italie; tandis que le roi de Perse attaquerait le Péloponèse.

Ce traité signé, les Carthaginois, pour remplir les engagements qu'ils avaient contractés avec Xercès, firent d'immenses préparatifs; leur armée de terre se composait de plus de trois cent mille combattants; celle de mer comptait deux mille bâtiments à rames, et trois mille

transports destinés aux vivres et aux bagages. La conduite de ces forces, imposantes et nombreuses, fut confiée à Amilcar, général d'une haute réputation, acquise par de mémorables exploits, et les Perses pouvaient raisonnablement se flatter de réussir dans leur entreprise, lorsque les vents et les tempêtes, contrariant la manœuvre des Carthaginois, dispersèrent leur flotte et détruisirent une quantité considérable de bateaux plats, sur lesquels même on avait embarqué de la cavalerie.

Ce fut cet échec, présage de plus grands malheur, qui força Amilcar à entrer dans le port de Palerme, où il tenta de se radouber et de réparer ses pertes.

Souvent victorieuse, Carthage, malgré le sang-froid et la valeur de ses généraux, fut plus souvent vaincue, et finit, comme nous l'avons dit dans un paragraphe précédent, par succomber aux efforts des Romains. Duilius leur avait porté le premier coup; Scipion leur porta le dernier, et leur puissance fut anéantie.

Carthage était située au fond d'un golfe, dans une presqu'île, et près de l'endroit où est actuellement Tunis. Sa fondation a précédé celle de Rome, les uns disent de trente, les autres de cent et plus d'années. Forcée de quitter Tyr, et

de se soustraire à l'avarice de Pygmalion, son frère, Didon est reconnue pour en avoir posé la première pierre, l'an 890 avant Jésus-Christ. Cependant il paraît qu'elle y trouva des habitants que l'avantage de la position y avait fixés, mais en petit nombre. Aussi, est-ce à elle et aux Phéniciens qui l'avaient suivie, que cette ville dut des travaux immenses, qui tardèrent peu à annoncer sa grandeur future.

Les fragments qui nous restent de la langue punique prouvent qu'elle était la même, dans l'origine, que la phénicienne. Elle fut ensuite augmentée des mots de plusieurs langues parlées par les nations avec lesquelles le commerce liait les Carthaginois. Les Maltais, aujourd'hui, en conservent encore beaucoup d'expressions. Les caractères de leur écriture tenaient du phénicien et de l'hébreu. Du reste, les sciences étaient peu cultivées par les Carthaginois. Cependant il serait injuste d'affirmer qu'ils les ont absolument négligées. Les Romains détruisirent non-seulement leurs archives, mais presque toutes leurs productions relatives aux belles-lettres ou à l'histoire, ce qui, pour le dire en passant, doit ranger ces maîtres du monde dans la classe des peuples barbares.

Les coutumes des Carthaginois, comme celles

de tous les peuples , étaient mêlées de bien et de mal. Ils punissaient , sans exception de personnes. Il n'y avait que des gens condamnés à mort , qui pussent apprendre à quelqu'un la mort d'un proche parent , dans l'opinion que ceux qui annonçaient ces nouvelles affligeantes devaient mourir dans peu. On conservait des criminels exprès. Fatale précaution ! qui suffit seule pour faire juger des mœurs d'un peuple !

Lorsque quelque grande calamité affligeait la ville , tous les murs en étaient tendus de noir. Tant que les soldats étaient en campagne , il leur était défendu de boire du vin , et aux magistrats , tant qu'ils étaient en charge. Chaque officier ou soldat portait autant de bagues qu'il avait fait de campagnes. Au retour d'une expédition malheureuse , le général était mis à mort , quoiqu'on n'eût rien à lui reprocher , et cette mort était le supplice de la croix ! et l'on trouvait des généraux !

La manière d'exercer l'hospitalité à Carthage , était de rompre quelques marques , qu'on se donnait réciproquement , et qu'on se présentait en s'abondant. Ces marques passaient dans les familles par héritage.

La superstition est un des reproches que la saine raison est en droit de faire aux Carthagi-

nois, trop crédules aux oracles et aux devins. On va jusqu'à vouloir qu'ils aient eu de la dureté et même de la férocité dans le caractère. Ils n'étaient, dit-on, occupés que du désir d'accumuler des richesses. Il n'y avait rien de si bas et de si honteux, qu'ils ne fussent disposés à entreprendre, pour en acquérir. Toutefois, observons que cette réputation leur a été gratuitement donnée par les Romains, ainsi que la note de mauvaise foi, *Punica fides* et le *Tyriosque bilingues*, de Virgile, dont ces mêmes ennemis leur ont fait l'odieuse application.

Enfin, la prévention romaine fut telle, qu'elle fit commettre à Cicéron la faute impardonnable de dire, en parlant d'un philosophe punique; « Il » avait assez d'esprit pour un Carthaginois », ce qui n'empêche pas qu'il se soit trouvé parmi eux des âmes héroïques et généreuses, et que les noms des Amilcar, des Asdrubal, des Hannon, des Magon, des Bomilcar, des Annibal, des milcon, et de tant d'autres illustres héros, vivront éternellement dans la postérité la plus reculée, entourés du respect que l'on doit aux grands hommes.

Qu'on nous permette de citer, à l'appui de notre assertion, un trait entre mille, et ce trait

suffit. Imilcon avait éprouvé des pertes considérables, et, en rentrant à Carthage, il déclara qu'il n'avait conservé sa vie que pour ramener ses soldats qu'il combla d'éloges. « Nous n'avons » pas été vaincus par les Syracusains, dit-il » à ses compatriotes, mais par la contagion. Ce » qui me touche le plus dans ce désastre, c'est » d'avoir survécu à tant de braves guerriers, » morts les armes à la main. » Après ce discours, il se rendit à sa maison, en ferma les portes, et, sans vouloir parler à ses concitoyens, ni à ses propres enfants, il se donna la mort.

La fin de Carthage est connue; c'est une tâche ineffaçable à la gloire de Rome. Vainement les Romains, en expiation de l'injustice de leurs ancêtres, en rebâtirent, plusieurs années après, sur une partie du même emplacement, une seconde, qui n'acquit cependant quelque illustration que sous Auguste. Alors elle passa pour la seconde ville de l'empire romain. Maxence la réduisit en cendres. Elle redevint assez importante pour tenir un rang considérable entre les villes d'Afrique, sous Genséric, roi des Vandales. Bélisaire l'attacha de nouveau à l'empire romain. Enfin, vers la fin du septième siècle, les Sarrasins l'ont détruite au point qu'il n'en reste pas la moindre trace.

CORINTHE.

Corinthe, ville autrefois très puissante, fut d'abord soumise à celles d'Argos et de Mycènes. Ensuite, Sisyphe, fils d'Éole, s'en rendit maître. Hyantidas, l'un de ses successeurs, et son vingt-septième roi, fut détrôné par la race des Héraclides, qui laissa la couronne à ses descendants. Automenès étant mort, Corinthe s'érigea en république, sous la conduite d'un chef annuel, qu'on appelait Prytanis ou modérateur. Elle se maintint libre jusqu'à Cypselus, qui gagna le peuple, se fit tyran, et transmit l'autorité à son fils Périandre. Six ans après, Corinthe recouvra sa liberté.

L'état de Corinthe, entre le Péloponèse et la mer, n'était qu'une montagne couronnée par une citadelle, la capitale au bas, et une ville sur chacun des côtés de l'isthme, par où le promontoire se joignait à la terre ferme : position admirable, qui rendait Corinthe le centre du commerce de toute la Grèce, et par conséquent le dépôt des richesses. Les arts y étaient portés au dernier degré de perfection, et le plus élégant des ordres d'architecture a retenu le nom de Corinthien.

Malheureusement, avec les arts régnaient le

luxue et la débauche. Les courtisannes mettaient un prix excessif à leurs complaisances , et elles trouvaient des acheteurs. Démosthènes , à qui on proposait un de ces honteux marchés , répondit : « Je » n'achète pas si cher un repentir. » C'est aussi de la difficulté d'atteindre à ces faveurs qu'est venu le proverbe : « Il n'est pas permis à tout le » monde d'aller à Corinthe. »

Ce petit état s'est fait craindre de toute la Grèce , par les soldats mercenaires , que ses richesses le mettaient en état de soudoyer. Corinthe en réservait le commandement à ses citoyens seuls , et il est sorti de cette école une foule de généraux célèbres.

Corinthe était ornée de temples , de palais , de portiques , de théâtres , de bains , de fontaines , de tombeaux , et d'autres édifices superbes. Les eaux , élevées à grands frais sur les montagnes , retombaient par des canaux de marbre , qui les distribuaient dans la ville. La citadelle était de la plus grande force , et long-temps elle fut imprenable. On remarque que les Corinthiens ne firent point de conquêtes , et il semble qu'ils n'étaient armés que pour tenir la balance entre leurs voisins , et les forcer à garder l'équilibre. Les grandes richesses , acquises par le commerce , éclipsèrent chez eux la royauté , qui

finit par une aristocratie , sous des magistrats annuels.

Carthage , Sparte et l'Étolie étaient soumises aux Romains , et , de toute la Grèce , les Achéens seuls leur paraissaient redoutables ; non que chaque ville , en particulier , leur inspirât des craintes ; mais à cause de la confédération qui les unissait entre elles. Comme ils ne cherchaient qu'un prétexte pour déclarer la guerre , les plaintes des Spartiates , dont les Achéens ravageaient le territoire , leur présentèrent une occasion favorable. A ce sujet , on entend les députés de Sparte. Rome , de son côté , envoie en Grèce des personnes chargées de faire droit aux réclamations , et leur donne l'ordre secret de licencier les troupes des Achéens , et de rendre à chaque ville sa liberté première.

D'après ces instructions , les députés de Rome convoquent à Corinthe les chefs de toutes les villes , et leur lisent le décret du sénat.

Ce décret fut à peine connu , que , transportés de fureur , les Achéens égorgèrent tous les étrangers. Ils auraient même commis des excès contre les députés de Rome , si ces derniers , saisis de crainte à l'aspect du tumulte , n'eussent pris la fuite.

Cet événement connu à Rome , le consul Mem-

mius passe aussitôt dans l'Achaïe , à la tête d'une armée , et livre bataille aux ennemis de la république. Les Achéens sont vaincus et taillés en pièces. Leurs femmes , leurs enfants deviennent la proie du vainqueur. La ville de Corinthe fut détruite , et sa population , vendue à l'encan , pour que , effrayées par cet exemple , les autres villes ne fussent plus tentées de se révolter.

Ainsi finit cette guerre. Toute la Grèce cessa d'être libre , et fut soumise aux Romains.

C'est ainsi que , bientôt , nous verrons , sous ses derniers empereurs , la puissance romaine , réduite aux faubourgs de Constantinople , finir comme le Rhin , qui n'est plus qu'un ruisseau lorsqu'il se perd dans l'Océan.

Les trésors qui se trouvèrent à Corinthe surpassent toute imagination. Des statues et des tableaux , d'un prix inestimable , tombèrent entre les mains des soldats , qui , n'en connaissant pas la valeur , les détruisirent ou les vendirent à vil prix. On cite , entre autres , un tableau d'Apelles , sur lequel des soldats jouèrent aux dés , qu'ils troquèrent pour une table plus commode , et qu'Attale , roi de Pergame , acheta , une somme qui équivaldrait à plus de cent mille livres de notre monnaie.

Le général romain n'était pas plus connais-

seur , ni plus habile que les soldats , car , ayant fait porter à bord des vaisseaux plusieurs objets de prix qu'il voulait faire servir à son triomphe , il menaça très sérieusement les maîtres des navires si quelques-unes de ces pièces venaient à se gâter , ou à se perdre , de les obliger à en fournir d'autres.

SYRACUSE.

Les îles ont eu leurs tempêtes politiques ainsi que la terre ferme. La Sicile est la plus grande île de la Méditerranée. On l'appelait autrefois le grenier de Rome. Par sa situation et par ses ports , c'est un des pays du monde le plus propre au commerce. On y trouve des mines. Le mont Etna lance des feux , et vomit des pierres et des cendres. Ses mugissements effraient les habitants. Ses secousses ont souvent renversé des villes , et couvert le sol de décombres. Il n'y a point de pays qui ait produit plus d'hommes de savoir et de génie. Eschyle , Diodore , Empédocle , Gorgias , Euclide , Archimède , Épicharme et Théocrite étaient de cette île.

Les détails relatifs à l'origine des Siciliens appartiennent plus à la fable qu'à l'histoire. La ville la plus célèbre de la contrée , Syracuse , fut fondée par un Corinthien que l'histoire ne nomme

pas ; cette cité , qui fut long-temps la dominatrice de la Sicile , était divisée en quatre parties , qu'on regardait comme autant de villes , chacune fortifiée , et le tout enveloppé d'une triple muraille garnie de tours : elle avait deux ports défendus par des châteaux , et son commerce la rendait une des plus riches de l'univers. Elle eut d'abord des rois ; ensuite , le gouvernement démocratique s'y établit. Cette alternative s'est perpétuée , et Syracuse , pendant plusieurs siècles , offre successivement le spectacle d'un état de liberté sous le gouvernement populaire , et d'esclavage sous les tyrans.

Le premier fut Gélon. Ce prince , toutefois , doit nous réconcilier avec le nom de tyran : dans notre langue , il présente l'idée d'un oppresseur ; mais Gélon fut doux , juste et généreux. L'histoire lui reconnaît toutes les vertus , et ne lui reproche aucun vice. Il paraît cependant que son autorité a été , sinon usurpée , du moins surprise. Il s'introduisit par adresse dans Syracuse , et gagna le peuple , qui lui conféra la puissance absolue. Quelques guerres avec des voisins , tournèrent à l'avantage de la capitale ; il en tirait tous les riches d'entre eux , qu'il amenait à Syracuse , et , par ce moyen , il fonda l'immense commerce qui rendit cette ville si opulente. Les

esclaves qu'on faisait à la guerre, il ordonnait qu'on les transportât hors de la Sicile. En général, il n'en voulut pas souffrir un trop grand nombre dans les villes, non plus que de bas peuple, par cette maxime : « qu'il est plus facile de gouverner » mille citoyens riches, qu'un seul qui n'a rien à » perdre. »

Gélon honora son administration en faisant la paix avec les Carthaginois, et en exigeant d'eux, pour toutes conditions, qu'ils paieraient les frais de la guerre, ceux d'un temple destiné à conserver le traité, et qu'ils aboliraient les sacrifices humains, en usage alors chez ce peuple. Qu'il est beau de ne se servir de sa puissance que pour imposer de pareilles lois !

Vainqueur de ses ennemis, Gélon écarta les troupes étrangères de la ville, et indiqua une assemblée générale, avec ordre à tous les citoyens de s'y trouver armés; lui seul y parut sans armes. Adressant ensuite la parole à cette multitude étonnée et inquiète, il fit un détail circonstancié de sa conduite. Il dit à quel usage il avait consacré les sommes qui lui étaient confiées, et quel emploi il avait fait de son autorité. « Jamais, ajouta-t-il, je n'ai eu en vue que le » bien public; si, néanmoins, il m'est arrivé de » commettre quelque faute par ignorance, il ne

» tient qu'à vous de m'en punir , puisque je n'ai
» ni gardes , ni aucun autre moyen de me dé-
» fendre contre vous qui êtes armés. »

La vérité de son récit , la confiance qu'il marquait touchèrent tous les cœurs. Jusque-là , il n'avait pris que la qualité modeste de prêteur de Syracuse ; on voulut qu'il prît le titre de roi , qui passerait après sa mort , à Hiéron et à Trasibule , ses deux frères.

Les Syracusains ordonnèrent aussi , qu'en mémoire de la confiance qu'il avait eue de se présenter sans gardes et sans armes , et de remettre sa vie entre leurs mains , on lui érigerait une statue , qui le représenterait en habit de simple citoyen.

Lorsque , dans la suite , les statues des rois ou tyrans se furent multipliées , un d'entre eux , plus jaloux de plaire à ses concitoyens , que de leur commander , non-seulement rendit la liberté à Syracuse , mais , afin d'effacer jusqu'aux traces de l'esclavage , il ordonna que toutes ces statues fussent fondues au profit du trésor public.

Cette exécution ne se fit point par une populace aveugle , sans ordre et sans discernement. On instruisit le procès de toutes ces statues , ou plutôt des personnages qu'elles représentaient , comme d'autant de criminels. Toutes furent con-

damnées , la statue seule de Gélon exceptée , devant être un juste monument de la reconnaissance que les Syracusains conservaient pour un si digne monarque.

Il est du trop petit nombre de ceux qui sont devenus meilleurs sur le trône. On loue son attention à ne point charger ses sujets d'impôts. Dans les occasions embarrassantes , il empruntait , ou prêtait volontiers , parce qu'il rendait exactement. Il n'aimait point les arts de plaisir , et se déclarait ennemi de tous ceux qui peuvent corrompre les mœurs. Souvent il se promenait dans les champs , et conversait familièrement avec les laboureurs.

Gélon ne prenait de la royauté que les peines et les soins. On lui entendit plus d'une fois dire :
« Les Syracusains , en me mettant la couronne
» sur la tête , n'ont pu avoir d'autre objet , dans
» une faveur si marquée , que de m'engager à dé-
» fendre l'état , à protéger l'innocence , et à
» donner à mes sujets , par une vie simple , mo-
» deste et frugale , l'exemple des vertus qu'ils
» doivent pratiquer. » Il fut fidèle à cette espèce d'engagement , et on remarque que dans son lit de mort sa dernière parole fut un ordre de ne pas s'écarter , pour ses funérailles , de la simplicité prescrite par les lois. Le peuple le paya de ce res-

pect pour les institutions du pays, par ses larmes et par ses regrets, en lui décernant les honneurs qu'on rendait alors aux héros ou demi-dieux.

Les historiens ont laissé d'Hiéron des portraits contradictoires en bien et en mal ; quant à Trasibule, il n'y a point deux manières de le peindre : il fut cruel et sanguinaire. On eût dit, à son orgueil, qu'il se croyait d'une autre nature que ses sujets. Tous ceux qui lui donnaient le moindre ombrage, étaient massacrés. Sous lui, la richesse devint un titre de proscription. Outrés de ces vexations, les Syracusains prirent les armes. Il se retrancha dans un quartier de la ville, d'où il demanda à traiter. Point d'autres conditions, sinon qu'il abdiquerait, et sortirait de la Sicile. Il se soumit, et alla traîner une vie obscure en Italie.

Nous glisserons sur les guerres des Syracusains avec les Athéniens et les Carthaginois, guerres qui se firent avec des chances variées, et nous arriverons de suite, au règne de Denis, surnommé l'Ancien, pour le distinguer de son fils, qui lui succéda, et qu'on a appelé Denis le Jeune.

L'inhumanité était naturelle à Denis-le-Tyran, et il ne lui est guère échappé d'acte de clémence que par intérêt. Il ne paraît cependant pas s'être plu dans les supplices, comme un Phalaris et





beaucoup d'autres monstres de cette espèce ; mais il comptait la vie des hommes pour rien, et il commandait la mort d'un ennemi, ou d'un homme qui lui était seulement suspect, le massacre d'une troupe , l'incendie d'une ville , comme une de ces actions ordinaires dont on ne doit pas même s'étonner.

Cependant personne n'était plus que lui-même attaché à la vie, si l'on en juge par les précautions qu'il prenait pour conserver la sienne. Il ne haranguait jamais le peuple que du haut d'une tour, de peur de se laisser approcher. Personne, pas même ses frères ni ses fils, n'était admis en sa présence, qu'il n'eût été fouillé, et lui-même n'allait dans l'appartement de ses femmes, qu'après avoir fait partout des visites.

Outre les serrures et les verroux, Denis était encore environné d'un fossé avec un pont-levis. Le moindre bruit dans les rues ou dans son palais, le faisait frissonner. Les services personnels de propreté, qu'il ne pouvait se rendre lui-même, il les exigeait de ses filles, encore seulement quand elles étaient petites.

Tant de précautions, si le récit n'en est pas exagéré, prouvent combien est misérable la vie de celui qui, ayant fait du mal à tous, est exposé à craindre de tous.

Un pareil état de frayeur est capable d'empoisonner les plus grands plaisirs. Denis le prouva à un de ses courtisans nommé Damoclès , qui , enchanté des prospérités dont le tyran jouissait , puissance absolue , richesses , palais magnifiques , lui vantait perpétuellement son bonheur. « Voulez-vous le goûter un jour ? » lui dit Denis. Damoclès y consent.

Le lendemain, il est invité à dîner à la table du tyran, et est placé sur un lit d'or, couvert de tapis richement brodés. La table était chargée des mets les plus exquis, et entourée d'esclaves d'une rare beauté, magnifiquement vêtus, et attentifs à ses moindres signes pour le servir.

Le courtisan nageait dans la joie, et convenait qu'il se croirait le plus heureux des hommes, s'il pouvait toujours se promettre la même félicité. Mais dans le moment où il savourait avec le plus de volupté ces plaisirs, il aperçoit sur sa tête une épée suspendue, qui ne tenait qu'à un cheveu; une sueur froide le saisit; tout disparaît à ses yeux, excepté l'épée. Il demande avec empressement qu'il lui soit permis de se retirer, et déclare qu'il renonce pour toujours à un pareil bonheur.

L'épreuve de Damoclès marque que Denis ne s'aveuglait pas sur son état. Il cherchait quelque-

fois à y faire diversion , par la société de gens d'esprit ; mais il ne fallait pas se fier à sa faveur. Il appela auprès de lui le célèbre Platon , et, sur un mot du philosophe qui lui déplut , il le fit mener au marché pour être vendu comme esclave. Il se croyait grand poète, et récitait ses vers avec complaisance. Philoxène , un de ses courtisans , éprouva qu'il n'était pas sûr de ne point applaudir à des talents soutenus d'une pareille puissance. Il eut la hardiesse non-seulement de l'écouter froidement , mais de le critiquer. Denis l'envoya aux Carrières , qui étaient la prison publique. Cependant , à la recommandation de ses amis , il lui fit grâce le lendemain , et , pour sceller la réconciliation , il l'invita à dîner.

Persuadé que le censeur, si bien averti , serait plus complaisant , le tyran se met à réciter ses vers. « Qu'en pensez-vous ? » dit-il à son convive. Philoxène se retourne tranquillement vers les esclaves , et dit : « Qu'on me remène aux Carrières. » Denis , pour cette fois, tourna la réponse en plaisanterie et lui pardonna.

L'amour de la poésie n'était pas un simple goût chez Denis , c'était une passion. Il en disputa le prix à Athènes , et marqua plus de satisfaction de l'avoir remporté , que de ses plus belles victoires. Aucun genre de gloire ne lui était indiffé-

rent. Il ambitionna la couronne des jeux olympiques : le déplaisir d'avoir échoué dans cette entreprise, le plongea, pour quelque temps, dans une véritable mélancolie.

On a de Denis des plaisanteries sur les faux dieux. Après une expédition qui avait été heureuse, quoiqu'il eût pillé le temple de Proserpine, il dit : « Voici comme les dieux immortels favorisent les sacrilèges. » Il ôta à une statue de Jupiter un manteau d'or massif. « Il est, dit-il, trop pesant en été, et trop froid en hiver. »

Plusieurs statues des dieux tenaient à la main des coupes et des couronnes d'or, Denis les prit en disant : « Je ne fais que les recevoir : il y » aurait bien de la simplicité à demander continuellement des biens aux dieux, puis de les » refuser, quand ils étendent eux-mêmes la main » pour en donner. » Ces dépouilles furent, par son ordre, vendues à l'encan, et le lendemain il fit publier que ceux qui avaient quelque chose chez eux appartenant aux dieux immortels, en fissent restitution; mais il ne rendit pas l'argent : malheur à ceux qui avaient acheté ces coupes et ces couronnes !

Mais laissons-là ce tyran, qui, ainsi que Sylla, mourut dans son lit et passons au siège de Syracuse par Marcellus, siège qui

se termina par la ruine de cette ville, que les Romains assiégèrent d'abord par terre et par mer, et à laquelle ils donnèrent inutilement un assaut général, grâce à l'effet désastreux que produisirent les machines qu'avait inventées Archimède.

Ne pouvant prendre la place de vive force, Marcellus en convertit le siège en blocus, fit dans l'île quelques expéditions contre des villes qu'il soumit, gagna des batailles contre les Carthaginois, qui avaient envoyé une forte armée avec des éléphants, et revint après plusieurs mois contre Syracuse, où il retrouva Archimède.

« Férons-nous, disait-il à ses ingénieurs, ferons-nous toujours la guerre à ce Briarée, à ce géant à cent mains ? » En effet, c'était un ennemi bien embarrassant. Aussitôt que les soldats voyaient une corde, une perche sortir des murailles, ils s'imaginaient être déjà enlevés, et fuyaient au loin, sans qu'il fût possible de les faire revenir. Cependant un heureux hasard servit Marcellus.

Passant souvent devant la muraille, un soldat s'avisa d'en compter les pierres, et reconnut qu'elle n'était pas aussi haute qu'on pensait. Le consul, sur son rapport, ordonna une escalade qui réussit, et, quand il se vit dans la première enceinte, pendant que les officiers le félicitaient

sur l'avantage qu'il venait d'obtenir, et sur les succès qu'il avait le droit d'en attendre, il considéra avec attendrissement cette ville infortunée. On dit même qu'il versa des larmes sur le triste sort que ses citoyens, autrefois si riches et si heureux, étaient sur le point d'éprouver.

On doit dire à la louange de Marcellus, que s'il n'épargna pas aux Syracusains tous les malheurs, il fit du moins tous ses efforts pour les diminuer, et jamais ville prise d'assaut ne fut pillée avec autant d'ordre et si peu de cruautés. Les soldats entraient dans les maisons, prenaient or, argent, meubles, provisions, tout ce qui leur convenait, mais sans la moindre violence contre les personnes.

On raconte d'Archimède que, étant occupé d'une démonstration mathématique, il n'entendit pas le bruit de l'assaut. Il traçait tranquillement quelques lignes. Un soldat se présente et lui met sur la poitrine la pointe de son épée. « Attendez un moment, mon ami, lui dit Archimède, et mon problème sera résolu. » Étonné de la tranquillité de cet homme, dans un si grand danger, le soldat voulut le mener au consul. Il partait, mais il prit auparavant une boîte pleine d'instruments de mathématiques. A l'attachement

que le géomètre montrait pour cette boîte, le soldat crut qu'elle était pleine d'or, et le tua. Très fâché de cet accident, Marcellus lui fit faire de magnifiques funérailles, et élever un tombeau.

Agrigente éprouva aussi le sort de Syracuse. Lavinus l'assiégea et la prit. Les chefs de la ville furent, par son ordre, battus de verges et décapités, et le peuple, réduit à l'esclavage, fut vendu, au plus offrant, sur la place publique. L'argent qui provint des dépouilles grossit le trésor de la république. Après ce terrible exemple, il n'y eut plus de résistance, et la Sicile fut réduite en province romaine.

RHODES. — SON COLOSSE.

Vue de la mer, l'île de Rhodes présente un aspect riant, des vergers, des vignes, une ville encore belle, qui s'élève sur un coteau en amphithéâtre, au bas un bon port, fermé par deux rochers éloignés de cinquante pieds, qui servaient de base au fameux colosse.

C'était une statue de cuivre, érigée en l'honneur d'Apollon et du Soleil, dieu tutélaire de l'île. On lui donne cent cinq pieds de haut. Les navires passaient à pleines voiles entre ses jambes. L'ouvrier, Charès, fut douze ans à le faire. Ce

colosse ne subsista debout que soixante ans. Un tremblement de terre l'abattit, et il resta huit cent quatre-vingt-quatorze ans dans l'endroit où il était tombé. Celui qui le dépeça en chargea neuf cents chameaux, et le poids du cuivre, évalué par la charge de chaque chameau, a dû monter à sept cent vingt mille livres.

LYDIE.

La Lydie, pays considérable de l'Asie mineure, porta d'abord le nom de Mœnie, de Mœon, son souverain, qui vivait vers l'an 1506. On ne connaît pas ses successeurs. Les Héraclides, ou descendants d'Hercule, leur succédèrent.

Argon fut le premier de cette race qui y régna; le dernier fut Candaule. Gygès, l'un de ses officiers, lui enleva sa femme et son trône, après l'avoir mis à mort.

Une entreprise aussi hardie excita les Lydiens à la révolte; mais, pour terminer le différend sans effusion de sang, les deux partis convinrent de s'en rapporter à la décision de l'oracle de Delphes. Gygès sut se le rendre favorable, et fit présent au temple d'Apollon de six coupes d'or, qui pesaient trente talents. Il fut ainsi tranquille possesseur de la couronne, et il l'affermir dans sa maison.

L'étendue de la Lydie a varié, comme celle de toutes ces parties de l'Asie mineure, qui tantôt ont été des provinces, tantôt des royaumes. Dans ce dernier état, la Lydie a eu pour capitale Sardes, située au pied du mont Tmolus, sur le Pactole, qui roulait de l'or dans son sable. Cette ville parut si importante aux Perses, qui s'en emparèrent, que, ayant été reprise par les Grecs, Darius ordonna que chaque jour, pendant son dîner, on lui crierait, jusqu'à ce qu'il l'eût recouvrée : « Souvenez-vous des Athéniens ; » car ce peuple avait contribué à l'incendie de cette capitale, dont on voit encore de très belles ruines, ainsi que de beaucoup d'autres villes de la Lydie, qui a été long-temps un champ de bataille pour les Grecs et les Perses, et ensuite pour les Romains.

La Lydie a eu plusieurs rois : le plus célèbre est Crésus, qui fut si riche, que son nom est devenu le signe de l'opulence; il porta si loin ses armes, que son empire était presque aussi étendu et aussi puissant que celui de Babylone. Ce prince se complaisait dans ses succès, et croyait que nul bonheur n'égalait le sien. Sans doute que sa cour méritait les regards d'un sage, puisque Solon, législateur d'Athènes, ne dédaigna pas de s'y arrêter dans ses voyages.

Crésus ayant étalé à ses yeux, ses trésors, son faste, et toute la pompe de sa puissance :

« Qu'en pensez-vous? dit-il à l'Athénien: avez-

» vous jamais connu un homme plus heureux

» que moi? — Sans doute, répondit le sage. —

» Qui donc? — Un homme de bien, père de

» plusieurs enfants vertueux, qui termina sa vie

» au sein d'une victoire qu'il venait de rem-

» porter contre les ennemis de l'état. — En

» connaissez-vous d'autres? insiste Crésus. —

» Je vous citerai, repartit Solon, deux jeunes

» Argiens, couronnés aux jeux olympiques, et

» célèbres par leur piété filiale. Leur mère, prê-

» tresse de Junon, étant pressée d'aller au tem-

» ple, et les bœufs qui devaient traîner le char,

» tardant à venir, ils s'y attachèrent eux-mêmes;

» témoin de cette action, le peuple les combla

» de bénédictions, et la mère, transportée de

» joie, pria la déesse d'accorder à ses fils ce

» qu'elle croirait le plus avantageux pour eux.

» La mère fut exaucée: immédiatement après le

» sacrifice, ils s'endormirent d'une mort pai-

» sible, dans le temple même. »

Crésus conclut de ces deux histoires ou apologues, que Solon voulait lui faire sentir qu'il n'y avait en cette vie de bonheur véritable, que

celui qui était scellé par la mort, et il l'éprouva bientôt lui-même. (1)

Cyrus étendait alors ses conquêtes dans toute l'Asie. Crésus crut devoir s'opposer à ce torrent, qui pouvait l'entraîner lui-même. Cependant, avant d'attaquer, il consulta l'oracle, qui lui répondit : « Si vous faites la guerre à Cyrus, un » grand empire sera détruit. »

Sur la foi de cette réponse, dont il ne sentait pas l'ambiguïté, Crésus marche contre les Perses, est battu, pris, chargé de chaînes, et condamné à périr dans les flammes. En montant sur le bûcher, il s'écrie douloureusement : « Ah ! Solon ! Solon ! » Cyrus, averti de l'exclamation, se fait amener le prince infortuné, et lui demande pourquoi il invoque Solon. Crésus lui rapporte la leçon que lui avait donnée le législateur d'Athènes. Cyrus en fut touché, et, par la considération de l'instabilité des choses humaines, il fit grâce à Crésus, l'attacha à sa personne, et le traita toujours en ami, mais sans lui rendre sa couronne, selon quelques auteurs; d'autres le

(1) C'est à ce trait de l'histoire ancienne qu'Ovide fait allusion, lorsqu'il dit, dans ses *Métamorphoses* :

..... *Dicique beatus*
Antè obitum nemo supremæque funera debet.

font replacer sur le trône : quoi qu'il en soit , en lui finit l'empire de Lydie,

MACÉDOINE.

Caranus , de la race des Héraclides , vint de Corinthe , et fonda le royaume de Macédoine , entre la mer Égée et la mer Adriatique. L'histoire des premiers rois de Macédoine est assez obscure , et ne renferme que quelques guerres particulières avec les Illyriens , les Thraces et les peuples voisins.

Quoique indépendants , les Macédoniens ne dédaignaient pas de vivre sous la protection , tantôt d'Athènes , tantôt de Thèbes , tantôt de Sparte ; selon que leur intérêt le demandait. Tels furent les commencements de ce royaume , qui devint , sous Philippe , l'arbitre de la Grèce , et qui , sous Alexandre , son fils , triompha de toutes les forces de l'Asie.

Dépouillé d'une partie de ses états par les Illyriens , Amynthas , père de Philippe , eut recours aux Olynthiens. Il leur céda quelques terres voisines de leur ville , afin qu'ils l'aidassent à réparer ses pertes ; mais ce furent les Thessaliens qui eurent la gloire de le rétablir. Il voulut alors rentrer en possession des terres qu'il avait cédées aux Olynthiens , et ce fut un sujet de guerre.

C'est dans cette circonstance qu'Amynthas fit alliance avec les Athéniens ; mais il mourut peu de temps après , et laissa trois fils , Alexandre , Perdiccas et Philippe , et un fils naturel appelé Ptolomée.

Alexandre , comme l'ainé , succéda à son père. Il ne régna qu'un an , durant lequel il eut à soutenir une guerre cruelle contre les Illyriens. A sa mort , Pausanias , de la famille royale , profitant de la minorité des légitimes successeurs , s'empara de l'autorité souveraine.

Tel était l'état des choses , lorsque les Athéniens , fidèles à l'alliance qu'ils avaient faite avec Amynthas , et prenant la Macédoine sous leur protection , chassèrent l'usurpateur , et rétablirent Perdiccas , qui cependant ne jouit pas longtemps de la paix. Ptolomée , son frère naturel , lui disputa la couronne. Heureusement ils convinrent de s'en rapporter au jugement de Pélopidas , général thébain , qui prononça en faveur de Perdiccas , et emmena avec lui Philippe à Thèbes , où il demeura plusieurs années.

Les désastres déplorables qu'avaient causés les conquêtes d'Alexandre en Asie n'étaient que le prélude de scènes encore plus sanglantes qui allaient se passer en Macédoine , pour la succession au trône. La guerre civile éclate. Cassan-

dre , après la mort d'Olympias , s'empare du gouvernement. Antipater et Alexandre , ses fils , partagent l'autorité. Démétrius les supplante ; Alexandre est chassé par ses sujets , et l'on offre la couronne à Pyrrhus , roi d'Epire , qui la quitte pour faire des conquêtes en Italie. Avant son départ , il met en possession du trône Lysimaque , roi de Thrace , qui périt dans une bataille que lui livra Séleucus , pour venger Lysandre , veuve de son fils Agathocle , qu'il avait fait empoisonner.

Ptolémée Céraunus lui succède , et succombe dans une bataille contre les Gaulois , pour s'opposer à leur invasion; Sosthène , seigneur macédonien , fait de vains efforts pour arrêter ce torrent dévastateur , qui , après la ruine de ce malheureux pays , se déborde dans la Grèce.

De nouveaux prétendants se disputent les débris de ce royaume; Antigone, fils de Démétrius, l'emporte , et laisse les rênes du gouvernement à Démétrius II , son fils. Son règne est tranquille , mais court; il est remplacé par Antigone d'Oson , son frère , qui meurt d'un crachement de sang , et a pour successeur Philippe , son neveu et son pupille; il est ombrageux et cruel , et devient l'assassin d'Aratus et de Démétrius , son fils , qu'il soupçonne injustement d'être excité par l'artificieux Persée. Les Romains lui dictent , à

différentes-fois, des conditions fort dures, qui, jointes aux regrets qu'il éprouve de la mort de son fils, dont il reconnaît trop tard l'innocence, terminent sa carrière.

Persée, en montant sur le trône, donne un libre cours à son caractère sanguinaire, et débute par le meurtre de son fils Antigone; les Romains l'humilient dans toutes les occasions; pour s'en venger, il parvient à leur susciter des ennemis, et fait armer contre eux Eumène et Gentius; enfin, il est vaincu par Paul Émile, et se réfugie dans l'île de Samothrace, dans un temple dédié à Castor et Pollux.

Trahi par tous ceux qui l'entourent, il est obligé de se livrer au général romain, qui le traîne à Rome en triomphe. Jeté dans un cachot, il y meurt. La Macédoine ensuite est déclarée libre, à la manière des Romains, qui, par leurs vexations, détruisent toutes les ressources de l'industrie, et sont cause que les Macédoniens reconnaissent pour nouveau roi un aventurier nommé Andriscus, qui se disait fils de Persée. Il est pris dans une bataille, qu'il perd : deux autres concurrents, qui lui succèdent, subissent le même sort, et, après ces dernières convulsions, la Macédoine devient province romaine.

ROYAUME DE PONT.

Le Pont , royaume de l'Asie-Mineure entre la petite Arménie , la Colchyde et le fleuve Halys , fut ainsi nommé ; parce qu'il était en partie le long du Pont-Euxin. Ce pays , où se voient encore plusieurs lieux célèbres dans l'histoire ancienne et moderne , a eu des rois particuliers , dont la succession est bien incertaine et bien interrompue.

La série des rois de Pont , commence à Artabase , Persé d'origine , qu'on croit avoir été placé sur le trône par Darius , fils d'Histape. Après lui régnèrent neuf princes , presque tous de sa famille , nommés , alternativement , Mithridate et Pharnace , armés les uns contre les autres , combattants ; vainqueurs , vaincus , jusqu'à Mithridate VI , qui fut assassiné par ses favoris.

Ce prince avait été allié très affectionné des Romains : ni offres ni promesses ne purent l'engager à abandonner le parti de la république , dans un moment où tous les potentats de l'Asie se déclarèrent contre elle. Le sénat , par reconnaissance , lui donna la grande Phrygie ; mais il l'ôta à Mithridate VII , son fils , resté mineur à la mort de son père.

Ce fut le grand Mithridate , l'ennemi im-

placable des Romains , qui leur fit la guerre pendant quarante-six ans , et leur fit éprouver plus de pertes , que ne leur en avaient causées Pyrrhus , Annibal , et tous les rois de Syrie et de Macédoine ensemble.

On put deviner dès la jeunesse de ce prince , ce qu'il devait être un jour. Il se signala d'abord en dépouillant de leurs états , Ariobarzane , roi de Cappadoce , et Nicomède , roi de Bithynie ; mais , bientôt , attaqué lui-même par les Romains , il fut défait par Lucullus , qui rétablit sur leur trône Ariobarzane et Nicomède. Mithridate ayant appris , pour comble d'infortune , que Pharnace , son fils , s'était révolté contre lui , et qu'il avait pris le titre de roi , se donna la mort de désespoir.

Quoique le Pont fût réduit en province , les Romains y nommèrent encore des rois pendant quelque temps ; mais ensuite il fut gouverné par un proconsul , comme les autres possessions éloignées de l'empire , et ce fut seulement sous Vespasien , qu'il devint , sans retour , province romaine.

Cette contrée cependant sortit de son obscurité après les Croisades , sous les princes Comnène , qui y établirent l'empire de Trébisonde. Mahomet II renversa ce trône , et l'attacha à la Turquie , ainsi que le royaume de Pont. On cherche

rait vainement aujourd'hui des objets de curiosité dans les mines qui couvrent ce pays, habité en grande partie par des descendants des Grecs dégénérés du moyen âge.

BITHYNIE.

La Bithynie, province de l'Asie-Mineure, entre le Bosphore de Thrace, la Propontide, le mont Olympe et le Pont-Euxin, eut ses rois particuliers, dont la succession toutefois est incertaine; jusqu'à Zipoètes, qui s'y établit, tandis qu'Alexandre faisait la guerre dans l'Orient. Il s'y maintint jusqu'après la célèbre bataille d'Ipsus, en 297, que cette province échoit à Lysimaque, avec la Thrace, et ce qu'il possédait déjà en Europe. Lysimaque régna avec gloire, mais, vaincu par Séleucus, roi de Syrie, il perdit, à la fois, et la bataille et la vie.

Ptolomée Céraunus épousa la veuve de Lysimaque, et s'empara de ses états. Il en fut bientôt puni, car une armée de Gaulois ayant pénétré dans l'Asie-Mineure, obligé de combattre, il fut tué dans l'action.

Nicomède, frère de Zipoètes, donna à ces étrangers la Galatie, qui en reçut son nom, et, avec leur secours, il remonta sur le trône de Bithynie, qu'il laissa à ses descendants. L'un

d'eux, Nicomède III, ayant été dépouillé de ses états, par Mithridate, roi de Pont, Pompée le rétablit. Ce prince mourut sans postérité, et, par reconnaissance, il laissa son royaume aux Romains.

Située vis-à-vis de Constantinople, la Bithynie est célèbre par plusieurs villes, entre lesquelles se distingue Héraclée, fondée par les Béotiens. Les rois et les républiques de la Grèce se disputèrent également son alliance. Puissance maritime très formidable, elle envoyait ses flottes du côté où elle voulait que penchât la victoire. On parle, et avec raison, comme d'une chose remarquable, d'un vaisseau sorti de ses ports, portant huit cents rameurs, de chaque côté, et douze cents soldats, nombre bien petit en comparaison des rameurs. Aux marins seuls appartient de conjecturer ce que pouvait être, à cette époque, un pareil bâtiment, et nous ne donnons ici ce fait que comme une chose extraordinaire.

L'ÉGYPTE DEPUIS ALEXANDRE.

Alexandre n'ayant laissé aucun successeur qui fût en état de soutenir le fardeau de sa gloire, ses généraux partagèrent entre eux son vaste empire. L'Égypte échut à Ptolomée avec la partie de l'Arabie qui l'avoisine. Ce prince augmenta

de beaucoup les états qui lui étaient échus, et laissa son royaume à ses descendants.

On doit rendre à Ptolomée le témoignage qu'il n'a jamais fait que des guerres nécessaires et forcées. Différent de plusieurs des anciens rois, ses prédécesseurs, qui, dans leurs monuments, semblaient se proposer plutôt l'admiration des peuples que leur félicité, les siens étaient en même temps somptueux et utiles. Alexandre avait bâti Alexandrie, sur le bord de la mer, dans une position propre à réunir dans ses murs le commerce des trois parties du monde.

Ptolomée la rendit, par sa population, ses richesses, et la magnificence de ses édifices, « la » ville des villes, la reine de l'Orient. » Il y éleva ce fameux phare, modèle de tant d'autres. C'était une tour de marbre blanc, prodigieusement haute, sur laquelle on allumait des feux pour guider les marins dans l'obscurité de la nuit. Il y fit mettre cette inscription : « Le roi Ptolomée » aux Dieux sauveurs, pour le bien de ceux qui » vont sur mer. » Mais l'architecte, qui voulait perpétuer son propre nom, n'appliqua ces mots que sur un enduit. L'enduit tomba, et, tant que le phare a existé, on y a lu ceux-ci : « Sostrate, » le Gnidien, aux Dieux sauveurs, pour le bien » de ceux qui vont sur mer. »

Ptolomée apporta le plus grand soin à former la célèbre bibliothèque d'Alexandrie; il la composa de quatre cent mille volumes, et la plaça dans un bâtiment superbe, sous l'inspection de plusieurs sçavants, réunis eux-mêmes dans un palais orné de jardins et de portiques; où les amateurs des lettres trouvaient, dans toutes les saisons, les ressources de l'amusement et de l'instruction. Il paraît qu'ils vivaient en commun, aux dépens du public, qui leur fournissait un honnête entretien.

Ils mangeaient à la même table, et ils étaient servis assez abondamment pour exciter la jalousie et les railleries de ceux qui n'y étaient pas admis. On doit donc à Ptolomée et les ordres militaires, et les communautés de sçavants. Quoique si nombreuse, la bibliothèque avait un supplément de trois cent mille volumes, qu'on appelait la Fille. La Mère fut consumée par accident; et la Fille fut livrée aux flammes, par le fanatisme d'Omar, plus de huit siècles après.

Ptolomée était doux, bienfaisant et d'un abord facile. Il voulait qu'on laissât approcher de sa personne, même les gens du peuple. « Ce sont mes amis, disait-il; ils me découvrent des vérités que les courtisans me déguisent. » Ce prince se faisait encore remarquer par une mo-

dération rare pour les railleurs, surtout les railleurs couronnés.

Un grammairien, qu'il avait plaisanté, lui ayant répondu d'une manière très piquante, les assistants, les yeux fixés sur le roi, s'attendaient à quelque châtiment, et tremblaient pour l'imprudent. Ptolomée leur dit : « Un roi jaloux de son rang, ne doit pas mettre les autres dans le cas de lui manquer. Je suis agresseur; il a autant de droit d'être mécontent de ma question, que moi de sa réponse; ainsi, tout doit rester égal entre nous. »

Ptolomée, en quarante ans de règne, changea presque toute la face de l'Égypte. Ses anciens rois l'avaient chargée de colosses et de monuments gigantesques. Des villes étaient couvertes de débris, les canaux étaient encombrés; Ptolomée fit sortir des cités de dessous ces ruines, rendit des canaux à la navigation, des terres à l'agriculture, et joignit dans ses bâtimens la délicatesse grecque à la solidité égyptienne. Par ses soins, des ports furent ouverts sur la mer Rouge, et ceux de la Méditerranée devinrent plus sûrs. Il rendit le Delta, cette belle partie de son empire, qu'il habitait, le centre du commerce, et laissa très florissant à ses successeurs, presque tous du même nom que

lui, un royaume qu'il avait trouvé dévasté par les orages d'une longue anarchie.

L'Égypte, aujourd'hui en proie à la barbarie, est bien différente de ce qu'elle était autrefois. Elle était regardée, parmi les anciens, comme l'école de la politique et de la sagesse, et comme le berceau de la plupart des arts et des sciences. Homère, Pythagore, Platon, Lycurgue, Solon, Démocrite, Euripide et beaucoup d'autres, allèrent exprès en Égypte pour y puiser des lumières qui manquaient alors à la Grèce.

Il nous reste trop peu de monuments de l'esprit des Égyptiens, pour savoir de quel genre étaient ces lumières; mais, ce qu'il y a de certain, c'est que leur religion était l'opprobre de l'humanité (1); que plusieurs de leurs lois pa-

(1) Il n'y avait pas une seule ville en Égypte qui n'eût son animal divinisé, chat, chien, loup, porc, crocodile, reptile, oiseau, poisson, avec de grands bâtiments, des viviers, des volières, selon leur nature, et des prêtres pour les servir. Mais la chose la plus bizarre, c'est que l'animal adoré dans une ville était immolé dans l'autre, d'où naissaient des haines funestes entre les habitants du même pays. On prétend que ces haines avaient été provoquées par la politique d'un de leurs rois.

Voyant ses sujets naturellement enclins à la révolte, il ordonna à chaque province et à chaque ville d'adorer un

raissent ridicules; et que, malgré leurs pyramides, ils ne connaissaient ni les cintres, ni les voûtes. C'est au surplus ce qu'a démontré, et d'une manière péremptoire, le savant Goguet, dans son *Origine des lois*.

animal particulier, et de suivre un régime différent de vie. Par cette loi les Égyptiens se trouvant partagés en sociétés distinctes, prévenues les unes contre les autres, au sujet de la religion, et se méprisant mutuellement à cause de la diversité de leurs coutumes, ne pouvaient que très difficilement se réunir pour causer des troubles généraux dans l'état.

On pourrait encore dériver ce culte des animaux de leurs étendards, sur lesquels ils peignaient ceux qui leur étaient le plus utiles, comme l'ibis et le faucon, qui dévoraient les serpents, l'ichneumon, qui empêchait la multiplication des crocodiles; le chat, qui détruisait les rats, fléau commun en Égypte. Mais pour le culte des oignons, poireaux, fèves et autres légumes dont Juvénal a consacré le ridicule dans une de ses satires,

*O sanctas gentes, quibus hæc nascuntur in hortis
Numina!*

on n'en peut trouver l'origine que dans une inconcevable démente, qui n'a pu être le partage que de la partie la plus ignorante du peuple, si toutefois ce culte a jamais été suivi, et si ce n'est pas une exagération des historiens, pour mettre le comble au mépris qu'attirait aux Égyptiens leur fanatisme religieux, de la part des autres nations, et surtout de la part des Grecs, le plus malin de tous les peuples.

SYRIE.

La Syrie, entre le mont Taurus, l'Euphrate, l'Arabie déserte, la Palestine, la Méditerranée et la Cilicie, a été partagée en plusieurs provinces, dont les bornes et les noms ont perpétuellement varié.

Après la mort d'Alexandre, Séleucus, l'un de ses généraux, eut presque toute l'Asie, jusqu'au fleuve Indus. C'est ce qui composa le royaume de Syrie, du nom de cette province, où Séleucus bâtit Antioche, qui fut sa principale demeure. Son règne fut illustre. Le royaume de Syrie se soutint, sous ses descendants, avec gloire, durant cent ans; mais des usurpateurs s'en approprièrent chacun une partie. Réduit à la province de Syrie, Pompée s'en empara sur Antiochus l'Asiatique, et en fit une province romaine. Il fut le dernier prince de la maison des Séleucides.

Le royaume de Syrie a passé successivement aux Sarrasins, aux chrétiens, aux soudans d'Égypte et aux Turcs, à qui elle appartient depuis l'an 1516 de Jésus-Christ.

On trouve dans la Syrie de grandes montagnes, des rivières considérables, des pays fertiles et des déserts. Pendant qu'un froid âpre

glace les sommets du Taurus, que le Liban et l'Anti-Liban sont couverts de neige, que le reste de la contrée, privée du souffle des vents, et sans ombrage, languit sous un climat d'une chaleur étouffante, qui affaisse les esprits et les corps, un air froid circule entre les collines qui soutiennent les hautes montagnes, suit les bords du fleuve Oronté, et vivifie les habitants de ces contrées délicieuses.

Entre les raretés naturelles, doivent être cités les cèdres du Liban, ces arbres célèbres, objet d'un culte antique, et encore religieusement honorés de nos jours; deux vallées remplies de sel, à une profondeur qu'on n'a pu sonder, et enfin les eaux minérales de Palmire.

Quand les guerres, les discordes civiles ou la main du temps, dit un auteur moderne, auront détruit nos cités, ceux que notre réputation attirera dans nos déserts, pour y contempler les restes de notre ancienne magnificence, trouveront des monceaux de décombres effrayants; mais nulle part ils ne rencontreront une quantité aussi prodigieuse de riches débris qu'on en admire à Balbec et à Palmyre.

Située dans une plaine délicieuse, au pied du mont Liban, Balbec paraît avoir été la demeure de plusieurs puissants rois, qui se sont succédés

dans ce palais. Un seul de ces rois n'aurait pu achever les édifices dont les restes étonnent encore. Cette ville est absolument ruinée, mais on n'y peut faire un pas sans trouver des fragments précieux de sculpture et d'architecture, des statues sans nombre, des colonnes, de vastes voûtes et des murailles chargées de bas-reliefs, de longues rampes d'escalier du plus beau marbre, des incrustations, et tout ce qui peut orner les édifices superbes par eux-mêmes.

Entourée de sables, et encore éloignée de l'Euphrate, Palmyre présente des débris qui, par la quantité, les masses et la variété, ne sont pas moins imposants que ceux de Balbec. On fait remonter la splendeur de cette côte au temps de Salomon. Les Grecs et les Romains y ont, comme à Balbec, imprimé le caractère de leur touche élégante.

On y distingue encore des temples, des amphithéâtres, des cirques, des tombeaux, où la vanité humaine survit aux dépouilles de ceux qu'on y a déposés. Leurs noms sont effacés; mais ceux de la reine Zénobie (1) et de Longin,

(1) Fatigué de la longueur du siège de Palmyre, Aurélien écrivit à Zénobie, pour lui proposer des conditions raisonnables. Cette princesse lui répondit avec une mâle fierté :

son ministre, resteront gravés avec élogé dans l'histoire.

PARTHES.

Pour assigner la position de la Parthie, qui se trouve entre l'Indus, le Tigre, la mer Rouge et le mont Caucase, il suffit de dire que la ville d'Ispahan, capitale actuelle des Persans, est bâtie dans l'endroit, et sur le sol même où était Hécatompolos, ou ville aux cent portes, capitale des Parthes.

Cet empire, qui a fait trembler les Romains, n'était pas renfermé dans les bornes étroites qu'occupe le moderne royaume de Perse. Il s'étendait sur presque toute l'Asie.

On croit que ses anciens habitants, ces Parthes, si fameux dans l'histoire, étaient Scythes d'origine; que chassés de leur patrie, sous le nom de Parthes, qui veut dire exilés, ils s'arrêtèrent dans ces plaines sablonneuses, où l'air est pur et sain, mais où les terres sont peu fertiles.

La Parthie avait toujours été soumise aux

« C'est par la valeur, et non par une lettre, qu'on contraint
» un ennemi à se rendre; vous avez été battu par des vo-
» leurs; que ne devez-vous pas craindre de citoyens qui se
» défendent? Souvenez-vous que Cléopâtre aimait mieux
» mourir que d'être vaincue. »

Perses, puis aux Macédoniens sous Alexandre, Eumènes, Antigone, Séleucus, Icanor et Antiochus, lorsque la brutalité d'Agathocle, lieutenant d'Antiochus, fit révolter cette province.

Arsacès ou Arsace, jeune homme plein de courage, fut le chef de la rébellion, et le fondateur de l'empire des Parthes, qui, faible dans ses commencements, s'étendit peu à peu dans toute l'Asie. Ses successeurs furent appelés Arsacides. Les Macédoniens tentèrent, à différentes époques, de recouvrer cette province; mais ce fut toujours en vain.

L'empire des Parthes eut des rois si redoutables et si puissants, que non-seulement ils conservèrent leur trône, mais qu'ils étendirent beaucoup les bornes de leurs états. Mithridate, l'un d'eux, qui commença à régner vers l'an 164, porta ses conquêtes plus loin qu'Alexandre. Mithridate II, surnommé le Grand, fit la guerre aux Romains avec succès.

Les Parthes ayant résisté aux armes de Pompée, de Lucullus, de Cassius, de Crassus, qu'ils vainquirent, de Marc-Antoine, et de divers empereurs, Rome ne put jamais leur faire subir le joug, et leur empire se soutint ainsi avec gloire jusqu'à Artaban, leur dernier roi, qui fut tué

par Artaxercès, le restaurateur de la puissance des Perses.

Les Parthes étaient un peuple vaillant et courageux, et ils passaient, avec raison, pour les meilleurs cavaliers et archers de la terre. On les accoutumait, dès l'enfance, à monter à cheval et à se servir de l'arc. Leur manière de tirer les flèches par derrière, et en se retirant, rendait souvent leur fuite plus redoutable que leur attaque.

Depuis l'âge de vingt ans jusqu'à cinquante, il ne leur était pas permis de s'exempter de la milice. Les grands paraissaient, même en paix, à cheval et armés. Chez eux, ni agriculture, ni navigation, ni commerce; ils ne connaissaient que l'art de la guerre. Un homme qui était tué dans une bataille, obtenait un bonheur sans fin, dogme très bien imaginé pour rendre une nation belliqueuse. Leur religion était celle des anciens Perses, le culte du Soleil, sous le nom de Mithras. Ils regardaient comme une infamie de manquer à sa parole. Leurs rois étaient les plus vains et les plus absolus des monarques. « Arsace, » roi des rois, » écrivait le roi des Parthes à Flavius Vespasien. L'empereur romain sourit, et lui répondit : « Flavius Vespasien à Arsace, » roi des rois ! »

Remarquons, en passant, que le nom d'Assace a été héréditaire chez les Parthes, comme celui de Ptolomée chez les Égyptiens.

PERGAME.

Le royaume de Pergame tire son nom d'une ville de la province de Misie, qui a été sa capitale. Ce pays n'a jamais eu de limites fixes. D'un rang très-médiocre, ses rois sont parvenus à une puissance extraordinaire, et ont été les principaux soutiens des Romains en Asie; puis ils sont devenus eux-mêmes les protégés de ceux dont ils avaient secondé les efforts oppressifs, et enfin leurs sujets.

Pergame, après la bataille d'Ipsus, échut à Lysimaque, qui déposa ses trésors dans cette ville, et les confia à l'eunuque Philetère. Cet officier, après la mort de son roi, se rendit maître de ses richesses et de la ville. Tel fut le commencement du royaume de Pergame. Philetère régna vingt ans, et laissa sa souveraineté à Eumène, son neveu. Ses successeurs s'étant alliés avec les Romains, dans plusieurs occasions, augmentèrent considérablement leurs états. Enfin Attale, troisième du nom, et sixième roi, étant mort sans enfants, laissa son royaume au peuple romain, qui le réduisit en province. Il a depuis passé aux Turcs.

EMPIRE D'OCCIDENT.

Honorius, fils de l'empereur Théodose, eut l'Occident en partage. Il n'avait que onze ans, lorsque son père mourut. Son règne fut l'époque de la décadence de l'empire romain ; car, dès lors, on remarque que les Barbares cherchaient à pénétrer dans les provinces romaines, et même s'y établissaient.

Les Huns, les Goths, les Vandales et divers autres peuples, saccagèrent successivement l'Allemagne, les Gaules, l'Espagne, l'Italie et l'Afrique. Les Francs se fixèrent dans les Gaules, les Lombards en Italie, et les Goths au-delà des Pyrénées.

Honorius n'ayant point voulu remplir les engagements que les Romains avaient contractés avec Alaric, général de ce dernier peuple, ce prince revint sur ses pas, prit Rome, en 409, et l'abandonna au pillage.

Pendant qu'Honorius était à Ravenne dans une honteuse indolence, divers tyrans s'élevèrent dans l'empire. C'étaient Attale à Rome, Jovin en Angleterre et dans les Gaules, Héraclien en Afrique, et quelques autres qui se déclarèrent empereurs. Honorius s'en défit heureusement, aidé qu'il fut de ses capitaines, et sur-

tout de Constance. Il avait associé ce dernier à l'empire, et lui avait fait épouser sa sœur Placidie, veuve d'Astaulphe, de laquelle Constance eut Valentinien III, qui régna après lui.

L'empire d'Occident se soutint faiblement sous douze empereurs, jusqu'à Augustule, que déposséda Odoacre, roi des Hérules, peuples venus des environs du Pont-Euxin.

Forcé de déposer la pourpre impériale, Augustule a cessé de régner (1); avec lui périt l'empire d'Occident, et Rome, l'altière Rome, est forcée à reconnaître pour son souverain, un roi barbare, dont le titre avait été si odieux durant tant de siècles! Odoacre donne des lois dans l'antique capitale du monde! Les monuments de sculpture et d'architecture sont détruits; les chefs-d'œuvres de poésie et d'éloquence d'Athènes et de Rome sont négligés; les beaux-arts se perdent; plongés dans une grossière férocité, les hommes ne savent plus ni penser ni sentir; et c'est ainsi que croule le grand et vaste édifice de la puissance romaine, soumise à des rois, après l'avoir été à des empereurs!

(1) On a remarqué, comme une singularité, que le dernier empereur romain ait été appelé Auguste comme le premier, et que son prédécesseur (Julius Nepos) ait porté le nom de Jules.

EMPIRE D'ORIENT.

L'empire, depuis le partage qu'Arcadius en fit avec son frère, ne fut plus réuni sur une même tête, comme il l'avait été plusieurs fois depuis Constantin-le-Grand, qui lui-même avait été empereur d'Occident, et ensuite seul souverain de l'empire romain, après la mort de Licinius.

Constantin eut sept successeurs à Constantinople, jusqu'à Théodose, qui fut empereur d'Orient, durant douze ans, ayant que d'être empereur d'Occident, ou plutôt les empereurs de Constantinople, jusque après Théodose, agissant de concert avec les empereurs de Rome, ces deux empires n'en firent plus qu'un. Mais, sous les enfants de Théodose, ils furent totalement séparés d'intérêts, et prirent le nom d'Orient et d'Occident. Arcadius doit donc être regardé comme le premier empereur d'Orient. Il régna à Constantinople, cette altière rivale de Rome.

Quoique cette capitale de l'empire d'Orient passât, du temps même de son fondateur, pour une merveille, les autres empereurs, qui lui succédèrent, l'agrandirent, la fortifièrent, et y ajoutèrent tous les agréments dont sa situation pouvait être susceptible. Tout, en effet, y était digne d'admiration, les églises, les palais, les

lieux publics, les quais, les ponts, les maisons même des particuliers. Cependant, tel est le sort des choses humaines, cette ville superbe fut sujette aux pestes, aux famines, aux tremblements de terre, aux feux du ciel, aux incursions des Barbares, et il ne s'est passé aucun siècle, depuis sa fondation, qu'elle n'ait été en proie à toutes sortes de fléaux.

DES PAPES.

Le nom de Pape signifie Père en grec. Il se donnait autrefois à tous les évêques, mais, depuis Grégoire VII, il a été particulier à l'évêque de Rome, ainsi que le décida ce pontife dans un concile. Toutefois, ce n'est pas tant ce décret, que l'usage, qui a déterminé à ne donner en occident le nom de pape qu'au seul pontife romain.

La grandeur temporelle des évêques de Rome date de très loin. Constantin, dit-on, avait doté la basilique de Latran de plus de mille marcs d'or et d'environ trente mille marcs d'argent, et lui avait même assigné des rentes.

Chargés de nourrir les pauvres, et d'envoyer des missions en orient et en occident, les papes avaient obtenu sans peine des secours plus considérables. Ils possédaient, auprès de Rome, des revenus et des châteaux, qu'on appelait les Jus-

tices de saint Pierre. Les empereurs et les rois lombards leur avaient donné plusieurs terres. Divers citoyens même avaient enrichi, soit de leur vivant, soit par testament, une Église dont les chefs avaient étendu la religion, et adouci les mœurs des Barbares, qui inondaient l'empire.

Dans l'avilissement où Rome était tombée, les papes conçurent le dessein de la rendre indépendante, et des Lombards qui la menaçaient sans cesse, et des empereurs grecs qui la défendaient mal. Cette révolution, la principale source de la grandeur temporelle des papes, fut commencée sous Pépin, père de Charlemagne, et consommée sous son fils, Louis-le-Débonnaire.

ÉLECTION DES PAPES.

L'élection des papes a été différente dans les différents siècles de l'Église. Le peuple et le clergé les élisaient d'abord. Les empereurs s'attribuaient le droit de confirmer ces élections. Justinien, et les autres empereurs après lui, exigeaient même une somme d'argent, pour obtenir la confirmation.

Constantin Pogonat délivra l'Église de cette servitude, en 681. Louis-le-Débonnaire déclara, en 824, par une constitution solennelle, qu'il voulait que l'élection des papes fût libre. Cette

liberté, toutefois, recut des atteintes pendant les désordres des dixième et onzième siècles; mais, après que le schisme de Pierre de Léon et de Victor IV eut été éteint, tous les cardinaux, réunis sous l'obéissance d'Innocent II, et fortifiés des principaux membres du clergé de Rome, acquirent tant d'autorité, qu'après sa mort ils firent seuls l'élection du pape Célestin II, en 1143. Depuis ce temps-là, ils se sont toujours maintenus dans la possession de ce droit: le sénat, le peuple et le reste du clergé ayant enfin cessé d'y prendre aucune part, Honorius III, en 1216, ou, selon d'autres, Grégoire X, en 1274, ordonna que l'élection se fit dans un conclave.

LE CONCLAVE.

On nomme Conclave une partie du palais du Vatican, que l'on choisit suivant la diversité des saisons. Il est composé de plusieurs cellules où les cardinaux sont enfermés pour l'élection. Leurs chambres sont sans cheminées, et les fenêtres en sont murées, à l'exception des panneaux d'en-haut.

Cet usage a été établi, en 1270; pour prévenir les inconvénients arrivés à Viterbe, en 1268; dans l'assemblée des cardinaux, qui furent divisés par tant de factions, qu'ils se séparèrent sans

pouvoir être d'accord sur le choix du pape. Les habitants de la ville, instruits du projet qu'avaient fait les cardinaux, de se retirer sans pourvoir au siège de Rome, les enfermèrent par le conseil de saint Bonaventure, et ne leur rendirent la liberté qu'après l'élection faite.

Le matin du dixième jour après la mort du pape, les cardinaux, après avoir assisté à la messe du Saint-Esprit, se rendent processionnellement, deux à deux, au conclave, et s'assemblent ensuite tous les matins pour le scrutin. Chaque cardinal préparé, pour le suffrage, son billet, qui contient son nom, le nom de celui qu'il élit, et une devise. Le nom du cardinal est écrit sous un pli de papier, ou enfermé sous un nouveau cachet, choisi pour cet usage; le nom de l'élu est écrit par un conclaviste, sur un autre pli sans cachet, et la devise est placée par dehors, en forme de dessus de lettre. On n'ouvre le pli cacheté que lorsqu'il se trouve les deux tiers de voix en faveur de quelqu'un. Si le nombre n'est pas suffisant pour l'élection, on brûle les billets.

Chaque cardinal, pendant le conclave, ne peut avoir avec lui que deux domestiques, et trois au plus, lorsqu'il est prince. Les conclavistes vont chercher autour du conclave, qui est commun, le manger des cardinaux.

Quoiqu'un cardinal puisse s'assurer du nombre de voix suffisant pour être pape, néanmoins l'empereur et les rois de France et d'Espagne peuvent lui donner l'exclusion par leurs ambassadeurs, qui, à cet effet, demandent audience à tout le sacré collège en corps, et le cardinal-doyen leur répond pour tous. Le sacré collège représente toute la hiérarchie de l'Église; aussi les ambassadeurs, allant à l'audience, mettent un genou en terre, et ne quittent cette posture que quand le cardinal-doyen leur a fait signe de se lever.

Le pape peut être considéré sous quatre sortes de titres : 1° comme chef de l'Église; 2° comme patriarche; 3° comme évêque de Rome; 4° comme prince temporel. Sa primauté lui donne droit de veiller sur toutes les Églises particulières. Ses droits de patriarche ne s'étendaient autrefois que sur les provinces suburbicaires, c'est-à-dire sur une partie de l'Italie, la même qui, pour le civil, dépendait du préfet de Rome. On a voulu depuis les étendre sur tout l'Occident.

Comme évêque de Rome, le pape exerce dans son diocèse les fonctions d'ordinaire, qu'il n'a point droit d'exercer dans les autres diocèses. Enfin, comme prince temporel, il est souverain de Rome et des états qui lui sont acquis par donation ou par prescription.

Aucun trône sur la terre n'a peut-être été rempli avec plus de supériorité de génie que la chaire pontificale. Les papes sont presque toujours des vieillards respectables, blanchis dans la connaissance des hommes et des affaires, et n'éprouvant plus cette ardeur de jeunesse qui fait faire tant de fausses démarches.

Leur conseil est composé de ministres qui leur ressemblent : ce sont ordinairement des cardinaux, animés du même esprit que les papes, et qui, semblables à eux, ne peuvent être aveuglés par les passions. De ce conseil émanent des ordres qui embrassent une partie de l'univers. La foi est annoncée sous leurs auspices, depuis la Chine jusqu'à l'Amérique, et, tandis qu'ils font des conquêtes spirituelles au bout du monde, ils conservent en Europe des prérogatives attaquées quelquefois avec acharnement, mais, presque toujours, défendues avec succès.

L'histoire des papes est liée intimement avec celle de la religion : les combats qu'ils ont livrés, depuis la naissance de l'Eglise, aux erreurs qui l'ont déchirée; leurs disputes, longues et opiniâtres, avec les empereurs d'Occident; les schismes, que l'ambition des patriarches de Constantinople et des anti-papes ont occasionés, feront toujours regarder cette branche des an-

nales ecclésiastiques, comme intéressant également le clergé et les laïques.

CONCILES.

Le premier siècle de l'Église n'offre aucun concile, proprement dit, à moins qu'on ne donne ce nom à l'assemblée où saint Mathias fut élu; à celle où l'on établit les Sept Diacres, l'an 33; à celle encore où l'on dispensa les chrétiens de l'observation de la loi judaïque, l'an 51, et à quelques autres de ce genre.

Les conciles tenus dans les siècles suivants, sont en trop grand nombre pour pouvoir être cités ici; nous dirons seulement que le dernier de tous a eu lieu en France, en 1811, sous le pontificat de Pie VII, le cardinal Maury étant archevêque de Paris, et que l'abbé de Boulogne y prononça un discours, dont le chef de l'État n'eut sans doute pas lieu d'être content, puisque le concile fut dissous sans avoir rien décidé sur les objets qu'il était appelé à discuter.

Le concile est une assemblée de plusieurs pasteurs de l'Église et de docteurs en théologie, pour traiter et juger les matières qui concernent la foi, la religion et la discipline ecclésiastique.

On distingue les conciles généraux ou œcu-

méniques, les conciles nationaux, et les conciles provinciaux.

Jésus-Christ ayant chargé ses apôtres et leurs successeurs du soin de gouverner son Église, les a institués les gardiens, les interprètes et les juges de sa loi, et leur a promis d'éclairer leurs jugements. De là réside dans le corps des premiers pasteurs, la puissance spirituelle. De là l'obligation des fidèles d'être dociles à leur voix, quand ceux-là sont réunis pour prononcer sur les dogmes.

Le concile général ou œcuménique, est l'assemblée de tous les évêques de la chrétienté, soit présents, soit convoqués. Le droit de les convoquer appartient aux papes, aux souverains et aux cardinaux, mais, toutefois, ils ne peuvent l'être que du consentement des souverains. Quant à leur autorité, il n'en peut être de plus respectable, et quiconque croit, à l'Évangile ne peut la méconnaître. Mais, comme la promesse, qui leur a été faite par Jésus-Christ, ne porte que sur les matières de la foi, les souverains jouissent de la liberté d'adopter les décisions des conciles sur les objets de discipline, ou de s'y refuser, si ces dernières contrariaient, en quelque chose, la politique de leurs états.

Le concile national est composé de tous, ou

du plus grand nombre des évêques des différentes provinces du royaume. Ils ne peuvent être convoqués sans l'autorisation du souverain. Leurs jugements, en matière de foi, doivent soumettre les fidèles.

Les conciles provinciaux sont composés d'un archevêque, et des évêques ses suffragants. C'est à l'archevêque à en faire la convocation, avec l'agrément du chef de l'état. Leurs décisions, cependant, quoique très respectables d'ailleurs, ne pourraient entraîner le même degré d'obéissance, de rigueur, due aux conciles nationaux et aux conciles œcuméniques, s'il arrivait qu'on se fondât sur quelque motif apparent pour contester leurs canons.

EMPIRE FRANÇAIS A CONSTANTINOPLE.

L'empire des Latins à Constantinople, doit être regardé comme fixé dans la ville, et circonscrit par une enceinte plus ou moins étendue, selon les succès et les revers des princes grecs, turcs, bulgares, latins même (ce dernier nom était celui qu'on donnait alors aux Français), qui la pressaient de toutes parts.

Voici ce qui donna lieu à cet empire, dont la durée fut de cinquante-huit ans. Alexis l'Ange, dit le tyran, avait détrôné Isaac l'Ange, et s'é-

taut mis, en 1195, sur le trône. Alexis, fils d'Isaac, voyant les Français et les Vénitiens aller à la conquête de la Terre Sainte, implora leur secours. Ils se joignirent à lui, en 1203, prirent Constantinople, après douze jours de siège, et le rétablirent sur le trône,

L'année suivante, Alexis Ducas Murtzuffe fit assassiner l'empereur que les Croisés avaient rétabli, et s'empara de la couronne. Les Français, à cette nouvelle, revinrent, attaquèrent la ville, la prirent dans l'espace de trois jours, et en restèrent maîtres.

Ce fut alors que Baudouin, comte de Flandre, fut nommé empereur. On lui donna la Thrace, et une autorité absolue sur les provinces grecques prises ou à prendre. La Thessalie fut érigée en royaume pour Boniface, marquis de Montferrat. Les Vénitiens obtinrent les îles de l'Archipel, une partie du Péloponèse, et plusieurs villes sur l'Hélespont.

Baudouin eut quatre successeurs, jusqu'en 1261, que Baudouin II fut dépossédé par Michel Paléologue, tuteur des enfants de Théodore Ducas, qui avait régné à Andrinople. Ce tuteur fit mourir ses pupilles, et reprit Constantinople sur les Latins, par l'intelligence des Grecs qui étaient dans la ville. Ainsi succéda l'empire grec

à celui des Latins , et il subsista pendant près de deux cents ans , après lesquels il fut envahi par les Ottomans.

EMPIRE GREC A NICÉE.

Alexis Ducas Murtzuffe , tyran de Constantinople , en ayant été chassé par les Français et les Vénitiens , Théodore Lascaris , que le clergé avait autorisé à prendre les armes contre ce tyran , voyant Constantinople au pouvoir des Français , sortit de cette ville , avec Anne , son épouse , et ses trois filles ; il se retira ensuite à Nicée , en 1204 , y fut couronné empereur , et forma son empire d'une partie de celui de Constantinople.

Théodore Lascaris n'eut que trois successeurs. Jean Lascaris , dernier empereur , de son nom , fut privé , en 1255 , de la vue , par Michel Paléologue , son tuteur , qui usurpa sa couronne.

Ce fut le même Paléologue , qui se rendit ensuite maître de Constantinople , et , cent ans après , Amurat I^{er} , empereur des Turcs , prit Andrinople , en 1362. Il en fit la capitale de son empire , et elle l'a été , sans interruption , jusqu'en 1453 , époque à laquelle Mahomet II s'empara de l'ancienne Byzance.

EMPIRE D'ALLEMAGNE.

De toutes les régions de l'Europe, l'Allemagne est celle qui offre les variétés les plus intéressantes et les plus compliquées, surtout dans l'ordre politique. Elle diffère étrangement de ce qu'elle fut dans l'antiquité. Couverte de forêts, elle n'avait que des cabanes dispersées, des espèces de tanières où logeaient, pêle-mêle, les habitants avec les animaux; mais à ces tanières ont succédé des villes opulentes pleines d'un peuple nombreux et policé.

On trouve en Allemagne tous les climats, toutes les productions de la nature et leurs variétés. Les Allemands sont en général vigoureux, de haute stature, simples, laborieux, fidèles, vaillants et propres pour la guerre; mais on les dit en même temps, et avec quelque apparence de raison, mercénaires et adonnés au pillage. Ils sont fermes dans la religion qu'ils embrassent, lents dans les conseils et constants en amitié, dissimulés dans leurs inimitiés, défiants, soupçonneux et passionnés pour les plaisirs de la table. Chez eux les femmes sont naturellement chastes.

Les Allemands réussissent dans les sciences, autant par leur application que par leur génie.

Ils sont peu vifs, très patients, et compilateurs infatigables. Nul objet de connaissance ne leur est étranger. Ils ont des universités gratuites, des académies, où le mérite seul et les talents trouvent place, et des sociétés littéraires. La médecine, la botanique, la chirurgie et la métallurgie leur doivent des découvertes et des progrès importants.

Dans les arts utiles, les Allemands perfectionnent volontiers, mais ils inventent peu. Ils sont ouvriers appliqués et assidus. Les travaux les plus pénibles, ceux de la plus grande durée ne les effraient ni ne les rebutent. Les arts agréables, tels que la peinture et la sculpture, ne leur manquent pas. Leur musique est estimée, et mérite de l'être.

La situation de l'Allemagne, au centre de l'Europe, et les fleuves qui l'arrosent, y appellent le commerce; mais la variété des langues, et le nombre de petits états, dont les intérêts se heurtent, en retardent quelquefois la marche.

Les Allemands, dans les temps anciens, habitaient entre le Danube, le Haut-Rhin et le Mein. Le fond de leur nation était les Suèves, auxquels se joignirent beaucoup de Gaulois, et beaucoup de familles de différents peuples. C'est ce qu'explique le mot germanique *Alle-Man*,

d'où dérive leur nom. On dit aussi qu'ils étaient passionnés pour la liberté.

Ce furent des femmes allemandes qui, sous Caracalla, se pendirent pour ne point être réduites à servir comme esclaves. Ce prince avait tant de goût pour les Allemands, qu'il en composa sa garde, qu'il prenait plaisir à s'habiller comme eux, et à porter de faux cheveux de leur couleur.

Maximin, au contraire, les traita durement, et les renferma dans leurs limites. Ils en sortirent sous Valérien, et pénétrèrent d'un côté dans les Gaules, de l'autre en Italie. Aurélien les repoussa. Ils ne demandaient qu'à retourner dans leur pays, et il leur en ferma les chemins; mais bientôt il éprouva ce que peut le désespoir chez un peuple généreux. Les Allemands le surprirent et le vainquirent. Il prit sa revanche, et en fit un grand massacre : ils semblaient renaître de leurs défaites. Constance Chlore, Constantin et l'empereur Julien, en différentes batailles, en tuèrent une multitude dont la somme est effrayante. Toujours repoussés, et toujours reparaissant, ils s'insinuaient dans tous les lieux où ils pouvaient se faire ouverture. Plusieurs troupes considérables se cantonnèrent dans les montagnes de la Suisse, entre les vallées du Jura, et

autour du lac de Genève , pendant que l'élite de la nation combattait à Tolbiac , où leur dernier roi fut tué.

L'empire d'Occident , qui avait fini l'an 475, dans Augustule , dernier empereur romain , et qui avait ensuite été rempli par le règne des Hérules , des Ostrogoths et des Lombards , fut renouvelé par Charlemagne , le jour de Noël , en 800.

Ce prince s'étant rendu à Rome , le pape Léon III le couronna empereur dans l'église de Saint-Pierre , aux acclamations du clergé et du peuple. Nicéphore , qui était alors empereur d'Orient , donna les mains à ce couronnement , et il fut convenu entre eux que l'état de Venise servirait de limites aux deux empires.

Charlemagne exerça l'autorité souveraine partout ailleurs que dans Rome , où il laissa à l'Eglise ses privilèges , et au peuple ses droits. Nul pays , depuis Bénévent jusqu'à Bayonne , et de Bayonne jusqu'en Bavière , qui fût exempt de sa puissance législative ; mais , pour rendre plus durable l'empire qu'il venait de renouveler , il aurait fallu rester à Rome , et ne pas démembrer ce grand corps.

On appelle l'Allemagne l'empire par excellence , et l'empire romain , quoique Rome n'en

fasse plus partie , et enfin l'empire germanique. Après la mort de Charlemagne et celle de Louis-le-Débonnaire , son fils et son successeur , en 840 , l'empire fut divisé entre les quatre fils de Louis : Lothaire I^{er} fut empereur ; Pépin , roi d'Aquitaine ; Louis , roi de Germanie , et Charles-le-Chauve , roi de France. Ce partage fut une source éternelle de divisions.

Les Français conservèrent l'empire sous huit empereurs , jusqu'en 912 , que Louis III , dernier prince de la race de Charlemagne , mourut sans laisser d'enfant mâle.

Conrad , comte de Franconie , et gendre de Louis , fut élu empereur , L'empire passa ainsi aux Allemands , et devint électif , car il avait été héréditaire sous ses premiers fondateurs. Toutefois , la forme d'élection , depuis , a subi des changements ; c'étaient les princes , les seigneurs , les députés des villes qui choisissaient l'empereur. Ce choix appartient actuellement , à l'exclusion de tous autres , à neuf électeurs. La diète d'élection se tenait à Francfort et le couronnement se faisait à Aix-la-Chapelle , avant que cette dernière ville eût changé de maître.

Après une succession assez longue des princes , plus ou moins recommandables , mais entre lesquels se distingue Frédéric-Barberousse , sur-

nommé, à juste titre, le père de son pays, l'empire fut dix-sept ans sans chefs, si l'on compte l'inter règne depuis l'abdication de Richard, de Cornwal, qui garda le titre d'empereur six ans; mais si l'on considère la réalité de l'anarchie, l'inter règne a duré vingt-trois ans.

Ce fut alors que Grégoire X, touché des maux de l'Allemagne, menaça les princes, s'ils n'élevaient au plus tôt un empereur, d'y pourvoir lui-même, et ils s'assemblèrent en diète à Francfort. Malgré les dangers qui environnaient cette couronne, son éclat excita encore des brigues. Entre les prétendants, les uns étalaient leurs richesses, les autres leurs vastes domaines, et la puissance qui y était attachée. C'était, disaient-ils, le moyen le plus efficace pour rendre à l'empire son antique splendeur. Mais les plus sages des électeurs jugeaient que ces vues seraient bien mieux remplies par un prince vaillant, prudent et expérimenté, que par un autre qui aurait pour principale recommandation son opulence et son pouvoir. A ce titre donc, et sur cette espérance, ils élurent Rodolphe, comte de Hapsbourg.

Ce prince avait été élevé à la cour de Frédéric II, et s'y était rendu assez recommandable par ses grandes qualités, pour devenir un objet de jalousie. Il se retira à la cour de Bohême, où

il occupa plusieurs emplois, et de là dans la Haute-Allemagne, où étaient ses biens matrimoniaux. En exerçant une espèce de police sur les seigneurs qui usurpaient, pour la plupart, une autorité tyrannique dans les cantons qu'occupent les Suisses, il s'y fit une réputation méritée de justice et de bravoure. Rodolphe y jouissait de l'empire des vertus, lorsqu'il fut appelé à celui de la puissance sur toute l'Allemagne. Il se rendit aussitôt à Francfort, et de là à Aix-la-Chapelle, où il reçut la couronne impériale.

Monté sur le trône, le premier soin de Rodolphe fut d'empêcher les rapines, les vols et les meurtres qui s'étaient commis si long-temps avec impunité. Dans la Thuringe seule, il détruisit soixante châteaux, qui servaient de retraite aux bandits, et, en peu temps, la sûreté et la paix furent partout rétablies.

Selon les espérances qu'on avait conçues, il ne souffrit pas que la majesté de l'empire fût violée par la désobéissance, non-seulement des vassaux, mais même des princes qui en étaient membres, portassent-ils une couronne. Ottocare, roi de Bohême, qui lui avait donné un asile, refusa de rendre hommage à un homme autrefois officier dans sa cour; mais Rodolphe exigeait cette marque de sujétion, et même,

contre le désir d'Ottocare, il prit soin qu'elle fût publique. Le roi de Bohême se réduisit à demander de rendre hommage dans un pavillon fermé; mais, au moment de la cérémonie, les rideaux du pavillon tombèrent tout à coup, et laissèrent voir le monarque aux pieds de son Suzerain.

Adolphe de Hapsbourg est le chef de la maison d'Autriche, qui sort de la même souche que la maison de Lorraine, réunie à elle depuis 1736. Ce prince, entre autres enfants, eut six belles princesses, par le moyen desquelles il contracta des alliances qui procurèrent de grands états et des royaumes à sa postérité. En lui donc commença le bonheur de la maison d'Autriche, bonheur qui a fait dire à un poëte, « que Vénus » lui était encore plus favorable que Mars (1); » mais, quoique si heureux dans ses entreprises, il mourut avec le chagrin de ne pouvoir obtenir des électeurs qu'ils nommassent à l'empire Albert, son fils aîné, duc d'Autriche.

Rodolphe était gai, franc, obligeant, simple dans ses habits, et se permettait volontiers la plaisanterie.

(1) Bella gerant alii; tu, felix Austria nuba,
Nam quæ Mars aliis, dat tibi regna Venus.

Charles VI, mort en 1740, fut le dernier empereurs de la maison d'Autriche, dans laquelle l'Allemagne avait choisi ses souverains pendant plus de trois cents ans. Charles VII, de la maison de Bavière, lui succéda. François-Étienne, de la maison de Lorraine, élu en 1745, mourut en 1765, et eut pour successeur, son fils, Joseph-Benoît.

L'Autriche, sous ce prince bienfaisant et sous son illustre mère, a acquis un nouvel éclat. Cette maison, l'une des plus puissantes de l'Univers, a augmenté son pouvoir par une sage politique et par ses alliances. Elle a donné des souverains à l'Autriche, à la Bohême, à la Hongrie, à l'Empire, aux Pays-Bas, au Tyrol, à la Toscane, au Milanais; et des souveraines à la France, à Naples et à Parme. Récemment encore, elle a agrandi ses vastes domaines, des démembrements de la Pologne, et elle a formé d'utiles établissements sur la mer Adriatique, du côté de Trieste. L'agriculture, la population, le commerce ont fleuri dans les états soumis à son empire. La tyrannie féodale, exercée en Bohême par des seigneurs plus ambitieux que humains, a été réprimée par de sages réglemens, et, enfin, une partie de l'Italie a joui des avantages inestimables de cette noble li-

berté dont elle avait été privée depuis si longtemps.

ÉLECTEURS. — BULLE D'OR.

Le trône impérial étant électif, les princes, qui ont droit d'élire l'empereur, sont regardés comme les principaux membres de l'empire. On dispute beaucoup sur l'origine des électeurs, comme sur toutes les origines. Quelques-uns la rapportent à Othon III, en 997; d'autres à Frédéric II; d'autres enfin, à Rodolphe de Hapsbourg. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le nombre de ces princes électeurs fut incertain jusqu'à Frédéric II, dans le treizième siècle.

La Bulle d'or, loi fondamentale de l'empire, dont l'original le plus authentique est conservé à Francfort par le premier magistrat, la Bulle d'or, publiée par Charles IV, en 1346, et approuvée par l'assemblée générale des princes et des états d'Allemagne, fixa le nombre des électeurs à sept, trois ecclésiastiques, qui sont les archevêques de Mayence, de Trèves et de Cologne; et quatre laïcs, le roi de Bohême, le comte Palatin du Rhin, le duc de Saxe et le marquis de Brandebourg.

Par la paix de Munster, en 1648, cet ordre fut changé : le duc de Bavière avait été mis à la

place du comte Palatin du Rhin, et l'on fut obligé de créer un huitième électorat, pour le fils de Frédéric V, comte Palatin du Rhin, dépouillé de son titre, en 1622, pour s'être fait proclamer roi de Bohême; enfin, en 1692, l'empereur Léopold créa un neuvième électorat en faveur d'Ernest de Brunswick, électeur de Hanovre, dont le fils, George, monta sur le trône de la Grande-Bretagne, en 1714.

Chaque électeur porte le titre d'une des premières charges de l'empire. Celui de Mayence prend le titre de chancelier d'Allemagne; celui de Trèves se dit chancelier des Gaules, et celui de Cologne chancelier d'Italie. Le duc de Bavière est grand-guidon, ou grand-maître de l'Empire; l'électeur de Saxe, grand-écuyer; celui de Brandebourg, grand-chambellan, et l'électeur Palatin, grand-trésorier.

Quand l'empereur veut s'assurer d'un successeur, il le fait élire par les électeurs roi des Romains, et, si l'empire est vacant, ou l'empereur absent, il tient les rênes du gouvernement en qualité de vicaire-général de l'empire. Lorsqu'il n'y a point de roi des Romains, les électeurs Palatin et de Saxe ont le vicariat de l'empire, quoique le duc de Bavière dispute ce droit au premier.

EMPIRE DES PERSÉS.

Simple soldat , Artaxercès , qui se prétendait issu des anciens rois de Perse , se révolta , en 226 , contre Artaban , roi des Parthes. Il commença par se rendre maître de la Parthie , et , ayant remporté quelques avantages sur Artaban , il le tua dans une bataille qu'il lui livra. Ainsi ce rebelle rétablit l'empire des Perses , qui avait fini sous Darius , et subsiste encore aujourd'hui , mais qui a passé à des princes de différentes nations.

Cet empire eut premièrement vingt-huit princes , depuis Artaxercès jusqu'à Jez de Girdes III , lequel fut tué par Omar , roi des Sarrasins , qui lui succéda. Les Sarrasins en furent maîtres , durant quatre cent dix-huit ans. Ils en furent dépossédés , en 1051 , par le sultan Gélal-Édin. Ses successeurs en furent souverains jusqu'en 1396 , que Tamerlan s'en empara , à la tête de vingt mille Tartares.

Quatre princes de la faction dite du Bélier-Noir , succédèrent à Tamerlan , jusqu'en 1467 , qu'Usum-Cassan , de la faction du Bélier-Blanc , qui n'était que gouverneur de l'Arménie , se révolta et s'empara de la Perse sur Jooncha , et le fit mourir avec son fils , Acen-Ali.

Après la mort d'Usum-Cassan , en 1478 , la

Perse fut livrée aux troubles et aux divisions. Cependant Ismaël, issu d'une de ses filles, s'empara du trône, et s'y maintint. Il recouvra tout ce que ses prédécesseurs avaient laissé envahir, et rendit l'empire des Perses aussi brillant que jamais. C'est depuis lui qu'on marque l'empire des Sophis. Ses descendants en ont été tranquilles possesseurs, jusques en 1747, que Thamas-Koulikan s'en est emparé. Depuis sa mort, la Perse est tellement agitée, au sujet d'un successeur, que cette partie de l'histoire, quoique si voisine de nos temps, est enveloppée de nuages impénétrables.

Le second empire des Perses fut d'abord très puissant, les Romains n'ayant jamais remporté que de très faibles avantages sur eux; mais depuis que les Sarrasins s'en sont rendus maîtres, les divisions auxquelles il fut exposé, diminuèrent de beaucoup son ancienne gloire, et ses forces s'affaiblirent. Ce n'est qu'avec le temps, et avec bien de la peine, que cet empire a reconquis les provinces qui en avaient été démembrées.

ARABIE.

L'Arabie, entre la Palestine, la mer Rouge, le golfe Persique, la Méditerranée et l'Euphrate, est considérée comme une presque île. Les géo-

graphes, depuis long-temps, y reconnaissent trois parties, dont les noms ne doivent pas être pris à la lettre. Dans l'Arabie Pétrée, il y a des endroits d'un sol doux; l'Arabie Déserte ne manque point d'habitants; l'Arabie Heureuse, très digne de sa qualification, se ressent, dans quelques endroits, des imperfections de ses deux voisines.

L'Arabie Pétrée contient des déserts, entre autres celui de Sinaï, mais dans la plus grande partie, on trouve un sol fertile, et les déserts, n'y sont, pour ainsi dire, que parsemés, au lieu que, dans l'Arabie Déserte, ce sont des plaines dépourvues de puits, de fontaines, qui forment une espèce d'océan de sable, soulevé par les vents, comme les vagues, et les endroits fertiles, en petit nombre, doivent être considérés comme les îles. Enfin l'Arabie heureuse jouit de l'air le plus pur; donne des fruits délicieux, et produit le meilleur café du monde.

L'Arabie a toujours été le centre d'un commerce actif, tant de ses productions, que de celles des autres pays, dont se chargent les caravannes, et qui consistent en or, encens, myrrhe, pierres précieuses, gomme, parfums, épiceries, et toute espèce de marchandises du plus grand prix.

Les Arabes se partageaient en anciens et modernes. Les premiers faisaient remonter leur origine jusqu'à Noé, petit-fils de Noé, par Sem. Les seconds s'arrêtaient à Ismaël, fils d'Abraham; et les tribus les plus distinguées ne poussaient point actuellement leurs prétentions au-delà.

Quand on a connu certains nobles possédés de la manie généalogique, ne rêvant qu'écussons, et ne parlant que de leurs alliances, on n'est pas surpris de voir les Arabes s'occuper avec tant de soin de tout ce qui peut constater l'antiquité et la pureté de leur race. Il y a dans ces traditions, des miracles, des choses invraisemblables, dont la mémoire a été conservée. Les Arabes y trouvent de quoi alimenter leur vanité; mais ces traditions ne méritent pas d'être transmises à d'autres peuples.

Les coutumes, les mœurs, le génie des Arabes, à la religion près, n'a pas subi de changements depuis trois ou quatre mille ans. Ceux qui ont été errants, le sont encore, soumis, comme de temps immémorial, à des émirs, qui sont chefs d'une famille, d'une tribu, et enfin d'un assemblage de tribus. On les nomme Bédouins, ou vagabonds. Ceux des villes se gouvernaient de même, autant que la police pouvait le permettre. L'égalité entre les familles se remarquait dans la suc-

cession au trône. L'héritier présomptif de la couronne était l'enfant qui naissait immédiatement après l'inauguration du roi. Afin de n'y être pas trompé, toutes les femmes déclarées enceintes étaient gardées et servies avec attention, jusqu'à ce qu'une d'entre elles accouchât.

On installait le roi dans une assemblée générale. Aussitôt qu'il avait pris en main les rênes du gouvernement, il ne lui était plus permis de sortir de son palais. S'il enfreignait cette loi, il était non-seulement permis, mais même commandé de le lapider; du reste, on lui devait une obéissance sans réserve.

La religion des Sabéens, la plus commune chez les Arabes, consistait dans le culte des étoiles, des planètes et des anges, qu'ils honoraient comme des divinités subalternes; mais ils ne reconnaissaient qu'un seul Dieu suprême, créateur et conservateur de l'Univers.

A ce théisme, déjà trop mélangé, quelques tribus joignirent d'autres superstitions. Ils se faisaient des idoles, ou prenaient celles de leurs voisins. Ils rendirent des honneurs divins, même à des animaux. La religion des Mages a été en honneur parmi eux. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme, à des peines et à des récompenses dans une autre vie. Enfin quelques tribus ont embrassé

le judaïsme , ainsi que le christianisme , dès la naissance de ces deux religions.

La langue des Arabes est harmonieuse, expressive , et peut-être la plus abondante de toutes les langues connues. Elle n'a point changé , non plus que leur caractère. Ils étaient bons orateurs , excellents poètes, et assez bons astronomes pour partager régulièrement leur année.

Ces peuples croyaient aux songes et les interprétaient. Ils n'étaient pas dépourvus de connaissances en mécanique et en médecine. L'exercice des armes et du cheval était fort pratiqué, comme un moyen de conserver leur indépendance. Ils avaient souvent entre eux des querelles qui finissaient ordinairement par des combats. Ils disaient en commun proverbe : « Dieu a donné » quatre choses particulières aux Arabes : des » turbans au lieu de diadèmes, des tentes au lieu » de maisons, des épées au lieu de retranche- » ments , et des poèmes au lieu de lois écrites. »

Les Arabes , qui étaient gouvernés par les Romains , depuis que Pompée eut défait leur roi Aretas , l'an 63 , tentèrent en vain plusieurs fois de secouer leur joug. Leurs gouverneurs les rangèrent toujours à leur devoir , jusqu'en 625 , que Mahomet fit révolter l'Arabie , et y établit sa doctrine. La partie de l'Arabie, voisine de la mer

Rouge, dépend des Turcs; celle qui est voisine des Perses leur appartient, et l'intérieur a des princes particuliers.

Les Arabes suivirent à peu près le même culte que les Égyptiens, jusqu'à ce que saint Jude les convertit, dit-on, au christianisme; mais Mahomet, qui était Arabe, leur fit adopter toutes ses rêveries, et ils furent ensuite les propagateurs de sa secte. Il y a encore beaucoup de chrétiens grecs vers les monts de Sinaï et d'Horeb, vers la mer Rouge, et dans les Déserts de l'Arabie Pétrée et de la Déserte. Il y en a moins dans l'Arabie Heureuse.

Après la mort de Mahomet, ses sectateurs nommèrent à sa place Aboubeker, qui prit le titre de calife, c'est-à-dire, vicaire ou lieutenant, et ce titre devint commun à tous ceux qui occupèrent la même place.

Chefs de la religion et de l'État, les califes réunissaient en leur personne les droits du glaive et de l'autel. Tous les autres souverains mahométans relevaient d'eux, comme leurs vassaux.

Les peuples révéraient dans les califes les vicaires du prétendu prophète : tout pliait, en un mot, parmi les sectateurs de l'Alcoran, sous le poids de leur autorité. Insensiblement, cette énorme puissance s'affaiblit, par la nonchalance

de ceux qui en étaient revêtus : elle dégénéra en vains titres , et , à la fin , elle s'aneantit.

TURQUIE.

Les écrivains arabes et persans donnent mauvaise idée du caractère des Turcs , qu'ils font brutal et grossier. Ils ont , à ce sujet , des proverbes peu honorables à la nation ottomane. On trouve dans leurs anciens livres un distique dont le sens est : « Quand même un Turc ou un Tartare excellerait dans toutes sortes de sciences , la barbarie forme toujours le fond de son caractère. » Ils ont encore assez souvent à la bouche cet autre proverbe : « Quand un Turc serait docteur de la loi musulmane , on peut le tuer sans scrupule. »

Cette espèce d'arrêt de mort vient des mauvais traitemens que les Persans ont souvent essuyés de cette nation dans les guerres. Les Arabes n'en ont pas non plus été exempts , et on peut dire que ce caractère primitif domine dans la populace , qui est séditieuse et insolente. Ce peuple s'est toujours distingué par sa bravoure , et , en général , les Turcs qui ont conservé la pureté de leur origine ont l'air altier , et paraissent faits pour la guerre.

Les Turcs , originaires de la Tartarie , où l'on

trouve encore le Turkestan , parurent dans les armées de l'empereur Héraclius , vers l'an 622 ; mais ce n'étaient que des troupes auxiliaires , qui se renfermaient dans leurs déserts dès qu'on n'avait plus besoin de leurs services. On les vit reparaitre vers l'an 766. Enfin ils formèrent un corps de nation au commencement du dixième siècle. Leurs armes eurent des succès dans les siècles suivants. Un de leurs satrapes , nommé Othman ou Osman , fils d'Ortogule , se rendit maître de plusieurs provinces de l'Asie mineure , en 1500. Son règne fut glorieux. Ses successeurs augmentèrent beaucoup ses conquêtes , et mirent fin à l'empire des Sarrasins , fondé par Mahomet , l'an 622 , et à celui des Grecs , dont le leur est aujourd'hui composé.

LOMBARDIE.

Les Lombards sont nés d'une division entre les Gépides , habitants des bords du Danube. Ces peuples eurent une querelle domestique qui les partagea ; plusieurs se distinguèrent des autres par une longue barbe , d'où leur est venu le nom de Lombards , qui , sous cette dénomination , se fixèrent en Pannonie. Ils se rasaient le derrière de la tête , et laissaient croître leurs cheveux sur les tempes et par-devant , apparem-

ment pour accompagner leur longue barbe, ce qui ne devait pas faire ressortir avantageusement leur visage. Ils eurent plusieurs guerres, tant avec leurs voisins qu'avec l'empire. Il paraît que les plus opiniâtres furent, comme il arrive d'ordinaire, avec les Gépides, leurs anciens compatriotes.

. Alboin, fils de leur roi Andoin, ayant tué de sa propre main dans une bataille, Thorismond, fils de Thusirind, roi des Gépides, demanda, après cet exploit, à être admis à la table du roi, son père, honneur qui, chez les Lombards, équivalait à la gloire du triomphe chez les Romains. Mais il fallait, pour obtenir cet honneur, que celui qui briguait cette faveur parût revêtu de l'armure de celui qu'il avait vaincu. « Où est » l'armure de Thorismond ? dit à son fils le sévère » Andoin. » Il n'en fallut pas davantage au jeune héros : il part, accompagné de quarante braves, arrive à la cour de Thusirind, demande les dépouilles, que les Gépides, étonnés de sa hardiesse, lui accordent, et revient prendre au banquet royal la place qu'il avait doublement conquise.

Monté sur le trône, Alboin tua encore le roi même des Gépides, nommé Cunismond. Il eut pour successeur Cléphis, et, après la mort de

ce dernier , les Lombards furent gouvernés par trente ducs , durant dix ans ; ensuite ils eurent des rois , dont Didier fut le vingt-unième et le dernier.

Extrêmement ambitieux, Didier aspirait à l'empire de toute l'Italie , et il arma pour la soumettre à son joug. Le pape Adrien , qui occupait alors la chaire de saint Pierre , implora le secours de Charlemagne. Didier, vaincu et fait prisonnier avec sa femme et ses enfants , fut conduit en France , où il mourut quelque temps après. Ainsi s'éteignit le royaume de Lombardie , qui avait duré deux cent six ans , sous vingt-un rois. Toute la partie de l'Italie , jusqu'à Rome , avait été soumise aux Lombards , si l'on en excepte Ravenne et quelques autres places , le long de la côte. Leur religion était aussi barbare que leurs mœurs , et ils ne l'abandonnèrent entièrement que lorsqu'ils furent soumis à la France.

RAVENNE.

Cette ville autrefois si fameuse, n'a aujourd'hui qu'une faible population , en raison de son étendue , puisqu'on n'y compte que quarante-sept mille habitants. Elle est dans un territoire dit l'Exareat , agréable et fertile , mais un peu marécageux , à une lieue de la mer , et près de

la rivière de Mantoue, qui en reçoit plusieurs autres.

C'est dans un coin du couvent des Cordeliers de Ravenne, sur la grande route, que se voit le mausolée de l'illustre poète florentin Dante, qui, dans son *Enfer*, connu en Italie sous le nom de la *Divine Comédie*, s'est immortalisé, en ne craignant pas de s'élever au-dessus du mauvais goût de son siècle.

Dante est plein de pensées aussi justes que profondes, d'images fortes, de peintures charmantes, d'expressions de génie, de tours délicats, de saillies spirituelles, ainsi que de morceaux brillants et pathétiques. Toutefois, l'invention du poème est bizarre, et le choix des personnages qu'il met en scène, et qu'il peint à grands traits, fait avec trop peu de goût, est sans variétés d'attitude.

Cette *Divine Comédie*, que quelques Italiens ont regardée comme un beau poème épique, n'est, suivant un auteur français, qu'un beau salmigondis.

Dante trouve d'abord, à l'entrée de l'enfer, un lion et une louve. Virgile s'offre à lui pour faire les honneurs du lieu. Le poète latin lui montre dans l'enfer des demeures très agréables : dans l'une sont Homère, Horace, Ovide et Lu-

cain ; dans une autre , Électre , Hector , Lucrèce , Brutus et Saladin ; et dans une troisième il aperçoit Socrate , Platon , Hippocrate et Averroès.

Enfin paraît le véritable enfer , où Pluton juge les damnés. Le voyageur y reconnaît quelques cardinaux et plusieurs papes , car il était surtout fort animé contre eux. Boniface VIII et Charles de Valois y sont traités avec outrage , et Dante veut déshonorer la race du dernier , en avançant que Hugues Capet était fils d'un boucher.

Lorsque les Barbares se furent rendus maîtres de l'Italie , les empereurs d'Orient y envoyèrent de temps en temps des généraux pour y maintenir leurs droits. Narsès ayant été appelé , en 568 , Longin le remplaça et s'établit à Ravenne , avec le titre d'exarque. D'autres après lui obtinrent le même titre , et exercèrent la même magistrature.

Luitprand , roi des Lombards , s'empara de Ravenne , en 726 , sous l'exarque Paul ; mais ce gouverneur , avec le secours du pape et des Vénitiens , reprit cette ville l'année suivante. Astolphe , roi des Lombards , l'enleva enfin à Eutichès , le dernier des exarques , qui fut chassé de toute l'Italie , et obligé de retourner à Constantinople. Deux ans après , Pepin , roi de France , obligea Astolphe à donner au pape , et Ravenne

et l'exarcat. Charlemagne, dit-on, confirma cette donation, et y ajouta même de nouvelles terres.

FRANCE.

Si l'on en croit les auteurs qui se sont occupés de la généalogie des nations, celle des Celtes, venus des Scythes, est la mère des peuples qui ont inondé les Gaules à la décadence de l'empire romain, sous le nom de Saliens, d'Allobroges, de Tectosages, de Visigoths, etc.; ils ont long-temps disputé cette contrée à ses anciens maîtres, qui eux-mêmes avaient eu auparavant à lutter, pendant plusieurs siècles, contre l'instinct vigoureux de la liberté naturel aux Gaulois.

L'histoire de la France, ou plutôt celle des peuples qui ont occupé son territoire, depuis les temps les plus reculés, dont il nous reste quelques notions à peu près certaines, jusqu'à la mort de Louis XVI, offre un espace de près de vingt-quatre siècles, qui se partage naturellement en quatre grandes périodes.

La première, d'un peu plus de mille ans, embrasse toute l'histoire des Gaules, depuis les premières émigrations constantes de ses habitants, l'an 600 avant Jésus-Christ, jusqu'à l'établissement des Francs sur leur territoire, l'an 420 de l'ère vulgaire.

La seconde, de 420 à 752, comprend l'histoire de la première race des rois français, dits Mérovingiens, du nom de Mérovée, le troisième d'entre eux.

La troisième, de 752 à 987, renferme l'histoire de la seconde race, dite des Carlovingiens, ainsi nommée de Charlemagne ou Charles-le-Grand, qui en fut le second roi.

La quatrième période, enfin, de 987 à 1825, offre l'histoire des rois de la troisième race, dite des Capétiens, du surnom de Hugues Capet, le premier roi de cette dernière race.

MÉROVINGIENS.

Plus de quatre cents ans après la conquête des Gaules, et sous le règne du faible Honorius, fils du grand Théodose, un peuple connu sous le nom de Francs, trop resserré dans les bornes étroites de la Franconie, voulut chercher un établissement plus commode. Sous la conduite de leur roi Pharamond, les Francs abandonnèrent leurs marais et leurs bois, passèrent le Rhin, et se jetèrent dans les Gaules; mais ils ne purent porter leurs armes plus loin que dans la Gaule-Belgique, aujourd'hui les Pays-Bas, et Pharamond quitta la vie sans avoir eu de grands succès.

Clodion, son fils lui succéda par droit de naissance ou par droit d'élection, et non-seulement conserva, mais encore augmenta les pays dont son père s'était emparé, malgré la valeur du fameux Aëtius, qui commandait les troupes romaines dans ces contrées.

Mérovée, qui probablement était du sang des rois, mais non pas de la branche régnante, usurpa le trône et s'en montra digne par ses vertus guerrières. Ce prince est regardé comme le chef des souverains de la première race, qui, de son nom, sont appelés Mérovingiens. Il laissa la couronne à Childéric I^{er}, son fils, moins connu par ses actions, que pour avoir donné le jour au grand Clovis, que la France doit regarder comme le premier de ses rois et comme le fondateur de la monarchie française.

Quoique Clovis n'eût que seize ans, lorsqu'il ceignit le diadème, il montrait déjà tout ce qu'il devait être. Sa première action connue, en effet, annonça à ses sujets un monarque qui saurait se faire obéir. Un soldat, peut-être chef d'une troupe, possédait entre les pièces de son butin, un vase d'or pris dans une église. Le jeune roi le demande pour le rendre. « J'en veux la part qui m'appartient, » répond le soldat, et il frappe de sa hache le vase pour le diviser. Clovis dissi-

mule, pour le moment; mais, un an après, dans une revue générale, supposant quelque négligence dans la tenue du soldat, il lui arrache sa hache, et la jette à terre. Celui-ci s'étant baissé pour la ramasser, le prince lui fend la tête de la sienne. « Ainsi, dit-il, tu frappas le vase à Soissons. »

Sûr de ses troupes, et plus sûr encore de lui-même, Clovis marche contre Syagrius, le défait, et s'empare de Soissons, qui devient, pour un temps, le siège de la monarchie nouvelle. Peu content de ce premier triomphe, le jeune conquérant vole à de nouvelles victoires. Bazin, roi de Thuringe, est rendu tributaire; les pays entre la Somme, la Seine et l'Aisne sont soumis, et Reims ouvre ses portes par la médiation de saint Remi, son évêque.

Il est beau, au milieu des fureurs de la guerre, de voir le monarque français suspendre ses conquêtes pour contracter une alliance digne de lui. Clovis prend pour femme Clotilde, nièce de Gondebaut, roi des Bourguignons. Elle exhorta long-temps son époux à quitter les vains simulacres du paganisme pour ouvrir les yeux à la lumière de l'Évangile; et il penchait déjà pour la vérité, lorsqu'un événement inattendu consomma sa conversion.

Les Allemands avaient pénétré dans la Gaule :

Clovis l'apprend, vole à leur rencontre, les joint dans les plaines de Tolbiac, près de Cologne, et engage le combat. Après une longue résistance, les Français reculent, et la bataille allait être perdue, lorsque, levant les yeux au ciel : « Dieu de Clotilde, s'écrie Clovis, tu seras le mien, si tu m'accordes la victoire ! » Il dit, tout change, et la terreur passe aussitôt dans les rangs ennemis. Clovis triomphe, sa foi l'a sauvé. Fidèle à son vœu, il se fait chrétien, et reçoit le baptême des mains de saint Remi. Un trait fera juger de sa piété : saint Remi lui lisant un jour la passion du Sauveur : « Que n'étais-je là avec mes Francs pour le défendre ! s'écria-t-il. »

Les états de Clovis furent, après sa mort, partagés entre ses quatre fils, dont l'histoire ne présente qu'une suite de guerres excitées par l'ambition, la vengeance, la haine, et les cruautés les plus atroces.

Clotaire règne seul sur la France, mais c'est dans ce haut degré de puissance qu'il est en proie aux plus vifs chagrins. Son propre fils se révolte contre celui qui est à la fois et son père et son roi, et le met dans la nécessité de lui livrer bataille. Vaincu, le nouvel Absalon est brûlé avec toute sa famille, dans une chaumière où il s'était retiré. Le règne de Clotaire, qui fut de cin-

quante-un ans, n'offre que des adultères, des incestes, des et meurtres et des horreurs, qui se prolongent encore sous ses successeurs, Caribert, roi de Paris; Gontran, d'Orléans et de Bourgogne; Sigebert, d'Austrasie, et Chilpéric, de Soissons.

Monstres d'ambition et de cruauté, Brunehaut et surtout Frédégonde, pèsent comme un fléau sur la France, troublée par les dissensions qui armèrent, l'un contre l'autre, les petits-fils de Brunehaut. Théodebert exile cette princesse, qui se réfugie auprès de Thierry, et l'excite à la vengeance. Ces deux frères en viennent plusieurs fois aux mains. Théodebert vaincu est massacré. Enflé de ce succès, Thierry tourne ses armes contre Clotaire; mais il meurt à Metz des suites d'une dysenterie. Clotaire, à son tour, devient usurpateur et féroce: il fait mourir deux fils de Thierry et fait raser le troisième. Le quatrième échappa, mais ne reparut jamais. La fin tragique de Brunehaut mit le comble à ces atrocités. Après l'avoir accablée de reproches, Clotaire la livra aux insultes de la soldatesque, à la cruauté des bourreaux, et, pour dernier supplice, la fit traîner sur des ronces et des cailloux par un cheval indompté.

Devenu seul maître de la monarchie française,

Clotaire effaça par des traits de modération et de justice, les barbaries dont il s'était rendu coupable. Il dissipa des conjurations, convoqua de nombreuses assemblées de ses états, soumit les Gascons et les Saxons, et mourut regretté du peuple, après avoir associé Dagobert, son fils, à sa couronne. Heureux ce prince, s'il n'eût point affaibli son autorité en faveur des grands ! Celle des maires du palais surtout, commença, sous son règne, à contrebalancer la puissance royale : bientôt nous la verrons l'éclipser entièrement, et s'établir enfin sur ses débris.

Dagobert eut trois femmes à la fois décorées du titre de reines, et une foule de maîtresses absorbaient ses revenus. Il vexa le peuple, et perdit l'estime de la nation.

Ce qui suit, sous des princes faibles, n'étant qu'un tissu d'excès, d'injustices et de cruautés, nous arriverons de suite à Charles Martel, qui, après avoir tué en pièces plus de trois cent mille Sarrasins, continua de régner sous le titre de duc ou de prince des Français, sans se mettre en peine de nommer un autre roi, quoique Thierry fût mort, et conserva toute sa vie l'autorité suprême.

Charles Martel, avant d'expirer, avait partagé, du consentement des seigneurs, l'empire français

entre ses deux fils Carloman et Pepin-le-Bref. Le premier se fit moine ; le second était loin de partager les sentiments de son frère. La couronne seule manquait à sa grandeur : il la souhaitait ardemment , mais il n'osait la prendre. Telle était même la fidélité des Français pour le sang de leur roi , qu'ils murmuraient depuis longtemps de n'avoir point de monarque. Pepin , pour les contenter , leur en donna un aussi propre que ses prédécesseurs , à n'être que le fantôme de l'autorité souveraine. C'était le fils de Chilpéric II , qu'il nomma Childéric III.

Le duc des Français n'avait eu cette condescendance pour la nation , qu'afin de gagner du temps. Aimé des peuples , respecté des grands , estimé du clergé et des moines , il ne voyait plus d'autre barrière jusqu'au trône , que la difficulté de paraître y monter sans injustice ; mais le pape Zacharie , dont les prédécesseurs avaient étendu l'autorité du saint-siège sur la France , sut lever cet obstacle.

Pepin lui envoya une espèce de cas de conscience , conçu en ces termes : « Est-il à propos » qu'un homme incapable de régner ait en France » le nom de Roi , tandis que la puissance royale » est exercée par un autre qui en fait un bon » usage ? » Le pontife répondit « qu'il valait mieux

» donner le titre de roi à celui qui en avait l'autorité. » Cette décision fut reçue comme un oracle ; les états du royaume s'y conformèrent : Childéric fut rasé, et on le confina avec Thierry, son fils unique, dans un monastère.

Ainsi finit la race des Mérovingiens, après trois cent trente-trois ans de règne, depuis Pharamond, et deux cent soixante-dix depuis le grand Clovis. Elle a donné trente-six rois à la France, dont vingt-un ont régné sur Paris. Les quatre premiers étaient païens ; les autres furent chrétiens, mais la plupart de nom plus que de mœurs. Les dissensions domestiques et les guerres civiles ébranlèrent d'abord leur puissance ; la dissolution et la nonchalance achevèrent de la renverser.

CARLOVINGIENS.

Pépin-le-Bref se fit sacrer à Soissons par saint Boniface, légat du pape et archevêque de Mayence. Par cet acte de religion, jusqu'alors inusité en France, et dont le seul Clovis avait donné l'exemple, il voulait rendre sa personne plus auguste, et légitimer en quelque sorte son usurpation. Le nouveau monarque ensuite chassa les Sarrasins des provinces méridionales, où ils s'étaient maintenus, et dompta les Saxons qui ne supportaient qu'avec peine le joug de la France.

Bon roi, bon père, bon ami, guerrier invincible et profond politique; Pepin fit oublier qu'il n'était pas né pour le trône; il eût pu même passer pour le plus grand monarque de la terre, s'il n'avait pas eu pour père Charles-Martel, et pour fils Charlemagne. On mit sur sa tombe cette épitaphe : « Ci git Pepin, père de Charlemagne, » comme s'il avait été encore plus grand par son fils que par lui-même.

Les deux fils de Pepin partagent ses états, mais bientôt la mort de Carloman rend Charlemagne, son frère, seul maître de la monarchie. Les premiers exploits du nouveau souverain furent contre les Saxons. Il trouve à leur tête un homme digne de se mesurer avec lui : c'était le fameux Witikind, qu'il défit près de Paderborn.

Charlemagne porta les armes depuis l'âge de quatorze ans, jusqu'à celui de soixante-onze, et ce fut dans ce long espace qu'il parcourut tout l'Occident, passant rapidement des Pyrénées en Allemagne, et d'Allemagne en Italie, remplissant le monde de la gloire de son nom. Il serait difficile de le suivre dans toutes ses campagnes. Son règne est un enchaînement d'actions militaires. Toujours une expédition est suivie d'une autre, et une première victoire en prépare une seconde.

Vaste dans ses desseins , simple dans l'exécution , personne n'out à un plus haut degré que Charlemagne l'art de faire les plus grandes choses avec facilité , et les choses difficiles avec promptitude. Doux et affable envers tout le monde , simple et modeste dans ses manières , il aimait à vivre avec les gens de sa cour. Il gouverna sa maison avec la même sagesse que son empire. Il fut inhumé dans l'église d'Aix-la-Chapelle , qu'il avait fondée. On l'enterra , ou plutôt on le descendit dans un caveau , où il fut assis sur un trône d'or , revêtu de ses habits impériaux , et de son cilice qu'il portait ordinairement , l'épée au côté , la couronne en tête , son livre d'Évangiles sur ses genoux , son sceptre et son bouclier à ses pieds : l'un et l'autre étaient d'or , et le pape les avait bénis. On lui mit par-dessus son manteau royal , la grande bourse de pèlerin , qu'il avait coutume de porter dans tous ses voyages de Rome. Tout le sépulcre fut parfumé d'odeurs ; et rempli de quantité de pièces d'or. On le scella , et , par-dessus , on éleva un superbe arc de triomphe , sur lequel fut gravée cette épitaphe :

« Ici repose le corps de Charles ; grand et orthodoxe empereur , qui étendit glorieusement le royaume des Français , et le gouverna heureusement pendant quarante-sept ans. »

Louis-le-Débonnaire avait trente-six ans lorsqu'il succéda au pouvoir et à la réputation de Charlemagne. Le grand nom de son père fut un fardeau qu'il ne pût soutenir. Il commença son règne par accorder aux Saxons la permission de retourner dans leur patrie, et se jeta ensuite dans une dévotion superstitieuse, dont aurait rougi le particulier le plus ignorant.

Trop occupé de la réforme de l'Eglise, et trop peu du gouvernement de ses états, Louis-le-Débonnaire s'attira la haine du clergé, et perdit l'estime de ses sujets. Jouet de ses passions, et dupe de ses vertus mêmes, ce prince ne connut ni sa force, ni sa faiblesse. Il ne sut se concilier ni la crainte ni l'amour, et, avec peu de vices dans le cœur, il montra qu'il avait tous les défauts de l'esprit.

Louis avait associé à sa puissance trois fils qu'il avait eus d'un premier mariage. Charles-le-Chauve, qu'il eut d'un second avec Judith, fille d'un seigneur de Bavière, n'ayant point d'états, il lui donna l'Allemagne et une partie de la Bourgogne. Judith, qui gouvernait son époux, de concert avec Bernard, comte de Barcelone, son amant et son ministre, avait dicté ce partage.

Les trois fils de l'empereur, Lothaire, Pépin et Louis lèvent des troupes contre leur père. Les

évêques d'Amiens, de Lyon et de Vienne déclarent rebelles à la patrie et à l'Eglise ceux qui ne se joindront pas à eux. Le plus grand nombre des prélats, et Grégoire IV suivent leur exemple. Quelques-uns seulement demeurent fidèles à la légitimité du trône. Le pape, qui était venu en France, à la prière de Lothaire, les menaça d'une excommunication; mais les généreux pasteurs lui répondent que « s'il est venu pour excommunier, il s'en retournera excommunié lui-même. »

Cependant Lothaire se montre et gagne presque toute l'armée de son père, qui prend le parti de passer dans le camp de ses enfants. On l'arrête, et, de l'avis du pape, des seigneurs et des évêques, on le déclare déchu de la dignité impériale, que l'on défère à Lothaire. Prétexte innocent de la guerre, le jeune Charles-le-Chauve fut mis dans un monastère, et l'empereur, après avoir été rasé, eut la douleur de se voir enfermé à Saint-Médard de Soissons.

Si Louis n'avait eu qu'un fils, il était perdu pour toujours; mais ses trois enfants, se disputant ses dépouilles, leur désunion rendit au père sa liberté et sa couronne. L'empereur ayant été transféré à Saint-Denis, Louis et Pepin vinrent le rétablir, et remettre entre ses bras sa femme et son fils Charles. L'assemblée de Soissons fut

anathématisée par une autre, à Thionville; le monarque fut réhabilité; Abbôn, archevêque de Reims, qui avait présidé à l'assemblée de Compiègne, et quelques autres évêques, non moins séditeux que lui, furent déposés; l'empereur ne put ou n'osa les punir davantage.

Le calme, toutefois, ne régna pas long-temps. De nouveaux réglemens du monarque excitent de nouvelles tempêtes. Louis se révolte encore; l'empereur marche, malgré lui; pour le réprimer, mais, bientôt, succombant au chagrin qui le dévore, il meurt auprès de Mayence, en disant : « Je pardonne à Louis, mais qu'il sache » qu'il m'arrache la vie. »

Avec une valeur éprouvée, un naturel bien-faisant, une douceur inouïe, qui ne se démentit qu'une seule fois et, d'une capacité peu commune alors, ce monarque fut le jouet de tout le monde. C'est que ses meilleures qualités devinrent mauvaises par excès. Passer, en effet, les bornes, n'est pas vertu, mais extravagance ou faiblesse. Il avait régné vingt-six ans, et était dans la soixante-deuxième année de son âge. Son corps fut porté à Metz, et inhumé dans l'église de Saint-Arnould.

Trois fils, armés contre leur père, venaient de déchirer le vaste empire de Charlemagne;

trois frères , divisés entre eux , achevèrent de l'affaiblir. Charles et Louis de Bavière s'unissent contre l'empereur Lothaire , et gagnent la fameuse bataille de Fontenai , en Bourgogne , bataille qui coûta , dit-on , la vie à plus de cent mille Français.

Le nouveau monarque ne profite pas de sa victoire ; la paix est conclue. Une autre guerre , aussi sanglante , aussi ruineuse pour l'État , vient l'occuper. Les Normands , depuis le règne de Charlemagne , menaçaient la France. Sous Louis-le-Débonnaire , ils avaient , plus d'une fois , dévasté des provinces , ruiné des places fortes , dépouillé des monastères. Sous Charles-le-Chauve , ce peuple guerrier profita de plus en plus des troubles de l'État , pour étendre et multiplier ses ravages , et le faible monarque leur opposa l'or au lieu du fer. Ces ménagements , indignes d'un roi qui aurait dû plutôt combattre que marchandiser occasionèrent de nouvelles courses , et de plus fréquentes déprédations.

Charles devient empereur par la mort de Louis II , son neveu , décédé sans enfants. Le pape lui conféra le diadème , de sa propre autorité , et le prince parut le recevoir comme un don du pontife. Jusque-là , ni le consentement , ni la consécration des papes , n'avaient paru né-

cessaires pour l'élection des empereurs ; mais , depuis Charlemagne , les esprits étaient bien changés. O honte ! la faiblesse des rois , qui faisait la force de la cour romaine , la rendit bientôt l'arbitre des couronnes et des monarques.

Le règne de Charles , empoisonné par le Juif Sédécias , son médecin et son favori , fut le règne des évêques , et doit être regardé comme l'époque de la décadence de la maison Carlovingienne. Artificieux , fourbe , méchant , haï des grands et du peuple , et généralement méprisé , il ne sut point défendre ses états contre les Normands , et sans cesse il voulait dépouiller sa famille.

A Charles-le-Chauve succéda son fils , Louis-le-Bègue. Il est inutile de dire le motif de ces surnoms. Le nouveau roi , dans le dessein d'assurer sa tranquillité , donna avec profusion gouvernements , évêchés , abbayes , et autres places utiles et honorables , à tous les grands qui se présentèrent d'abord. Ceux qui vinrent après murmurèrent , non de la prodigalité , mais de ne pas avoir obtenu ces faveurs. Dans leur mauvaise humeur , ils refusèrent de le reconnaître. Cependant , après y avoir réfléchi , ils se soumirent , à condition qu'il leur distribuerait le reste. C'est tout ce qu'on peut dire d'un règne de trois ans.

De Louis III et de Carloman , ses deux fils , le

premier mourut de maladie, le second d'accident. Il laissa sa femme enceinte. Charles-le-Gros, cousin-germain des défunts, déjà roi d'Allemagne, et déjà reconnu empereur, fut agréé par les seigneurs français, les uns disent comme roi, les autres seulement comme tuteur du posthume Charles, dont la veuve de Carloman accoucha.

Quel qu'ait été, au reste, le titre de Charles-le-Gros, il se montra fort inférieur à ce qu'on attendait de lui. Visionnaire, mélancolique, valétudinaire, superstitieux et adonné aux femmes, il manquait de courage et de résolution. Le mépris qu'on avait pour lui, et qu'on ne dissimulait pas, lui fit quitter la France. En retournant en Germanie, il tomba malade, et, ce qui n'a pas d'exemple, il fut tellement délaissé, qu'il manqua du nécessaire. Tous ses serviteurs, et son épouse même, l'abandonnèrent. Enfin, sans l'archevêque de Mayence, qui vint charitablement à son secours, cet infortuné monarque serait mort de faim, et il dut la vie à la générosité d'Arnould, roi de Bavière, qui, pour le faire subsister, lui assigna le revenu de trois ou quatre villages,

En attendant que le fils posthume de Carloman fût en âge de régner, les seigneurs donnèrent la couronne à Eudes, fils de Robert-le-Fort. Il s'é-

taut distingué pendant le siège de Paris. Placé sur le trône, il refusa de le céder au posthume Charles III, dit le Simple; mais, après la mort d'Eudes, Charles y monta. Il céda aux Normands la Neustrie, qui, de leur nom (1), a été appelée Normandie. Charles-le-Simple eut un fils, Louis IV, dit d'outre-mer, parce que sa mère se sauva en Angleterre, avec lui, pour se soustraire au triste sort que venait d'éprouver son mari.

Ce prince, qui n'était pas dénué de toute énergie, avait défendu avec courage sa couronne contre Robert, qui s'en était emparé après la mort de son frère Eudes. Charles le-Simple le vainquit, puis, par une terreur panique, il abandonna ses états, et se jeta entre les mains d'Hébert, comte de Vermandois; qui le retint en prison, où il mourut.

Pendant que Charles se déshonorait par cette désertion, Hugues-le-Grand, de la famille des Eudes, tint les rênes du gouvernement. Il donna aux seigneurs, pour les gagner, plusieurs domaines, à charge d'hommage et de redevance.

(1) Quæ prius antiquam cum Neustria nomen haberet, Post à Normanis habuit Normania nomen.

C'est de cette époque que date la création des fiefs en France.

Dédaignant ou n'osant se faire roi, Hugues-le-Grand laissa prendre le sceptre à Raoul, son parent. Louis revint d'outre-mer disputer la couronne à Raoul. Hugues-le-Grand soutint le fantôme de roi qu'il avait créé. Pour lui, il s'intitulait duc de France et de Bourgogne, comte de Paris et d'Orléans.

On voit, par ces titres, combien était resserré le royaume que Louis redemandait à Raoul. Il y rentra, malgré les efforts de Hugues-le-Grand, et le laissa à Lothaire, son fils, et celui-ci à Louis V, dit le Fainéant, qui ne régna qu'un an. Il mourut empoisonné par sa femme. Son père, dit-on, avait eu le même sort. En eux finit la race des Carlovingiens, qui dura deux cent trente-sept ans.

CAPÉTIENS.

Hugues Capet s'y prit comme Pepin, pour s'assurer la couronne; il flatta les grands; il tâcha de plaire au clergé par un spécieux dehors de religion, jusqu'à porter sur ses épaules la chässe de saint Riquiert, fort révééré en ce temps-là; en un mot, il se montra affable à tout le monde.

Tout était disposé quand le Fainéant mourut; de manière que Hugues Capet, fils de Hugues-

le-Grand, et arrière-petit-fils de Robert-le-Fort, n'eût qu'à se montrer pour être proclamé roi. Les concours heureux des circonstances qui le placèrent sur le trône, n'a, cependant pas fait dire qu'il ait eu part à la mort précipitée de son prédécesseur. Il restait un fils de Louis d'Outremer, nommé Charles, duc de Lorraine. La couronne devait lui appartenir; il la réclama, et soutint son droit; mais ses forces étaient trop inégales contre celles de Hugues Capet, qui, avant d'être roi, possédait le duché de France, les comtés d'Orléans et de Paris, et était beau-frère des ducs de Bourgogne et de Normandie. Le fils de Charles, selon quelques auteurs, lui succéda en Lorraine; mais l'opinion commune est qu'il ne laissa pas de postérité.

Hugues Capet gouverna avec une rare prudence. Environné de grands seigneurs, jaloux les uns des autres, il les faisait battre, sans se mêler de leurs querelles. Par-là ils s'affaiblissaient, et l'autorité royale se renforçait à proportion. Ce monarque avait eu soin de se faire sacrer. Il prit la même précaution pour Robert, son fils.

Hugues Capet ne régna que neuf ans, et laissa, à sa mort, le royaume aussi tranquille que si sa famille l'eût gouverné pendant une longue suite d'années. Politique par habitude, il ne

manqua jamais de courage dans l'occasion. On croit qu'il fut surnommé Capet, soit parce qu'il avait une grosse tête, soit à cause de sa prudence. Ce nom est resté à ses descendants.

Robert, son fils, présente sur le trône un phénomène singulier, un roi saint, ou du moins reconnu pour tel dans les légendes, et ce saint excommunié, mais excommunié de manière que les prélats, les grands et toute la cour le fuyaient comme un pestiféré. Il ne lui resta que deux domestiques; encore faisaient-ils passer par le feu les plats dans lesquels il mangeait, les ustensiles dont il se servait, et jetaient la desserte aux chiens, pour ne se pas souiller des restes contagieux d'un excommunié. Quelle sottise!

Robert mourut âgé de soixante ans, et universellement regretté. « Nous avons perdu notre
» père, disaient en gémissant ceux qui assis-
» taient à ses funérailles. Il nous gouvernait en
» paix; sous lui, nos biens étaient en sûreté.
» Tant qu'il a été roi, nous n'avons craint per-
» sonne. Daigne le Seigneur accorder le salut
» éternel à ce prince si bon, à ce père du sénat
» et de tous les gens de bien! qu'il daigne le faire
» monter promptement au ciel, et le faire as-
» seoir éternellement avec Jésus-Christ, le roi
» des rois. »

Une vaine formalité de dispense de la cour de Rome, lors de son mariage avec Berthe, avait fait lancer contre lui les foudres du Vatican. Quoi qu'il en soit, Robert fut maître de ses passions comme de ses peuples. Sincèrement pieux, jamais prince ne fut plus assidu aux offices divins. Il chantait avec le chœur, et portait chappe, la couronne sur la tête, et le sceptre à la main. Sa charité n'avait point de bornes : il nourrissait par jour, le plus souvent, jusqu'à mille pauvres. Le jeudi saint, il leur lavait les pieds, et les servait à genoux, couvert d'un cilice. Dieu lui accorda, dit-on, la grâce de les guérir en les touchant, et en faisant sur eux le signe de la croix. Voilà apparemment d'où vient à nos rois l'usage de toucher les écronelles. A la piété, Robert joignit le savoir, mais un savoir digne de son siècle ; il est même prouvé qu'il composa des répons et des hymnes que l'on chante encore dans l'Eglise.

Henri I^{er} meurt dans la trentième année de son règne, et la cinquante-cinquième de son âge, avec la réputation de grand capitaine et de roi juste. Une médecine, prise sans précaution, termina sa carrière. On lui est redevable de la Trêve du Seigneur, qu'avait d'abord réclamée la sollicitude des papes. C'était une loi

qui défendait les combats particuliers, depuis le jeudi jusqu'au dimanche, par respect pour les mystères de la vie de Jésus-Christ, opérés pendant ces jours. C'est tout ce que pouvaient alors contre la fureur des guerres civiles, allumées dans tout le royaume, les autorités civiles et ecclésiastiques réunies.

Philippe I^{er} n'avait pas huit ans, à l'époque de la mort de Henri I^{er}, auquel il succéda. Baudouin fut déclaré régent du royaume, s'acquitta avec zèle de son emploi de tuteur, et prit grand soin de l'éducation de son pupille. Il paraît que Philippe ne manquait pas d'esprit, mais qu'il ne l'avait pas juste, et qu'il n'était pas d'une probité délicate. Il usa de ruse pendant toute sa vie, s'applaudissant avec suffisance de sa prétendue habileté, quand il réussissait; honteux et consterné quand il échouait.

Ce caractère le rendit méprisable à ses sujets, et odieux aux princes voisins. Une insolente raillerie pensa lui coûter cher. Sans cesse il était occupé à faire la guerre, et à conclure des traités de paix avec Guillaume, duc de Normandie, conquérant de l'Angleterre. Quand Philippe l'avait jeté dans quelque embarras, surtout pour des secours accordés en fraude aux enfants rebelles du prince normand, le Français triom-

phait de son astuce; mais, aussitôt que Guillaume, instruit de ses manœuvres, menaçait de se venger, Philippe l'apaisait par des soumissions, sauf à recommencer.

Dans une circonstance où Guillaume, qui était fort replet, plus patient qu'à son ordinaire, et retenu au lit par une indisposition, tardait à se mettre en campagne, pour tirer raison d'une nouvelle supercherie, Philippe dit en plaisantant à ses courtisans : « Quand donc ce gros » homme accouchera-t-il ? » Le duc, auquel ce propos fut rapporté, faisant allusion aux relevailles des femmes, qui portaient un cierge à l'église, dit : « Je releverai bientôt de couche, » et j'irai présenter tant de luminaires au roi » France, qu'il se repentira de son prétendu » bon mot. » Ce luminaire, en effet, fut l'incendie de la ville de Mantes, qui porta la peine de la fade plaisanterie de son roi. Il fut même très heureux de ce que le duc, qui était à la tête d'une armée nombreuse, survécût peu à sa cruelle vengeance.

Quoique Guillaume-le-Conquérant appartienne à l'histoire d'Angleterre, nous croyons, comme duc de Normandie, devoir consigner ici un fait qui eut lieu lors de ses funérailles. Une aventure extraordinaire les rendit très remarquables. Comme

on était prêt à le mettre dans le tombeau, un gentilhomme normand, nommé Asselin, cria *haro* sur son corps, disant que le terrain lui appartenait, et que le défunt y avait fait bâtir l'abbaye de Saint-Etienne, sans le lui payer.

« Je déclare devant Dieu, s'écria-t-il, que cette » terre m'appartient légitimement; c'était un » champ que ce prince usurpa sur mon père, » lorsqu'il fit construire cette église, sans lui en » vouloir faire satisfaction : c'est pourquoi je ré- » clame ce fonds, et je vous défends d'enterrer » ce corps dans mon héritage. » Tous les assistants restèrent dans le silence et l'étonnement; mais Henri, le plus jeune des fils de Guillaume, qui se trouvait à ses obsèques, instruit des droits du requérant, lui fit donner sur-le-champ cent livres d'argent, valeur du terrain réclamé.

Louis VI, que l'énormité de sa taille fit surnommer le Gros, avait été sacré du vivant de son père; mais l'usage était que le prince associé fût sacré de nouveau, lorsqu'il devenait seul possesseur du trône. Cette auguste cérémonie se fit à Orléans, et ce fut inutilement que l'archevêque de Reims s'y opposa. Le fier prélat fut contraint de rendre hommage à son roi, qui mourut âgé d'environ soixante ans. On ne peut lui refuser ni les qualités qui forment le

héros guerrier, ni les vertus qui font le bon prince.

En vain Boileau, ridiculement plaisant, a essayé de flétrir sa mémoire, en établissant une différence entre Louis-le-Gros et Louis-le-Grand. Louis-le-Gros, toute compensation faite, vaut mieux que Louis XIV.

Actif, courageux, intrépide, de mœurs douces, naturellement porté au bien, tout entier au bonheur de l'État, zélé pour la justice, et ami du peuple, il avait en horreur l'oppression et la tyrannie. S'il eût excellé dans la politique comme dans tout le reste, il aurait égalé, peut-être même surpassé les plus illustres de ses prédécesseurs.

Les rois devraient toujours avoir devant les yeux ces dernières paroles qu'il dit à son successeur : « Souvenez-vous, mon fils, que la royauté n'est qu'une charge publique dont vous rendrez compte à celui qui seul dispose des sceptres et des couronnes. » Il eut pour ministres quatre frères, nommés Garlande, mais point de favoris. « Un roi, disait-il, n'en doit avoir d'autres que son peuple, » et ce mot seul renferme son éloge.

Louis-le-Gros avait été élevé dans l'abbaye de Saint-Denis, et y fit élever aussi son fils, qu'on

a surnommé Louis-le-Jeune, pour le distinguer de son père. Ces grands monastères étaient les écoles de la jeune noblesse. Il s'y trouvait des hommes d'un mérite éminent, l'honneur de leur siècle, entre lesquels on compte Suger, abbé de Saint-Denis, profond politique, ministre sage, conseiller des rois et leur ami, Bernard, abbé de Clairvaux, génie brillant, doué d'une éloquence douce, insinuante, pleine de chaleur, tenant, comme l'Hercule gaulois, les oreilles de ses auditeurs attachées à sa langue, par des chaînes. On peut ajouter Abailard, qui fut puni d'avoir aimé et d'avoir écrit. On sait son sort comme amant. Il chercha à se distraire par la métaphysique, le roman de l'esprit; mais il s'égara dans le labyrinthe d'une abstraite dialectique. On l'accusa d'hérésie, et il fut forcé de subir l'humiliation d'une rétractation publique.

Pieux, bon, courageux, mais sans politique, sans finesse, et toujours emporté par une dévotion superstitieuse, Louis VII est le premier des rois de France, qui se soit servi des fleurs de lis sur ses armes et sur son seau. Il défendit le duel pour une dette qui n'excéderait pas cinq sous. Une dette de six sous était donc une matière suffisante de duel? Une pareille ordonnance est bien capable de prouver, tout à la fois, et la

faiblesse de la législation, et la barbarie de ces temps-là.

L'histoire de Philippe-Auguste, comme conquérant, pourrait être longue; mais tous ces récits de guerres, de combats, de batailles, d'engagements partiels ou généraux, se ressemblent, tant est monotone et stupide la sottise manie de s'entretuer parmi les hommes! Les guerres de ce monarque, cependant, trouvent en elles-mêmes leur excuse, en ce qu'elles avaient pour but de rattacher à sa couronne les parties que la force en avait détachées. On vit donc, sous son règne, réunis et soumis à la couronne de France, la Normandie, qui s'y était soustraite depuis trois cents ans, l'Anjou, le Maine, la Touraine, le Poitou, l'Auvergne, le Vermandois, l'Artois, et un nombre considérable de villes intermédiaires.

Outre le désir de réunir à son royaume les provinces que des guerres et des mariages en avaient séparées, Philippe-Auguste avait un juste sujet d'agir hostilement contre Jean-Sans-Terre, roi d'Angleterre. Vassal de la France, par son duché de Normandie, ce prince avait fait assassiner Arthur, duc de Bretagne. Seigneur suzerain de tous les deux, Philippe déclara la guerre à l'assassin, pour le punir de son

crime, et cette guerre valut au roi de France la conquête de la Normandie.

Quoique Philippe fût un prince sage, il céda, dans les commencements de son règne, à la manie épidémique des croisades, manie du siècle, et fit le voyage de la Terre-Sainte. Toutefois, il n'y resta que le temps nécessaire pour faire voir qu'il y était allé, et qu'il avait accompli son vœu.

Ce prince peut être appelé le père des villes. Il leur donna des privilèges, des lois de police, et il les embellit autant que les arts en enfance le permettaient alors. Ses exploits militaires ont été couronnés par la victoire de Bovines. C'était Jean-Sans-Terre, qui, par vengeance, avait formé une ligue, et armé contre la France, l'empereur Othon, qu'on vit paraître à la tête de cent cinquante mille hommes. Philippe ne put lui en opposer que cinquante mille. Les deux armées se rencontrèrent près de Tournay; dans un lieu nommé Bovines; mais, avant d'en venir aux mains; le roi de France, soupçonnant qu'il y avait des traîtres dans ses troupes, leur adressa ces paroles : « Seigneurs français, et vous, va-
» leureux soldats, qui êtes près d'exposer votre
» vie pour la défense de cette couronne, si vous
» jugez qu'il y en ait quelqu'un parmi vous qui

» en soit plus digne que moi, je la lui cède et la
» résigne volontiers, pourvu que vous vous dis-
» posiez à la conserver entière. »

Touchée de ces généreuses paroles, l'armée s'écrie : « Vive et règne éternellement Philippe !
» Vive le roi Auguste ! que la couronne lui de-
» meure à jamais ; nous la lui conserverons tous
» aux dépens de nos vies. »

Les troupes, après cet élan d'affection, se jettent à genoux, et lui demandent sa bénédiction. Le clergé entonne des psaumes ; les trompettes sonnent la charge ; les Français fondent en désespérés sur les ennemis, les enfoncent, les mettent en déroute, et remportent une victoire complète.

Philippe, pendant les dernières années qui suivirent ce triomphe, ne s'occupait plus que des vertus pacifiques utiles à ses peuples, dont il se fit craindre, aimer et respecter. Après sa mort, arrivée à soixante ans, lorsque la flatterie se tait ; la voix publique lui a donné le surnom d'Auguste.

Celui de Lion, déferé à Louis VIII, son fils, marque une grande ardeur dans les combats. Il en fit preuve, principalement contre les Albigeois hérétiques, coupables de cruauté et de libertinage ; mais ceux qui les combattaient,

n'en étaient pas, non plus, tout-à-fait exempts, à l'exception de Louis, qui a été un modèle de pureté dans les mœurs, et d'exactitude dans les devoirs de la religion. Il mourut à trente-neuf ans, et laissa son fils, âgé de douze, sous la tutelle de la reine Blanche, sa mère.

La régence de cette princesse fait honneur à son esprit. Elle fut ferme et politique. Supérieure aux événements, elle les dirigeait. Blanche continua dans le devoir, non, à la vérité, sans peine, les seigneurs qui croyaient pouvoir reprendre facilement, sous le gouvernement d'une femme, leur ancienne autorité. Elle réprima les uns par la force, et gagna les autres par la douceur. Les propos hasardés sur la conduite de la reine Blanche, sont une preuve de la légèreté et de la méchanceté qui président aux jugements qu'on porte quelquefois des souverains dans leurs propres cours.

Thibaut, comte de Champagne, est assidu auprès d'elle, donc il en est amoureux : elle le souffre, parce qu'il serait dangereux de le choquer, donc elle l'aime : elle marque de la déférence pour les conseils d'un légat du pape, il est fréquemment admis dans sa société, donc il a de la passion pour elle, et n'en est pas haï de son côté. La reine laissait dire et agissait. Personne

n'a jamais été aussi indifférent sur les bruits publics, et les événements l'ont justifiée, plus que toutes les mesures qu'elle aurait prises pour les faire cesser.

Une calomnie maligne s'est attachée à toutes les actions de cette princesse. Blanche élevait son fils dans une grande piété, et dans les principes d'une vertu sévère : c'est, disait-on, qu'elle voulait en faire un moine, plutôt qu'un monarque, afin de continuer à gouverner sous son nom.

Cette éducation, cependant, ne donna à Louis IX, ni excès, ni faiblesse dans l'administration. Il était dévot, sans être superstitieux. Il respectait l'autorité des souverains pontifes, et savait la borner. Il considérait le clergé, et le tenait dans la régularité. Il ne pillait point le bien des églises, mais il le réclamait pour subvenir aux besoins de l'État. Tout ce qu'opéra la rigueur des principes religieux, ce fut de le rendre inflexible dans les principes de la justice, et cette justice il la rendit patriarchalement, sous un chêne, dont l'ombre couvrait les clients, à la porte du château de Vincennes. Il arriva même que, dans des procès où son domaine était intéressé, de simples particuliers ne craignirent pas de le prendre pour juge; enfin, il est prouvé par d'authentiques témoignages, que les sei-

gneurs anglais , dans la plus importante des causes , où il était question de décider entre eux et leur roi , choisirent Louis IX pour arbitre , et s'en rapportèrent à sa décision.

Si l'on peut reprocher à la mémoire de ce prince quelques travers religieux , ce sont ses deux croisades ; encore doit-on avouer que c'était la manie du temps ; qu'il apporta aux préparatifs toutes les précautions capables de les faire réussir , et que jamais projet imprudent ne fut commencé avec plus de prudence. Il échoua , tomba dans les fers des infidèles , se montra grand et ferme , et fit respecter sa vertu dans les chaînes.

Louis IX mourut de la peste , à cinquante-six ans , dans son expédition contre Tunis , qui n'avait pas été plus heureuse que celle d'Egypte.

Si quelqu'un pensait que la dévotion rétrécit l'esprit , qu'il lise les Établissements de saint Louis ; qu'il lise sa véridique histoire par Joinville , et la Pragmatique Sanction , qui sape , jusque dans leurs ridicules fondements , les prétentions plus ridicules encore de l'Église de Rome.

La France , sous son règne , fut florissante et respectée de tous ses voisins , car , en faisant des lois pour son peuple , Louis IX n'oublia pas d'en

prescrire aux rois.. Ses Instructions à Philippe son fils , surnommé le Hardi , sont un modèle en ce genre. Guerrier infatigable , brave de sang-froid , bon fils , bon mari , bon père , monarque juste et compatissant , Louis IX a réuni à ces qualités le titre de saint , qui sert à faire connaître qu'il possédait toutes les vertus , autant que la faiblesse humaine en permet la réunion.

Maintenant , que nous avons percé la nuit des temps , et que tout ce qui va suivre est de la plus rigoureuse exactitude , nous suivrons par ordre , mais le plus rapidement qu'il nous sera possible de le faire , la chaîne des événements.

La reine Blanche joignait aux vertus du gouvernement , celles que la religion enseigne et sanctifie. Elle ne cessait de dire à son fils :

« Quelque tendresse que j'aie pour vous , j'aimerais mieux vous voir mort , que souillé d'un péché mortel. »

Le comte d'Anjou , frère de Louis IX , était en procès avec un simple gentilhomme , son vassal ; celui-ci , condamné par les officiers du prince , en appela à la cour du roi. Le comte le fait mettre en prison : il est bientôt mandé lui-même.

« Croyez-vous , lui dit Louis IX , qu'il doive y avoir plus d'un souverain en France , ou que vous soyez au-dessus des lois , parce que vous

« êtes mon frère ? » Le monarque ordonne que le vassal soit mis en liberté, et qu'il vienne se défendre. Il lui assigne des avocats, personne n'osant plaider sa cause. On examine l'affaire, et le comte d'Anjou est condamné.

On blâmait, un jour, ce religieux monarque de faire trop d'aumônes. « Les rois, répondit-il, sont quelquefois obligés d'excéder un peu dans la dépense, et, s'il y a de l'excès, j'aime mieux que ce soit en aumônes, qu'en choses mondaines et inutiles. » La fondation des Quinze-Vingts, et celle de la plupart des hôpitaux de la capitale, sont son ouvrage. Il donna aux Chartreux le palais du roi Robert, qui n'était point habité, parce qu'il y revenait, disait-on, des esprits. Les Chartreux s'y établirent, et les esprits disparurent. C'est de cette opinion populaire que vient le nom de Fontaine du Diable, et de rue d'Enfer, donné à ce quartier.

L'usage de jouer des mystères sur le théâtre, commença à s'établir sous le règne de Philippe-le-Bel. Dans une fête qui fut donnée lorsque ce prince conféra à ses enfants l'ordre de chevalerie, « Là, vit-on Dieu, dit une ancienne chronique, manger des pommes, rire avec sa mère, dire des patenôtres avec ses apôtres, ressusciter et juger les morts; là furent enterrés les bien-

» heureux chanter en paradis, dans la compa-
» gnie d'environ quatre-vingt dix anges, et les
» damnés pleurer dans un enfer noir et puant,
» au milieu de plus de cent diables, qui riaient
» de leur infortune. » Tels étaient alors les plai-
sirs les plus délicats de la France.

On remarque, sous le règne de Charles-le-
Bel, l'érection de la baronnie des Bourbons en
duché-pairie. Les lettres du roi portent : « J'es-
» père que les descendants du nouveau duc
» (Louis, petit-fils de saint Louis) contribueront,
» par leur valeur personnelle, à maintenir la
» dignité de la couronne. » L'application de ces
paroles à Henri IV, est intéressante pour tous les
Français.

Le gibet élevé, pour Enguerrand de Marigny,
à Montfaucon, fut fatal à tous ceux qui s'en mê-
lèrent. Marigny y fut attaché. Pierre Remi, qui
le fit réparer, y fut pendu. Jean Mounier, lieu-
tenant civil, y ayant fait toucher, y fit amende
honorale. Enfin, Jean de Montaigu et Samblan-
çay, surintendant des finances, y perdirent
ignominieusement la vie.

Après la funeste et sanglante bataille de Crécy,
Philippe de Valois, vaincu, cherchant un asile,
arriva, vers le milieu de la nuit, à la porte d'un
château. Il frappa; le châtelain voulut savoir qui

il était : « Ouvrez, dit-il, c'est la fortune de la France. »

Comme on engageait le roi Jean II à ne point retourner dans sa prison, ainsi qu'il l'avait juré, il rejeta cet avis. « Si la justice et la bonne foi, » dit-il, « étaient bannies du reste du monde, il faudrait qu'on retrouvât ces vertus dans la bouche et dans le cœur des rois. »

Charles V disait souvent : « Je ne trouve les rois heureux, qu'en ce qu'ils ont le pouvoir de faire du bien. »

Les habitants de Paris ayant ouvert leurs portes à Charles VII, s'empressèrent d'effacer leurs anciennes révoltes, par les démonstrations de joie qu'ils donnèrent à ce prince. L'entrée du monarque fut magnifique. Sur le passage, depuis la porte Saint-Denis jusqu'à Notre-Dame, les rues étaient pleines de théâtres, où l'on jouait le Mystères. Il trouva d'abord une mascarade, qu'on n'imaginerait pas aujourd'hui : c'étaient les sept péchés capitaux, combattus par les trois vertus théologiques, et les quatre vertus cardinales.

Louis XI, ce monstre couronné, dont le nom seul est plus laid et plus hideux que le crime, était l'esclave de son médecin Jean Coitier. Téméraire et insolent, cet empirique osait dire à

son roi : « Je sais qu'un beau matin vous me
» renverrez, comme vous faites de tant d'autres ;
» mais je jure Dieu que vous ne vivrez point huit
» jours après, » et en cinq mois, le prince superstitieux donna près de cent mille écus à ce médecin.

Irrité contre un astrologue qui avait prédit la mort d'une femme qu'il aimait, il le fit venir, bien résolu de ne le point épargner. « Toi, qui
» prévois tout, lui dit-il, quand mourras-tu ? » Pénétrant le dessein du prince, l'astrologue répondit : « Trois jours avant votre majesté. » Cette répartie adroite lui sauva la vie, et des ordres furent donnés pour qu'on prit le plus grand soin de sa personne.

Louis XI promettait et jurait tout ce qu'on voulait, pourvu que ce ne fût pas sur la croix de saint Lo, d'Angers, parce qu'il était persuadé que ceux qui se parjuraient, après ce serment, mouraient dans l'année. Or, comme il était toujours disposé à ne pas tenir sa parole, il ne voulait pas s'exposer ; mais il jurait volontiers sur une petite Notre-Dame de plomb, qu'il portait à son bonnet.

Gênes s'était soumise à la France, sous Charles VI ; mais cette république volage, après de fréquentes révoltes, ayant offert à Louis XI

de le reconnaître pour souverain, sa réponse fut : « Vous vous donnez à moi, et moi, je vous » donne au diable. »

La vie domestique de Louis XI était triste et sévère. Il s'est vanté de porter tout son conseil dans sa tête, et il craignait, par-dessus tout, la vérité et la mort. Dans sa dernière maladie, il s'entoura de reliques, qu'il fit venir de toutes parts. La sainte ampoule même fut apportée de Reims au Plessis-les-Tours.

Louis XI s'était voué à un saint, et, comme le prêtre recommandait instamment à sa protection le soin de l'âme et du corps du roi : « Ne » parlez que du corps, dit le prince; il ne faut » pas se rendre importun, en demandant tant » de choses à la fois. »

L'ambassadeur de la république de Venise, voulant détourner Louis XII d'entrer dans la ligue de Cambray, en lui vantant la prudence des Vénitiens : « J'opposerai, répondit-il, un si » grand nombre de fous à vos sages, que je les » déconcerterai. »

Près de livrer la bataille d'Aignadel, on lui représente que les Vénitiens se sont emparés du seul poste qu'il pouvait occuper : « Où campe- » rez-vous, sire? lui demanda un grand de sa » sa cour.—Sur leur ventre, répondit-il. » Quel-

qu'un lui conseillant, dans la mêlée, de ne point tant exposer sa personne : » Que ceux qui ont peur, s'écrie-t-il, se mettent derrière moi. »

Avec treize millions de revenu, qui en vaudraient environ cinquante aujourd'hui, ce prince soutint la majesté du trône, et fit face à toutes les dépenses. On lui a entendu dire que la justice d'un prince l'oblige à ne rien devoir, plutôt que sa grandeur à beaucoup donner. « J'aime mieux, » disait-il un jour, voir les courtisans rire de mon avarice, que de voir mon peuple pleurer de mes dépenses. » En effet, Louis XII diminua les impôts de plus de moitié, et n'en créa jamais de nouveaux. Enfin, le murmure de la critique, s'il en mérita quelque une, est étouffé par cette proclamation du crieur public, lorsqu'il annonça la mort du monarque : « Priez Dieu pour le bon roi Louis, père du peuple, » la plus belle de toutes les oraisons funèbres.

François I^{er}, à la funeste bataille de Pavie, se voyant contraint de mettre bas les armes, ne voulut se rendre qu'au vice-roi de Naples. « Monseigneur de Lannoy, lui dit-il, voilà l'épée d'un roi qui mérite d'être loué, puisque, avant de la perdre, il s'en est servi pour répandre le sang de plusieurs des vôtres, et qu'il n'est pas pri-

» sonnier par lâcheté, mais par un revers de fortune. »

Sur l'observation que firent les vainqueurs à François I^{er}, que tous ses gardes-suisse s'étaient fait tuer dans leurs rangs, et qu'ils étaient couchés morts les uns auprès des autres. « Si toutes mes troupes, répondit-il, avaient fait leur devoir comme ces braves gens, je ne serais pas votre prisonnier, mais vous seriez les miens. »

Charles-Quint, à la nouvelle de la captivité du roi de France, assembla son conseil, pour savoir comment il devait le traiter. « Comme votre frère et votre ami, répondit l'évêque d'Osma. Il faut lui rendre la liberté, sans autre condition que celle de devenir votre allié. » Mais, bien loin de suivre cet avis généreux, l'empereur se comporta avec un roi, et un roi de France ! comme aurait fait un corsaire avec un riche esclave.

Henri II ayant fait la paix avec Philippe II, roi d'Espagne, le maréchal de Brissac, qui commandait en Piémont depuis dix ans, fut obligé de réformer ses troupes. « Où trouverons-nous du pain ? » s'écrièrent les soldats, d'un ton séditieux. « Chez moi, tant qu'il y en aura, » leur répondit le général. Ayant en vain, depuis, sollicité le paiement de ceux qui, sur sa parole,

avaient fait des avances pour l'armée, il leur donna la dot de sa fille, et fouilla dans la bourse de ses amis pour les dédommager.

Charles IX ayant engagé Coligni à se rendre à la cour, lui dit en l'abordant : « Je vous tiens, » mon père, et vous ne nous quitterez pas quand » vous voudrez. Voici, ajouta-t-il, le jour le plus » heureux de ma vie. » L'amiral ayant été blessé, quelques jours avant le funeste massacre de la Saint-Barthélemi : « Mon père, lui dit le perfide » monarque, la blessure est pour vous, et la dou- » leur pour moi. »

Besme, domestique du duc de Guise, donna le premier coup à Coligni. « Jeune homme, lui » dit ce grand capitaine, d'un air tranquille, tu » devrais respecter mes cheveux blancs ; mais, » fais ce que tu voudras, tu ne m'abrègeras la » vie que de quelques instants. Au moins, ajou- » ta-t-il en expirant, si je mourais de la main » d'un honnête homme, non pas de celle d'un » goujat ! »

Durant le massacre, le maréchal de Tavannes courait les rues, criant au peuple : « Saignez ! » saignez ! les médecins disent que la saignée est » aussi bonne, en tout ce mois d'août, comme » en mai. » Charles IX tirait lui-même, avec une

longue arquebuse, sur les malheureux qui prenaient la fuite (1).

Plusieurs commandants de province refusèrent courageusement d'obéir à l'ordre, qu'on leur donna, d'être les meurtriers de leurs concitoyens.

Le vicomte d'Ortès écrivit, de Bayonne, au roi :

« J'ai communiqué le commandement de votre
» majesté à ses fidèles habitants et gens de guerre
» de la garnison ; je n'y ai trouvé que de bons ci-
» toyens et fermes soldats, mais pas un bourreau. »

Le bourreau de Lyon, à qui le gouverneur de

(1) Aux accents de l'airain, sonné par les furies,

Charles, tu déchainas toutes leurs barbaries.

Vois ce Louvre encor teint d'un massacre odieux ;

La Seine regorgeant de meurtre, sous tes yeux,

Et ce tube enflammé, complice de ta rage,

Et ton affreux sourire insultant au carnage...

Roi-bourreau, criminel de lèse-humanité,

Qu'oppose à ce forfait ta vaine majesté ?....

Tes gardes, tes flatteurs, ta couronne est en poudre :

Rien ne peut te défendre, et rien ne peut t'absoudre.

Contre la nation, lâche conspirateur,

Devant tout l'avenir mon vers accusateur

Traîne sur l'échafaud ta mémoire insolente,

Du meurtre de ton peuple encor toute sanglante,

Et, sur ton trône affreux, je grave de ma main :

« De ses propres sujets, CHARLES fut l'assassin ! »

P. LE BRUN.

cette ville. ordonna d'expédier quelques-uns des huguenots, qui étaient dans les prisons, tandis que la populace immolait les autres à sa fureur, répondit « qu'il ne travaillait que judiciairement. »

Charles IX s'était exercé sur les bêtes à verser le sang de ses sujets. Un de ses plaisirs, quelle horreur ! était d'abattre, d'un seul coup, la tête des ânes et des cochons qu'il rencontrait en allant à la chasse. Lansac, un de ses favoris, l'ayant trouvé l'épée à la main contre son mulet, lui dit gravement : « Quelle querelle est donc survenue » entre sa majesté très chrétienne et mon mulet ? »

Les foudres de Rome inspirant, pour leurs suites, des craintes à Henri III, Henri IV le rassura par ces paroles : « Vainquons, mon frère, » et nous aurons l'absolution ; mais, si nous » sommes battus, nous serons excommuniés, aggravés et réaggravés. »

La bataille de Coutras était sur le point de se livrer, lorsque Henri IV, se tournant vers les princes de Condé et de Soissons, leur dit : « Sou- » venez-vous que vous êtes du sang des Bour- » bons, et, vive Dieu ! je vous ferai voir que je » suis votre aîné. — Et nous, lui répondirent les » princes, nous vous montrerons que vous avez » de bons cadets. » Dans la chaleur de l'action, plusieurs s'étant mis devant lui, pour couvrir sa

personne, il leur cria : « A quartier, je vous prie ;
 » ne m'effusquez pas, je veux paraître. » Après
 la victoire, on lui présenta les bijoux et les autres
 magnifiques bagatelles du duc de Joyeuse, tué
 dans la journée ; mais il les dédaigna en disant :
 « Il ne convient qu'à des comédiens de tirer va-
 » nité des riches habits qu'ils portent. Le véri-
 » table ornement d'un général est le courage, la
 » présence d'esprit dans l'action, et la clémence
 » après la victoire. »

La Vie du bon roi ,

Qui fut de ses sujets, le vainqueur et le père ,
 étant entre les mains de tout le monde, nous
 terminerons son article par la citation suivante :
 Les professeurs du collège royal ; qu'on cessait,
 depuis long-temps, de payer, présentèrent leur
 requête à Henri IV : « J'estime mieux, dit ce
 » prince, qu'on diminue de ma dépense, et qu'on
 » ôte de ma table, pour en payer mes lecteurs.
 » M. de Sully les paiera. » Ce grand ministre
 ajouta : « Les autres vous ont donné du papier,
 » du parchemin, de la cire ; le roi vous a donné
 » sa parole, et moi je vous donnerai de l'argent. »

On était encore infatué, au commencement
 du règne de Louis XIII, de l'astrologie judi-
 ciaire, et un astrologue, nommé Morin, ayant

prédit que tel jour, le roi était menacé de quelque malheur, on respecta assez la prédiction du visionnaire, pour recommander au roi de ne pas sortir. Il garda, en effet, l'appartement toute la matinée, mais, s'ennuyant l'après-midi, il voulut prendre l'air, et tomba. « Qu'on ne parle pas de » cela à Morin, dit le prince; cet accident le rendrait trop glorieux. »

Louis XIII aimait la guerre, et fit même, plus d'une fois, paraître la plus grande intrépidité dans une tranchée. Au siège de Royan, en 1622, il fit trembler pour sa vie. Un jour qu'il sortait de visiter les avant-postes, un boulet lui passa deux pieds au-dessus de la tête : « Mon Dieu ! » Sire, s'écria Bassompierre, ce boulet a failli » vous tuer. — Non pas moi, » répondit tranquillement le roi. Avis aux flatteurs.

La plus grande partie du règne de Louis XIV peut être comparée à un spectacle à grandes machines, fait pour étonner; mais, sur la fin, on ne voit plus que les débris de cette majesté théâtrale, et l'illusion s'évanouit.

L'ambition de Louis XIV avait réduit le royaume à l'état le plus déplorable. La dette nationale se monta à deux milliards soixante-deux millions cent trente-huit mille livres. Les revenus se trouvaient, par anticipation, nuls pour plus de deux

années; tout présageait la plus orageuse des ré-
gences, et, pour comble de malheur, l'hérédité
légitime mettait le sceptre aux mains d'un enfant.

Unique et précieux rejeton d'une race auguste,
Louis XV succéda à son bisaïeul, à l'âge de cinq
ans, et, pendant la minorité du monarque, la
régence du royaume fut déférée à Philippe, duc
d'Orléans, petit-fils de France, prince dont la
calomnie et l'envie nous ont laissé les portraits
les plus hideux, mais dont l'administration doit
être à jamais mémorable. Louis XV vit, Philippe
est vengé (1).

Orageux d'abord, le règne du successeur de

(1) On a osé accuser le duc d'Orléans d'avoir été l'auteur
du désordre de la famille royale, de la mort de trois dau-
phins, et d'avoir voulu même attenter, par le poison, aux
jours de l'enfant-roi; mais ce prince est suffisamment lavé,
aux yeux de la postérité, d'un si odieux et si exécration-
nable fait. Philippe, dit Voltaire, était un prince à qui on ne
pouvait reprocher que son goût ardent pour les plaisirs et
pour les nouveautés. De toute la race de Henri IV, il fut
celui qui lui ressembla le plus. Il en avait la valeur, la
bonté, l'indulgence, la gaieté, la facilité et la franchise,
avec un esprit plus cultivé. Sa physionomie, incomparable-
ment plus gracieuse, était cependant celle de Henri IV;
il se plaisait quelquefois à mettre une fraise, et alors
c'était Henri IV embelli.

Louis XIV brille, durant cinquante ans, du plus vif éclat, et se trouve ensuite mêlé de grandes adversités et de quelque bonheur, et finit dans une tristesse assez sombre, après avoir commencé au milieu de factions turbulentes.

Le ministre le plus capable, aux yeux de Louis XV, était celui qui écartait de sa royale personne tout soin, toute inquiétude, et qui lui procurait la facilité de suivre son penchant pour l'indolence et le plaisir. On dit qu'il connaissait la misère des peuples, qu'il en était touché, et qu'il aurait voulu y apporter remède, mais qu'il croyait ne pouvoir le faire par lui-même, et qu'il s'imaginait n'être pas entouré de coopérateurs assez honnêtes gens pour le tenter. Ce prince avait le malheur de ne pas croire à la probité. Était-ce d'après sa propre conscience, ou à force d'avoir été trompé?

Quoi qu'il en soit, on l'a vu souvent, notamment sur le champ de bataille de Fontenoy, donner des preuves touchantes de bonté et d'humanité. « Qu'on ait soin, dit-il à un de ses officiers, des Français blessés, comme de mes enfants, et traitez les Anglais comme les nôtres; ils ne sont plus nos ennemis. »

Héritier légitime du trône des Bourbons, Louis XVI, à son avènement, fut salué du titre

de Louis-le-Désiré (1), et ce titre était, sans doute, la satire la plus sanglante qu'on pût faire du règne de son prédécesseur.

Élevé dans l'ignorance absolue des affaires, Louis XVI, parvenu à la couronne, à l'âge de vingt ans, sentit qu'il avait besoin d'un conducteur, dans le dédale du gouvernement où il allait entrer. Fit-il bien, fit-il mal de prendre pour Mentor le comte de Maurepas, éloigné de la cour par une disgrâce de vingt-trois ans. N'y avait-il pas à craindre que, replacé à la tête des affaires, un vieillard amolli par un si long repos, et déjà porté, par la frivolité de son caractère, à traiter tout avec légèreté, ne songeât plutôt à jouir tranquillement du crédit et des honneurs de sa nouvelle dignité de principal ministre, qu'à se livrer à un travail actif qu'exigeaient les circonstances?

L'assemblée des notables prélude aux états généraux, pères de l'assemblée nationale, mère

(1) La décence ne permettait pas à Louis XVI d'adopter cette dénomination d'une flatterie anticipée; il la rejeta avec indignation, jaloux, sans doute, de travailler à l'obtenir plus dignement de la postérité. Hélas!... pourquoi cet excellent prince n'a-t-il pas vécu plus long-temps?

elle-même de l'assemblée législative, qui enfante la Convention.

Le génie du mal étend sur la France ses ailes funèbres; la noblesse émigre; suivi de sa famille, le roi quitte sa capitale, est arrêté à Varennes, et, reconduit à Paris, le palais de ses pères se change pour lui en prison. Mis en jugement, il est condamné à mort; des horreurs succèdent à d'autres horreurs; enfin, c'en est fait! Louis XVI donne au monde indigné le second et mémorable exemple d'un souverain du premier ordre, portant en Europe, et au dix-huitième siècle, sa tête sur un échafaud! et elle tombe sous la hache des bourreaux, cette tête auguste de l'homme de bien! et l'échafaud, qu'il a franchi avec courage, a vu son front briller de tant de majesté, que ses assassins eux-mêmes en sont restés interdits et tremblants!

Le reste est connu et appartient aux histoires particulières de la république, du directoire, du consulat et de l'empire, gouverné par un homme qui, à force de victoires, avait forcé l'Europe vaincue à le craindre et même à l'admirer.

PAIRS DE FRANCE.

Le nom de Pairs est, depuis long-temps, consacré comme le titre éminent des conseillers-nés

du Roi dans les grandes et importantes affaires. Ils furent d'abord connus sous le titre de Leudes. Ces Leudes furent les compagnons et les sujets principaux des fondateurs de la monarchie, et les gardiens naturels de la loi Salique.

Plusieurs historiens interprètent le mot Leudes par *Fideles Regni*; d'autres le font dériver de *Laudabiles*, et plusieurs tirent l'étymologie du mot Leudes de *Lodium*, qui signifie possession tombée en partage.

Il est nécessaire d'avoir des idées exactes sur la dignité des Pairs, pour se former une idée suffisante de la constitution de la monarchie française. En France, l'éclat de la couronne, la souveraineté du pouvoir, sont incommunicables, et ne peuvent appartenir qu'au monarque; mais il est également vrai que, dès l'origine de la monarchie, un ordre de sujets a partagé le poids des affaires. C'est ainsi que nos rois, gouvernant par leur propre sagesse, et par celle de leur conseil, ne nous offrent rien du pouvoir arbitraire, le plus odieux de tous.

Dans les premiers temps, la noblesse seule formait un corps. A l'époque où la France embrassa le christianisme, le clergé devint un nouvel ordre auquel, par respect pour la religion, on accorda la préséance sur celui de la noblesse. Ces

deux ordres réunis composèrent le conseil du monarque.

Malgré l'obscurité des premiers siècles, la tradition nous offre les Leudes, comme revêtus d'une dignité prééminente, et d'une juridiction naturelle. Les Leudes, nous l'avons dit, étaient les principaux capitaines des armées, qui, sous le commandement des premiers rois, conquièrent les Gaules. Il est donc de toute vraisemblance, que des hommes libres et considérables, qui se vouent à un prince, pour servir à ses conquêtes, en ont obtenu le droit de conseil dans les affaires, et la promesse de posséder, à titre de propriété, une étendue de terres, par proportion de celles que le bonheur des armes aurait acquises.

Au nom de Leudes, fut immédiatement substitué celui de Pairs. En apprenant l'origine du mot, nous nous instruirons de leur rang et de leur juridiction. Du Tillet, et le procureur-général de la Guesle, furent les guides suivis par les pairs du dix-septième siècle, lorsqu'ils dirent dans un de leurs mémoires à Louis XIV :

« Selon l'ancien usage des fiefs, ceux qui
» étaient mouvants immédiatement d'un même
» seigneur suzerain, étaient appelés Pairs de fief
» et de cour, *Pares Curie*, pour assister leur
» seigneur, quand il prenait possession de sa sei-

» gneurie , pour seoir avec lui dans les jugements
» des causes du fief , pour décider les différends
» des autres vassaux , conseiller leur seigneur
» dans ses affaires , et le servir à la guerre : ces
» six princes ou barons , qui jouissaient de ces
» mêmes droits , préféablement à tous les autres
» seigneurs du royaume , prirent aussi l'illustre
» nom de Pairs de France , et les rois , pour con-
» tinuer à joindre l'Eglise avec la noblesse , ayant
» conféré ce même titre aux six évêques , qui l'ont
» toujours depuis conservé , cette assemblée d'é-
» tat , qui ne s'était jusqu'alors appelée que PAR-
» LEMENT , s'appela aussi depuis, COUR DES PAIRS,
» COUR DU ROI , et COUR DE FRANCE.

» Ce n'est pas que les rois n'y appellassent aussi
» d'autres prélats , et d'autres seigneurs , pour y
» avoir séance et voix délibérative ; mais il n'y
» entraient que ceux que les rois nommaient pour
» y assister avec les Pairs à quelques affaires d'im-
» portance , comme leurs adjoints , et leurs as-
» sesseurs , au lieu que tous les pairs en étaient,
» avec les rois , les juges naturels et ordinaires. »

Il est donc vrai que les Pairs sont les seuls con-
seillers-nés du royaume. Boulainvillier les défi-
nit : « Les premières personnes de l'état après le
» roi , par lui constituées , et nécessairement éta-
» blies pour juges naturels de la succession de la

» couronne et des nobles du royaume, en toutes
» leurs causes réelles et personnelles, et pour
» conseillers-nés du roi, en tous ses conseils,
» seuls nécessaires pour la promulgation, et la
» réformation de lois de l'empire. »

Pour établir, et pour prouver cette définition, le même auteur observe : « La présence des
» grands n'était point requise sous la troisième
» race; ils n'avaient point de place marquée, ni
» de rang affecté. Ils assistaient en tourbe et en
» foule, et, dans les affaires d'importance, ils
» ne pouvaient rien conclure que les Pairs pré-
» sents, ou préalablement convoqués. Les Pairs
» seuls, avec le roi, pouvaient décider de tou-
» tes choses, et donner force de loi à leurs déli-
» bérations. Cela est si vrai, que ce qui se résol-
» vait dans les assemblées proprement appelées
» PARLEMENTS, quelque nombreuses qu'elles fus-
» sent, s'attribuant à la seule puissance de la Pai-
» rie, comme déclaration des Pairs. »

Quand au titre auguste de gardiens de la loi Salique, il suffit des réflexions les plus simples, pour l'établir incontestablement. La couronne dont les Pairs ont la tête ornée durant le sacre des rois; leur droit de sacrer, couronner, et recevoir les rois à leur avènement à la couronne, non-seulement dans tous les couronnements des

rois de la seconde race, et des premiers de la troisième, mais encore plus expressément dans l'ordre du sacre et couronnement, dressé par ordre de Louis-le-Jeune, ensuite enregistre à la chambre des comptes de Paris, et rapporté par Du Tillet, ces prérogatives, disons-nous, et ce droit prouvent assez authentiquement que les Pairs sont gardiens et juges de la loi Salique.

Nous les voyons, en effet, décider à Reims, en 1516, de la succession du royaume de France. Dans la même année, Philippe-le-Long confirma un arrêt donné par les Pairs, et publié à leur nom, durant le petit inter règne de Louis-le-Hutin, et de lui. Nous les voyons encore, en 1528, adjuger le royaume à Philippe de Valois, contre les prétentions du roi d'Angleterre, qui avait épousé la sœur du roi Charles-le Bel.

Arbitres et juges des grandes causes, ils condamnèrent, en 1515, Robert, comte d'Artois, sans être assistés dans leur jugement que de douze prélats, ou autres *grands et hauts hommes*, ainsi qu'il est porté par la relation de cette assemblée.

Au procès de Jean de Montfort, duc de Bretagne, en 1540, il est dit « que le roi, ayant eu » conseil avec ses pairs, adjugera, par leur avis, » la Bretagne à Charles de Blois. »

Convoqués par Charles V, en 1370, ce roi nomma cette assemblée sa Cour supérieure, *in Curia superiori*, et confisqua, de leur avis, le duché de Guyenne, dont jouissait le prince de Galles.

Arbitres, juges et garants des traités de paix; les règnes de Louis IX, de Philippe-le-Bel, du roi Jean, de Louis XI, et plusieurs autres, en fournissent des exemples et des preuves.

Mais n'en multiplions pas les détails; les prérogatives des Pairs, qui étaient des souverains, ne sont disputées par personne. Il s'agit d'établir comment les gentilshommes élevés par nos rois à l'honneur de la pairie, ont succédé aux privilèges des anciens Pairs.

Philippe-le-Bel jugea la pairie si essentielle à la forme et au maintien de la monarchie française, que, dans la création des nouvelles pairies, il déclare « vouloir réparer la difformité » que la diminution des anciennes avait causée sur la face de l'État, et que, en conséquence, il veut rétablir le lustre de son trône royal et de son règne, par l'éclat et l'ornement de ces anciennes dignités. »

Les rois, ses successeurs, s'en sont exprimés à peu près dans les mêmes termes, et on les a vus déroger à ce qu'on pût jamais dire « que le

» nombre des anciennes pairies laïques eût été
 » limité à six. »

Ils n'avaient pas attendu l'extinction entière de ces dignités importantes, pour les perpétuer. Les derniers ducs de Bourgogne, ainsi que les derniers comtes de Flandres, et les derniers ducs de Guienne, virent, sans nulle réclamation, créer les nouveaux Pairs; ne prirent, en qualité de Pairs, au-dessus de ceux-ci, que le rang de l'ancienneté, les traitèrent en confrères, et les nommèrent *Compers*. C'était ainsi qu'on parlait dans leur siècle. Parle-t-on mieux aujourd'hui?

Les derniers comtes de Flandres, et les derniers ducs de Guienne, ayant été condamnés par des nouveaux Pairs, ils n'eurent jamais la prétention de les récuser pour leurs juges. D'ailleurs les pairies ecclésiastiques n'ont pas varié depuis plus de six siècles (1). Or, ces Pairs n'ont pas cessé de reconnaître les nouveaux Pairs laïques pour leurs confrères.

Aussi, le parlement étant consulté par Charles VII, sur le droit des Pairs, répondit « que

(1) Il faut excepter de ce qu'on dit ici la fin du dix-huitième siècle, et le commencement du dix-neuvième; époque heureuse de la CHARTRE Constitutionnelle, un des plus beaux titres de gloire des rois Louis XVIII et Charles X.

» les Pairs nouvellement créés devaient jouir des
» pareils privilèges et prérogatives que les an-
» ciens. »

Or, quels étaient les privilèges reconnus et
avoués par ce même parlement ? nous les trouvons
exposés dans ses registres, à l'article de Jean de
Montfort, duc de Bretagne, en 1340.

« Les Pairs de France et Patrices, y est-il
» dit, sont membres du roi, et de la couronne
» de France. Ils sont comme les Patrices de
» l'Empereur, les principaux conseillers du
» royaume, les pierres précieuses qui sont à la
» couronne du roi, et font partie de son corps ;
» et ; pour cause de leur Pairie, ils mettent la
» main à la coronation du roi, jugent avec lui, le
» conseillent es affaires qui touchent le royaume,
» et lui aident en ses guerres. »

L'avocat du roi, qui portait la parole au lit
de justice de Charles VIII, en 1487, s'exprimait
ainsi : « La prééminence que le Roi a, à cause
» de sa couronne, et aussi les Pairs, à cause de
» leur Pairie, et comme ils doivent être protec-
» teurs et gardes de la couronne, etc. »

Dans une délibération des états-généraux as-
semblés à Tours, en 1467, il est dit : « Il doit
» être remontré par lesdits trois états à Monsieur
» de Bourgogne..... qu'il est aussi Pair de France.

» et qu'il doit garder les droits de la couronne ,
» et s'employer au bien du royaume. »

Fondé sur cette suite d'autorités, le célèbre Du Tillet s'exprime en ces termes : « Reconnaître
» les droits des anciens Pairs, et les disputer aux
» nouveaux, c'est accuser l'érection, et blâmer
» le roi qui l'a faite, plus que ceux qui l'ont ob-
» tenue. » Et il ajoute : « Il faut bien penser,
» avant que de faire l'érection, car, après qu'elle
» est faite, y débattre les rangs et les préroga-
» tives, c'est contredire la puissance royale. »

De là la formule prescrite pour le serment des pairs : « de conseiller le roi dans ses très grandes,
» très hautes, et très importantes affaires, et de
» se comporter en tout, comme un sage, ver-
» tueux et magnanime Duc et Pair doit faire. »

Toute l'étendue de ces droits, confirmée par l'autorité de Louis XIV, par l'avis de son conseil, un des plus solennels qu'il ait assemblés, où la famille royale fut appelée, cette époque a invariablement constaté la prééminence d'une dignité réellement née avec cet empire, et qui subsiste dans tous les siècles, depuis sa fondation.

En effet, l'avantage inestimable de la pairie, dans l'état où l'a fixée la puissance de nos rois, est tel, que, loin de pouvoir être contraire au

droit souverain, ou au droit public, elle en est, au contraire, le soutien, et jamais elle n'entreprendrait d'altérer en rien l'un ou l'autre, sans affaiblir sa propre puissance.

Durant les guerres, le sort des armes peut décider de la prospérité des empires. Le destin de ceux-ci, dans les jours de paix, dépend de la sagesse du gouvernement. Les lumières, la vigilance, la fidélité, les vertus des conseillers-nés, importèrent donc toujours à la grandeur du monarque.

MARÉCHAUX DE FRANCE.

La dignité de maréchal de France devint militaire, avant celle de connétable. Lorsque Philippe-Auguste conquit l'Anjou et le Poitou, Henri-Clément, maréchal de France, commandait l'avant-garde de l'armée, et Mathieu de Montmorenci, onzième du nom, le premier des connétables, qui eut le commandement des armées, ne l'eut que par commission.

Cette dignité n'a jamais été héréditaire, et même n'a pas toujours été à vie. Elle est, et ne doit être que le prix de la valeur et des talents personnels.

Lorsque le commandement y fut attaché, il n'y avait qu'un seul maréchal. On en vit deux

sous saint Louis; Charles VII en créa un troisième; François I^{er} enfin en ajouta un quatrième et un cinquième. On les réduisit à quatre, sous Henri II et François II. Par extraordinaire, les états de Blois en avaient fixé le nombre à quatre; mais Henri IV fut obligé de se dispenser de cette loi. Le nombre s'en multiplia beaucoup sous Louis XIII, et plus encore sous Louis XIV. C'est ce qu'on appela la monnaie de Turenne; mot charmant que nous croyons être de la spirituelle madame de Sévigné. L'aimable femme!

Les maréchaux de France, avant la révolution, avaient un tribunal, et de grands honneurs étaient attachés à cette dignité. Pour eux, le tambour battait aux champs, et les soldats étaient sous les armes, lorsqu'ils passaient, quoiqu'ils ne fussent pas de service. Un maréchal de France jouissait, à sa promotion, du droit de nommer un commissaire des guerres, qui était pourvu par le roi, sur sa présentation. La marque distinctive de la promotion, était un bâton de vingt à vingt-un pouces de long, d'un pouce de diamètre, couvert de velours bleu-de-roi, semé de fleurs de lis d'or, bordé en relief, et terminé, aux deux bouts, par un cercle d'or sur lesquels sont gravés ces mots: **TERROR BELLI, ET DECUS PACIS.**

ANGLETERRE. — BRETONS.

La Grande-Bretagne, qui contient l'Angleterre et l'Écosse, est aussi nommée Albion, à cause de la blancheur, soit de ses côtes, soit de ses habitants. Sa figure est un triangle irrégulier. Ses mers sont poissonneuses, mais sujettes à de fréquents orages. Elle a été couverte de forêts, qui ont fait place à des champs assez cultivés, pour qu'on ait vanté l'abondance de ses grains. On y connaissait la manne, et on en faisait usage. Il existe une opinion que cette île a autrefois tenu, par une issue, au continent des Gaules. Une tempête ou un tremblement de terre l'aura fait disparaître. C'est un grand malheur pour la France. La partie occidentale a été peuplée par les Gaulois, et la partie orientale par les Pictes, venus du nord de l'Allemagne. On ne sait si les Bretons, qui en ont occupé le centre, sont un mélange de ces deux peuples rapprochés, ou des indigènes, ou des colonies arrivées d'ailleurs.

Il est impossible de dire quelque chose de satisfaisant sur leur histoire avant César; tout ce qu'on sait, c'est qu'une partie de la Grande-Bretagne, qu'il avait deux fois soumise à ses armes, resta assujettie, sous divers empereurs, à la domination romaine.

La fortune de l'Angleterre changea suivant les circonstances, et les maîtres que lui imposèrent la violence, les discordes civiles et l'invasion étrangère. Toutefois, quoiqu'elle ait été forcée à subir le joug des Anglo-Saxons, et ensuite celui des Danois, elle fut assez heureuse pour compter au nombre de ses bienfaiteurs Constance et Honorius.

Désolée par les Pictes et les Écossais, la Grande-Bretagne implora le secours de l'empire, et Constance lui envoya une légion qui vainquit et dispersa ses ennemis. Honorius fit également passer dans l'île des troupes qui la délivrèrent des Barbares; mais le général romain déclara, en même temps, aux Bretons, que, désormais, ils n'avaient plus rien à attendre de la protection de Rome.

Quoique d'épaisses ténèbres couvrent cette époque de l'histoire d'Angleterre, et ne commencent guère à se dissiper qu'à la bataille d'Hastings, nous croyons cependant devoir reprendre notre narration de plus haut, et tracer rapidement les principales actions qui précédèrent l'invasion de Guillaume-le-Conquérant.

Maître absolu de l'empire, par la défaite et la mort d'Antoine, Auguste voulut contraindre les Bretons à exécuter le traité qu'ils avaient fait

avec Jules César, et deux fois il s'avança dans les Gaules, fermement décidé à passer dans la Grande-Bretagne. Deux causes firent avorter ce projet, la révolte de la Pannonie et la soumission des insulaires.

Tibère négligea l'Angleterre; c'était pour lui une contrée, ou nulle, ou d'un intérêt secondaire, parce qu'il ne la connaissait pas. Aussi, content des égards respectueux qu'avaient témoignés les Bretons, en lui envoyant des soldats de Germanicus, jetés par la tempête sur les côtes de leur île, il les laissa pleinement jouir de leur liberté.

Caligula était trop lâche, pour avoir seulement osé porter ses vues sur la Grande-Bretagne, sans Adimius, fils de Cunobelin, qui, tombé dans la disgrâce de son père, et ayant cherché un asile à Rome, sut persuader au successeur de Tibère, que rien n'était plus facile que la conquête de l'Angleterre. Caligula, dont la folie a traversé les siècles, crut, sur la parole du jeune prince, qu'il n'avait qu'à se présenter, pour soumettre les Bretons.

Déjà les Gaules, devenues provinces romaines, sont restées derrière lui, et il a rejoint son armée cantonnée près des lieux où se trouve aujourd'hui la Tour d'Ordre. Tout est prêt pour

l'embarquement, les Romains brûlent de combattre; d'immortels lauriers vont ceindre le front de Caligula, lorsqu'il apprend que les Bretons, résolus de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, l'attendent en bataille sur la rive opposée.

Cet avis modère la belliqueuse ardeur de Caligula, et dès lors il se désiste d'une entreprise dont il commence à sentir le danger. Cependant, comme l'extravagance était le mobile de toutes ses actions, il monte sur une galère, cingle vers la côte de Douvres, fait forces de rames, et, dans son orgueilleuse présomption, prétend avoir seul la gloire de triompher de la Grande-Bretagne; mais, quelques heures après, effrayé sans doute de l'appareil militaire qu'il a vu prêt à se déployer contre lui, il regagne le continent avec plus de promptitude encore qu'il n'en a mis à le quitter.

Délivrés de cette prétendue invasion, les Bretons conservèrent leur liberté pendant plus de quatre-vingt-dix ans, et ce ne fut que sous le règne de Claude, que commença leur servitude. Le tribut imposé par César en fut le prétexte.

Canohelin avait laissé deux fils, investis de la puissance royale. Pendant que ces princes étaient sur le trône, Béricus, qui avait voulu exciter

une sédition dans le pays, s'enfuit de l'île, et alla se réfugier à Rome, auprès de l'empereur Claude.

L'extrême désir qu'il avait de se venger des deux rois, ses souverains, lui ayant fait concevoir le dessein de livrer sa patrie aux Romains, il parla souvent à Claude de la Grande-Bretagne, comme d'une entreprise facile à exécuter.

L'empereur, étant entré dans ses vues, résolut de s'acquérir de la réputation par une entreprise qui paraissait difficile; mais qui, d'après le rapport de Béricus, n'entraînait avec elle, ni peines, ni frais, ni dangers.

Cette résolution, une fois prise, Claude reçut fort mal les ambassadeurs de Cogodumus et Caractacus, envoyés auprès de lui pour réclamer le transfuge, et il refusa de livrer cet homme, dont il voulait principalement se servir pour l'exécution de son projet. A quelque temps de là, il fit lui-même demander aux rois bretons le tribut qu'ils devaient à l'Empire; mais il les trouva peu disposés à lui donner satisfaction. Outre que cet impôt n'avait jamais été régulièrement payé, la manière hautaine dont ils venaient d'être traités, ne les engageait pas à lui témoigner beaucoup de déférence. Ils se crurent donc en droit de résister aux prétentions

de Claude, et, de plus, ils défendirent à leurs sujets d'avoir aucun commerce avec les Romains.

Charmé de trouver un prétexte plausible de faire la guerre, l'empereur donne à Plautius l'ordre de commencer l'expédition d'Angleterre, pendant qu'il se tiendra lui-même prêt à le suivre; si les circonstances, devenues graves, exigent sa présence au-delà du détroit.

Rassemblée dans les Gaules, qu'elle occupe depuis long-temps, l'armée romaine, que commande Plautius, s'avance jusqu'au rivage de la mer, mais, quand il fut question de monter à bord, les légions se mutinèrent, ne voulant pas, disaient-elles, s'engager dans un pays qu'elles regardaient comme un autre monde, et que le premier des Césars lui-même n'avait pu entièrement soumettre.

Instruit de cette rébellion, Claude fait à l'instant partir Narcisse, son affranchi, pour rappeler les troupes à l'obéissance. Arrivé au camp, l'envoyé de l'empereur veut haranguer les soldats, qui refusent de l'entendre. Toutefois la sédition s'apaise, et l'armée, changeant tout à coup de résolution, se soumet, de son propre mouvement, aux ordres de son général.

Plautius profite sur-le-champ de cette bonne

disposition, met à la voile, surprend et bat les Bretons, qui, informés du mécontentement des Romains, n'avaient rien préparé pour s'opposer à la descente.

Plusieurs batailles ont été données; toujours les Bretons ont été vaincus, mais, ce qui a échappé au carnage, quoique cerné de toutes parts, s'est retranché derrière les marais ou sur les montagnes, espérant que, à l'exemple de César, Plautius voudra aller passer l'hiver dans les Gaules.

Habile courtisan, le général romain crut alors qu'il était temps d'inviter l'empereur à se rendre en Angleterre, afin de lui laisser l'honneur de terminer cette guerre. Préparé à cet événement, Claude part aussitôt, s'embarque à Ostie, arrive à Marseille, et de là, continuant son voyage par terre, fait voile de Boulogne, pour aller se mettre à la tête de son armée, que ses succès ont conduite au-delà de la Tamise.

A peine débarqué, il s'approche des Bretons, et les contraint à en venir à une bataille décisive, dans laquelle ils sont entièrement défaits. Poursuant ensuite ses conquêtes, il s'empare de plusieurs villes qui n'opposent qu'une faible résistance, et soumet à sa domination quelques peuples voisins de *Camelodunum*, aujourd'hui

Malden, dans le comté d'Essex. Plautius est nommé gouverneur de la Grande-Bretagne; Claude reprend le chemin de Rome, et le sénat dégénéré, où la voix des Scipions, des Paul-Emile et des Catons ne se fait plus entendre, lui décerne les honneurs du triomphe, avec le titre de *Britannicus*, que certes Plautius et ses légions avaient seuls mérités.

Durant environ trois cents ans, sous trente-neuf empereurs, on ne trouve dans l'histoire aucune trace d'irruption en Angleterre. Cependant nous voyons que, pendant le règne de Dioclétien, Maximien Hercule, qu'il avait associé à l'empire, donna le commandement d'une flotte à Carausius, pour arrêter les courses des Gaulois et des Saxons.

Maître de Boulogne, Carausius faisait de sa charge un objet de spéculation, et, au lieu de s'attacher à prévenir leurs brigandages, il avait soin de n'attaquer les Barbares, qu'au retour de leurs expéditions, et lorsqu'ils avaient fait assez de dégâts pour être chargés d'une riche proie. Alors seulement il essayait de les surprendre. Jamais d'ailleurs le trésor public ne s'était enrichi, ni du butin qu'il faisait, ni des prisonniers qu'il devait faire. Maximien se proposait de mettre un terme à ce coupable manège; mais

Carausius, averti à temps, s'empara de la flotte, du port de Boulogne, et même de la Grande-Bretagne; où il passa, après s'être fait proclamer empereur, et s'être fortifié d'une diversion des Francs, auxquels il abandonna les îles Bataviques.

Dans la distribution qui fut faite entre Dioclétien, Maximien, et les Césars Galère et Constance-Chlore, des diverses provinces de l'empire, les Gaules, l'Espagne et l'Angleterre échurent à Constance, qui, à peine revêtu de sa nouvelle dignité, se rendit à Boulogne. Manquant de vaisseaux, Maximien n'avait pas cru pouvoir réduire cette ville; et Constance, dans la même impossibilité d'en bloquer le port, le ferma par une digue qui enleva à la place le secours de la mer.

Cet ouvrage terminé, les attaques, les menaces et l'offre du pardon surtout, achevèrent la conquête, que consolida la clémence. Constance chassa ensuite les Francs des îles de l'Escaut et du Rhin, et, dans cette expédition, il en périt un grand nombre.

Maximien était revenu dans la Gaule, pour observer les hords du Rhin, pendant qu'une flotte, équipée par les soins de Constance, passait en Angleterre, à l'effet d'y attaquer Alectus,

qui, après avoir assassiné Carausius, dont il était le lieutenant, lui avait succédé. Un grand nombre de Francs, qu'avait attirés le nouveau tyran dans son île, y faisaient la principale force de son armée; mais, mal secondés par les autres troupes, ils ne purent résister aux Romains, et leur bravoure ne fit qu'accroître leur désastre. Alectus lui-même, blessé à mort, resta sur le champ de bataille. Constance, après cette victoire, reconquit l'Angleterre, la réunit à l'empire, et mérita par ses hautes vertus, sa sagesse et son courage, l'estime et l'amour des peuples.

Forcé de déposer la pourpre royale, Augustule a cessé de régner, et avec lui périt l'empire d'Occident. La terre alors change de face; les Goths habitent l'Espagne; les Anglo-Saxons passent dans la Grande-Bretagne; les Français s'établissent dans les Gaules; les Allemands s'emparent de la Germanie; les Hérules et les Lombards occupent l'Italie: la barbarie les accompagne partout.

C'est de cette époque que datent les nombreuses et fréquentes invasions dont l'Angleterre fut la victime, et qui, dirigées par Harald, roi de Danemarck, et successivement par d'autres capitaines, se terminèrent par la descente de

Guillaume, fils naturel de Robert, duc de Normandie. Quatre princes de cette maison régnèrent sur la Grande-Bretagne, jusqu'en 1155. Elle eut un roi de la maison des comtes de Blois; quinze de la maison d'Anjou, qui héritèrent de cette couronne par droit du sang, du côté des femmes, depuis 1154, jusqu'en 1485; six rois descendants d'un prince de Galles; et quatre de la maison de Stuart. La maison de Hanovre occupe aujourd'hui le trône d'Angleterre, pays vaste, riche, industrieux, mais presque toujours en proie à des tempêtes politiques, et à des dissensions intestines.

GRANDE-BRETAGNE. — ANGLAIS.

Vers le milieu du sixième siècle, les Romains, qui avaient envahi l'Angleterre, la quittèrent, rappelés par les besoins de leur empire. Avant cette époque, on la nommait Bretagne. Les Romains la laissèrent exposée aux incursions des Saxons, peuple du continent, sur la rive opposée, dont ils l'avaient jusqu'alors garantie. Ces peuples, de la côte où ils descendirent, s'avancèrent dans les terres, chassèrent devant eux les malheureux Bretons, qu'ils réduisirent dans le cercle étroit de quelques provinces, et formèrent de leur conquête sept royaumes, qu'on

appelle heptarchie ; c'est-à-dire puissance de sept.

La Bretagne subjuguée prit le nom d'Angleterre, des Angles, peuple du Hölstein, qui, s'était réunis aux Saxons. Les vainqueurs, à leur tour, furent exposés à l'invasion des Danois, et abandonnèrent à ces nouveaux hôtes des cantons où ceux-ci se fortifièrent avant la fin du sixième siècle.

Ce fut dans ce même temps que le christianisme pénétra en Angleterre. Ethelbert, roi de Kent, un des principaux de l'heptarchie, avait obtenu en mariage Berthe, fille de Caribert, roi de Paris, à condition de lui laisser le libre exercice de sa religion. La conduite exemplaire de l'épouse, celle des évêques et des prêtres qu'elle avait menés avec elle, donna à son époux une opinion si favorable de la doctrine chrétienne, qu'il l'embrassa. Beaucoup de ses sujets l'imitèrent. Instruit de ces succès, le pape Grégoire envoya en Angleterre, sous la conduite d'un moine, nommé Augustin, des missionnaires qui se répandirent dans les autres royaumes de l'heptarchie, et firent de grands progrès, secondés qu'ils furent par les reines, qui travaillèrent efficacement à la conversion des monarques, leurs époux.

Le zèle de ces princesses était fondé, en grande partie, sur l'intérêt que les femmes avaient à propager une religion qui, outre les autres bienfaits rendus à l'humanité, bannissait la polygamie, le divorce, les amours vagues, et rendait sacrés les droits du mariage.

Instruits par des missionnaires, presque tous Romains, les rois d'Angleterre ont montré, par la suite, un grand attachement à la cour de Rome, et une obéissance respectueuse à ses commandements. Ainsi Offa, roi de Mercie, un des sept royaumes, coupable d'assassinat, donna, en expiation de ce crime, le dixième de ses biens à l'Eglise, soumit son royaume à une redevance annuelle pour la fondation et l'entretien d'un collège anglais à Rome. Toute famille possédant trente sous de rente fut taxée à un sou payable chaque année. Cette taxe, particulière au royaume de Mercie, s'est étendue aux autres, sous le nom de Denier de saint Pierre, quand toute l'Angleterre a été réunie sous le même sceptre, par la destruction de l'heptarchie.

Cette réunion a eu lieu à la fin du neuvième siècle. Elle ne se consumma pas tout d'un coup. Les attaques non interrompues des Danois, par un effet contraire à leurs intentions, contribuèrent à cet événement. Chacun de leurs avantages

faisait sentir aux Anglais les besoins d'une résistance bien dirigée, qui ne pouvait être l'ouvrage que d'une puissance unique, car les rois de l'heptarchie, souvent divisés par l'intérêt et la jalousie, n'opposaient à ces conquérants que des forces impuissantes. Par des usurpations ou des alliances, plusieurs de ces petits royaumes se joignirent, et opposèrent à l'impulsion des Danois une masse plus imposante. L'heptarchie cessa, mais l'unité ne s'établit sans partage que sous le règne d'Alfred-le-Grand, prince aussi célèbre dans les romans que dans l'histoire, et un des meilleurs et des plus puissants monarques qui aient occupé le trône d'Angleterre.

Un des événements les plus remarquables qu'offrent les annales de la Grande-Bretagne, est, sans contredit, l'assassinat juridique de Charles I^{er}, le protectorat de Cromwel, et la restauration opérée par Monk, dans la personne de Charles II.

Charles I^{er} s'attendait bien à ne pas vivre longtemps, à être assassiné ou empoisonné, mais jamais à subir une sentence revêtue des formes juridiques, et à mourir de la main d'un bourreau. Amené devant le tribunal qui devait le juger, il refusa de le reconnaître. Sa conduite, dans ce dernier période de sa vie, fut ferme et noble.

Menacé d'être condamné s'il ne répondait pas, il consentit de parler, et le fit avec force, présence d'esprit et tranquillité. Il réfuta victorieusement tous les griefs de l'acte d'accusation, qu'on avait d'autant plus multipliés, que chacun, en particulier, était moins grave. Toutefois, la sentence était portée dans l'esprit des juges avant de l'entendre. Quant à lui, il l'écouta avec le plus grand sang-froid, et, pendant les trois jours de délai qu'on lui accorda, il ne donna pas le moindre signe de faiblesse.

Il reçut avec sensibilité et reconnaissance les témoignages d'attachement des lords auxquels on permit de l'approcher. Quatre d'entre eux, Richmond, Hertford, Southampton et Lindesey, se présentèrent au tribunal. « Nous sommes, dirent-ils, conseillers du roi; c'est par nos avis qu'il a été entraîné dans les fautes qu'on lui reproche; nous demandons à mourir à sa place. »

Ce généreux effort les couvrit de gloire; mais ils ne furent pas écoutés. Charles marcha à la mort d'un pas intrépide. Son visage ne perdit rien de sa sérénité ordinaire. Arrivé sur l'échafaud, il justifia en peu de mots sa conduite, et reconnut qu'il méritait la mort, pour avoir laissé exécuter la sentence injuste prononcée contre

Strafford. Il mit courageusement sa tête sur le billot, et, au signal qu'il donna, elle fut, d'un seul coup, séparée du corps.

Témoins de ce tragique événement, les spectateurs ne se bornèrent pas à une morne stupeur. Les sanglots n'étaient pas interdits : ils éclatèrent donc, et retentirent de la capitale dans tout le royaume.

Comme homme privé, Charles I^{er} mérite des éloges. Il avait toutes les vertus morales, était bon mari, bon père, bon ami. Comme roi, on ne lui reprochera ni injustices, ni cruautés; mais on fera observer qu'il fut irrésolu, timide, incapable de prendre un parti décisif; enfin, faible et temporisateur, défauts les plus dangereux de tous, dans les circonstances critiques où il se trouva. On voit, en effet, Charles, entouré de toute sa puissance, ne point oser faire arrêter dans le parlement cinq membres rebelles à l'autorité royale, tandis que Cromwel, investi par deux cents levellers, secte fanatique, qui ne reconnaissaient, disaient-ils, d'autre général que Jésus-Christ, leur ordonne de se séparer à l'instant. Vainement ils opposent de la résistance; fondant sur eux, il en abat deux à ses pieds, fait pendre sur-le-champ les plus mutins, et envoie les autres en prison. Aussi Cromwel monte sur

le trône de la Grande-Bretagne, et Charles I^{er} périt sur l'échafaud.

ÉCOSSE.

Les Écossais, colonie des Hybernians, eurent des rois long-temps avant Jésus-Christ; mais, comme ces peuples ne lièrent jamais beaucoup de commerce avec les autres nations de l'Europe, on ne peut guère faire fonds sur la succession de leurs rois, jusqu'à l'an 550, temps où régnait Congale II.

Guerriers, cruels et infatigables, les Écossais restèrent toujours indépendants. Les Romains avaient beaucoup de peine à s'opposer à leurs fréquentes incursions dans l'Angleterre; puisque l'empereur Adrien se vit obligé de construire, l'an 121, un mur de trente lieues, pour la séparer et la mettre à l'abri de leur fureur. Ce fut aussi vers l'an 209, que l'empereur Sévère en fit élever un de l'est à l'ouest de cette contrée. Jacques VI, soixante-sixième roi d'Écosse, étant parvenu au trône d'Angleterre, sous le nom de Jacques I^{er}, unit ensemble ces deux royaumes, dont se composa depuis celui qui porte le nom de Grande-Bretagne.

L'Écosse est séparée de l'Angleterre par des montagnes et par des rivières. Les Romains avaient

coupé, par un fossé retranché, l'espace que ces bornes naturelles laissent entre elles. On en trouve encore des vestiges. Elle était connue chez les anciens sous le nom de Calédonie.

Les habitants des montagnes ont un caractère âpre, mais plus adouci dans les plaines. Le goût des sciences et des arts règne dans les villes. De nombreux troupeaux bondissent dans les prairies, et de riches moissons couvrent les guérets. Le bois n'y manque pas, et la mer présente, de trois côtés, une pêche abondante. Les îles, en grand nombre, qui terminent l'Écosse, ressemblent, par leurs morcelures, à des débris de terre rongés par les eaux. Comme les flots s'y brisent avec violence, cette partie de l'Écosse fournit d'excellents matelots et de hardis navigateurs. Tous les Écossais sont endurcis à la fatigue, avantage qu'ils tirent de la température de leur pays, froid et souvent glacé.

Il serait difficile de dire quels ont été les anciens habitants de l'Écosse. Le pays a pu se peupler par l'Angleterre, de proche en proche; et alors, couvert des Gaëlois, des Pictes et des Germains, des individus d'autres nations seront venus habiter cette contrée, et s'y seront naturalisés. Il en sera venu aussi par les anses qui découpent l'Écosse, même avant l'irruption des

Danois et des Norvégiens ; car les anciennes annales disent que ces derniers y trouvèrent des géants. L'empreinte des mœurs antiques s'est conservée parmi les habitants des montagnes.

Ils étaient, comme ils sont encore, divisés par tribus, très attachés à leurs chefs, dont ils adoptaient, sans examen, les prétentions, et qu'ils suivaient aveuglément à la guerre, ce qui a rendu les révoltes des seigneurs fréquentes et dangereuses. Aussi, ce n'est pas sans peine, que les souverains de la Grande-Bretagne ont fait pénétrer en Écosse l'idée d'une obéissance due à d'autres qu'à ces chefs de tribus.

Quant aux habitudes, leur vie est frugale. Ils s'habillent avec simplicité. La modération dans ces deux besoins, est pour eux, dit Buchanan, leur historien, une vertu de tous les temps. Leurs mets ordinaires sont le poisson et le gibier. Ils faisaient cuire celui-ci dans la peau des bêtes qu'ils avaient tuées. Quelquefois, à la chasse, ils se désaltèrent avec le sang de leur proie. Dans les festins, ils boivent le bouillon des viandes, et du lait fermenté, gardé long-temps. Les habits bigarrés leur plaisent plus que les autres. Autrefois ils préféraient le rouge et le blanc ; maintenant ils affectionnent la couleur brune, et surtout le vert de la roquette. Cette plante est chez

eux d'un grand usage. Ils font leur lit de ses feuilles, non-seulement à cause de leur souplesse, mais parce qu'ils leur croient la propriété d'absorber la transpiration, de donner du ton aux nerfs, et de la vigueur pour tous les exercices.

Leurs habits extérieurs sont très larges. La plupart du temps, ce ne sont que des pièces d'étoffes non façonnées, dans lesquelles ils s'enveloppent. Roulés dans ces espèces de manteaux pendant leurs voyages ou à l'armée, ils dorment paisiblement, quoique chargés quelquefois de neige, et trempés par les pluies glaciales de leur climat. Ils se complaisent dans la négligence et le désordre de leur ameublement. Si on leur présente un lit garni de matelas et de coussins, ils le relèvent, et préfèrent coucher à plate-terre pour ne point, disent-ils, perdre l'habitude de l'austerité nationale.

Avant l'invention de la poudre à canon, les armes offensives et défensives des Écossais, étaient un casque de fer et une cotte de maille, qui descendait jusqu'aux talons. Ils se servaient, pour l'attaque, du sabre, de la hache, de flèches dentelées et barbuës. Ils n'avaient point de tambours. Leurs trompettes étaient d'os, et rendaient un son aigu. En général, ils aimaient et aiment encore beaucoup la musique. Les cordes

d'une espèce de lyre, commune parmi eux, sont de nerf ou d'airain; ils les font résonner avec l'archet, ou les pincient avec l'ongle, qu'ils laissent grandir exprès.

C'est sur ces instruments que leur luxe se déploie. Ils les ornent d'or, de pierreries, et de ce qu'ils ont de plus précieux. Ils s'accompagnent de la voix, et chantent les hauts faits de leurs héros, recueillis anciennement par leurs Bardes. Ces poésies, destituées de grâce, sont cependant pleines de verve, et offrent souvent des images sublimes. Pêcheurs, pasteurs, chasseurs, les Écossais sont naturellement grossiers, mais francs dans l'amitié, fidèles dans leurs mariages, religieux, selon leurs lumières, et plus heureux dans leurs antres et dans leurs forêts, que certains habitants des villes sous les lambris dorés et sur le duvet, où ils s'endorment souvent du sommeil du remords, entre la perfidie, le mépris public et la mollesse.

L'Écosse tient un rang honorable dans l'histoire des peuples, et, si elle a consacré la mémoire de Wallace, elle a, du même burin, flétri et voué, pour toujours, à la honte et à l'ignominie le souvenir d'Édouard, cet infâme usurpateur, qui abolit en Écosse les anciennes lois; qui substitua aux rites en usage la liturgie an-

glaise , et ne laissa subsister aucun monument , pas même une pierre , qui pût rappeler des traits capables de ressusciter dans les cœurs la magnanimité primitive de la nation.

Un des épisodes les plus marquans des annales écossaises , est la mort de Marie Stuart , juridiquement condamnée à perdre la tête , et dont Élisabeth signa la sentence , sentence toutefois humectée de ses larmes , vraies ou simulées , car il est si facile de feindre quand on est sur le trône !

Marie Stuart ne montra aucune faiblesse à ses derniers instans. Elle dit , et on peut croire qu'elle le pensait , que c'était un bienfait qui la délivrait de toutes ses misères. Elle vécut quarante-cinq ans , et , si l'on retranche le temps de son enfance , et celui qu'elle passa en France , elle fut plus de la moitié de sa vie malheureuse. Nulle princesse ne la surpassa en grâces et en délicatesse , et ne l'égala en imprudence. Elle fut punie pour un crime qu'elle n'avait pas commis. Ainsi la Providence lui réservait , après dix-neuf ans de souffrance , ce châtimens , si non du meurtre , du moins de son indifférence pour l'exécrable attentat exercé sur son mari. Cette leçon de la justice souveraine , dit Anquetil , fut donnée aux rois , en 1587.

IRLANDE.

L'Irlande, située le long des côtes d'Angleterre et d'Ecosse, présente la figure d'un œuf, sauf ses irrégularités, qui donnent ouverture à une multitude d'excellents havres. On reconnaît à cette île, la moitié de la grandeur de l'Angleterre. La terre, très fertile, abonde en toutes sortes de productions. Les pâturages font sa principale richesse. Elle ne manque point de minéraux. Le fer et le plomb s'y trouvent facilement. Il y a de grands lacs, de belles rivières, des sources thermales et pétrifiantes, et ses montagnes, peu élevées, sont assez boisées.

Les Irlandais sont grands et robustes. Leurs antiquaires les font descendre des Espagnols, qui abordèrent dans cette île, mille ans avant Jésus-Christ, sous un chef nommé Milésius, d'où dérive leur nom de Milésiens. Ils avouent cependant qu'ils y trouvèrent d'autres habitants, même des géants adonnés à l'idolâtrie.

Outre le soleil, la lune et les autres astres, les Irlandais adoraient les ustensiles de ménage et les instruments aratoires, sans doute en mémoire de ceux qui les avaient inventés. A ce culte a succédé la religion des Druides, qui leur est venue des Gaulois transplantés chez eux. Comme

les Écossais , ils ont eu des Bardes , dont les poésies se chantaient. Leurs mariages se faisaient en public , avec des cérémonies propres à inspirer du respect pour cette union. La musique , chez eux , était en honneur. Ils s'en disputaient le prix dans les fêtes publiques. Là , aussi , la supériorité dans les exercices militaires obtenait des couronnes.

Les Irlandais prétendent avoir eu des annales sept cents ans avant l'ère vulgaire. Des hommes recommandables par leurs vertus étaient , dit-on , entretenus par la nation pour les rédiger , et leurs ouvrages étaient soumis à l'examen de l'assemblée générale. Aussi , leurs écrivains nous présentent-ils , avant la naissance du Sauveur , une suite de soixante-seize rois , qu'ils citent par noms et par surnoms , et dont ils débrouillent les généalogies ; mais ils sont bien embarrassés pour trouver quelques faits qui méritent place dans l'histoire.

Les rois d'Angleterre ont mis tous les moyens en œuvre pour courber sous le joug les Irlandais , peuple fier et justement jaloux de son indépendance. Au défaut de rois , ils leur ont donné des princes , des ducs , des grands justiciers , et , par suite , un vice-roi et un parlement , comme ils en ont encore , et ils n'ont même pas rougi d'em-

ployer contre eux et la persécution, et les flétrissantes ressources de l'anarchie, ce détestable fléau des peuples !

Refuser la justice à l'offensé, sauver le coupable, a été le système de quelques ministres anglais. L'un d'eux, repris par son roi, de ce qu'il n'avait pas puni un exécrationnable assassinat, lui répondit : « Laissez les rebelles s'égorger ; tant » qu'ils se battront, ils ne vous feront pas la » guerre, et c'est autant de gagné pour votre trésor. » Quelle affreuse maxime ! il faut être Anglais, pour l'avoir proférée. C'est ainsi qu'on a entendu depuis lord Chatam s'écrier : « S'il fallait » que l'Angleterre fût juste envers la France, il y » a long-temps que l'Angleterre n'existerait plus. »

Si l'on mesurait le sang qu'a fait verser Elisabeth, celui qui a coulé sous la hache de Cromwel, les flots qu'en ont répandus, et les catholiques martyrs de leur religion, et les partisans de la maison de Stuart, toujours prêts à s'armer pour cette infortunée famille, on serait étonné que la nation irlandaise n'ait pas été exterminée ; mais, malgré l'identité du souverain, malgré les intérêts commerciaux et civils, communs aux deux peuples, il est resté entre eux une haine nationale, expressive dans les termes, et souvent jusque dans le regard.

GOTHS ET SUÈVES EN ESPAGNE.

Les brigands connus sous le nom de Goths , ayant parcouru tous les pays du Nord , entraînèrent avec eux dans leurs courses des Scythes , des Daces et des Gètes ; c'est pourquoi on les confond quelquefois avec ces peuples. Après avoir fait diverses tentatives sur l'Orient , où ils furent défaits et vaincus , même plusieurs fois , ils se jetèrent du côté de l'Occident.

On les vit , en 376 , s'emparer de la Dacie , et là , ils se partagèrent en deux bandes. Ceux qui habitèrent le pays le plus oriental , vers le Pont-Euxin , prirent le nom d'Ostrogoths , ou Goths de l'Orient ; et ceux qui se fixèrent plus à l'Occident , s'appelèrent Visigoths.

Les uns et les autres furent alliés des Romains pendant quelque temps ; mais , peu contents d'une paix , qui ne leur était pas avantageuse , ils passèrent souvent le Danube , et firent de grands ravages sur les terres de l'Empire. Théodose les battit , en fit un horrible carnage , et les repoussa même au-delà de la Thrace , en 379 ; mais , par la suite , ils se rendirent si puissants , par les peuples qui se joignirent à eux , et si redoutables par leur nombre , qu'ils pénétrèrent sans obstacle jusqu'en Italie.

Honorius, pour se défaire de cette foule d'ennemis, leur céda une partie des Gaules et de l'Espagne. Trois ans après, Alaric prit Rome, en 409, et la saccagea. Ataulphe, son beau-frère, lui succéda, et commença, en 412, le royaume des Visigoths dans l'Aquitaine et la Gaule Narbonnaise. Ces peuples furent ensuite battus et obligés de se retirer en Espagne, toujours sous le nom de Visigoths, tandis qu'Armenéric, à la tête des Suèves, après avoir ravagé plusieurs provinces des Gaules, s'établissait dans la Lusitanie et la Galice.

Cependant les Goths avaient peine à quitter les provinces méridionales de la France, et ils s'y seraient volontiers établis; mais Clovis remporta sur eux deux célèbres batailles, tua, de sa propre main, en 507, Alaric, leur roi, et purgea entièrement la France de ces peuples entreprenants.

ARAGON.

Ce royaume, qui eut des souverains particuliers pendant plus de quatre cents ans, fut réuni à la Castille par le mariage d'Isabelle, héritière de l'Aragon, avec Ferdinand, roi de Castille, l'an 1474. Ce fut ce prince qui, s'étant, en 1497, rendu maître de Grenade, que les Maures avaient bâtie, et qui était le siège de leur domination,

mit fin à leur royaume. Ferdinand étant mort sans enfants mâles, laissa l'Espagne à Philippe, archiduc d'Autriche, son gendre.

Il y a eu six rois de cette maison. Charles II, qui en était le dernier, mourut sans postérité, et nomma pour héritier Philippe V, petit-fils de Louis XIV. Sous Charles III, qui a gouverné avec tant de sagesse, la raison et les arts ont fait des progrès étonnants en Espagne. D'anciens abus ont été déracinés, et des usages utiles introduits; enfin, on n'a rien négligé de ce qui pouvait exciter l'industrie et détruire la paresse, cette mère ignoble de tous les vices; et si, à cette époque, la nation eût répondu au zèle éclairé de son chef, elle serait parvenue en peu d'années, à être une des plus puissantes, comme des plus heureuses de l'Europe. Pauvre peuple espagnol, *quantum mutatus ab illo, qui quondam!*

NAVARRE.

La Navarre, qui avait fait partie du royaume d'Espagne, et qui avait été soumise à Charlemagne, en 778, se révolta contre Louis-le-Débonnaire, et secoua le joug, en 832. Aznar fut son premier roi. Ses descendants conservèrent le trône jusqu'en 1234, que Sanche VII, quinzième roi, mourut sans enfants. Une de ses

sœurs, Blanche, lui succéda, et apporta en dot la Navarre à Thibault V, comte de Champagne. Ses héritiers, du même nom, la possédèrent jusqu'en 1285, qu'elle passa aux rois de France sous Philippe-le-Bel; puis, successivement, et toujours par alliance, à la maison d'Evreux, aux rois d'Aragon, aux comtes de Foix et à la maison d'Albret.

Ferdinand II, roi d'Aragon, en enleva, en 1513, sur les princes de cette dernière maison, la plus grande partie, connue sous le nom de Haute-Navarre, et il ne resta à Henri d'Albret, roi de Navarre, que ce qui se trouve au nord des Pyrénées. Ce prince épousa, en 1527, Marguerite de Valois, sœur de François I^{er}, de laquelle il eut Jeanne d'Albret, qui épousa Antoine de Bourbon, duc de Vendôme, et fut mère de Henri IV, surnommé le Grand. C'est depuis cette époque, que ce prince, dont le peuple prononce toujours le nom avec respect et reconnaissance, unit, en 1589, le titre de roi de Navarre à celui de roi de France.

PORTUGAL.

Le Portugal, situé entre l'Océan Atlantique, la Galice, Léon et l'Estramadure, et qui comprend l'ancienne Lusitanie, après avoir été sou-

mis aux Carthaginois et aux Romains , fut successivement conquis par les Suèves , les Alains et les Visigoths , vers la fin du cinquième siècle. Les Maures s'en emparèrent sur ces derniers , et le possédèrent très long-temps.

Lorsque les chrétiens s'unirent pour faire la guerre aux Maures d'Espagne , Henri , petit-fils de Robert I^{er} , duc de Bourgogne , et arrière-petit-fils de Robert , roi de France , passa en Espagne avec des secours pour Alphonse VI , roi de Castille et de Léon , et battit les Maures dans plusieurs rencontres.

Alphonse ayant fait sa paix , donna à son tour des troupes à Henri , qui les joignit aux siennes , défait les Maures , et conquit sur eux le royaume de Portugal. Ce fut alors qu'Alphonse le gratifia du titre de comte , et lui fit épouser Thérèse , une de ses filles naturelles. Henri en eut un fils , nommé Alphonse , qui lui succéda.

Ce prince ayant défait cinq rois Maures , fut proclamé roi par son armée. C'est lui qui rassembla les troupes à Lamégo , et qui fit la loi qui porte le nom de cette ville , par laquelle les étrangers sont exclus de la couronne , excepté les princes naturels. Sanche , troisième souverain , conquit sur les Maures le petit royaume des Algarves , et le joignit au Portugal. Cette

maison a régné jusqu'en 1580, et, après la mort du cardinal Henri, le Portugal et l'Espagne ne formèrent plus qu'une seule puissance, soumise au même maître. Voici quelle en fut la cause :

Sébastien, roi de Portugal, petit-fils de Jean III, son prédécesseur, fut tué dans une bataille qu'il livra aux Maures, l'an 1578, et ne laissa point de postérité. Le cardinal Henri, cinquième fils d'Emmanuel-le-Fortuné, et frère de Jean III, monta sur le trône, et mourut l'année suivante. Henri avait, à la vérité, un frère nommé Louis, duc de Béja, mais il avait été déclaré incapable de succéder, pour avoir épousé une fille de basse naissance. Louis eut un fils nommé Antoine, qui, ayant droit à la couronne, prit la qualité de roi, en 1580, après la mort de Henri, son oncle, ce qui occasiona de grands troubles, son père et ses descendants ayant été déchus du trône.

C'est dans ces circonstances que Philippe II, roi d'Espagne, envoya le duc d'Albe, à la tête d'une puissante armée, en Portugal, et envahit ce royaume. Battu sur tous les points, Antoine se retira en France, où il mourut l'an 1595.

Trois rois d'Espagne ont possédé le Portugal, jusqu'en 1640, que les Portugais indignés de la fierté despotique des Espagnols, se révoltèrent,

et proclamèrent roi Jean, duc de Bragançe, fils naturel d'un des rois de Portugal : sa postérité s'est maintenue sur le trône.

NAPLES.

Les pays qui composent actuellement les royaumes de Naples et de Sicile, sont couverts de villes, qui, réunies ou isolées, formaient autrefois des républiques plus ou moins étendues. Ces contrées, si favorisées de la nature, et si souvent dévastées par les conquérants, excitèrent l'ambition des Romains, qui les soumirent dès les premiers temps de la république; dans le cinquième siècle, elles devinrent la proie des Goths, et ensuite des Lombards, qui les possédèrent jusqu'à ce que Charlemagne mit fin à leur royaume. Les successeurs de ce prince les partagèrent ensuite avec les empereurs grecs, qui peu après s'en rendirent totalement maîtres; mais les Sarrasins les en dépouillèrent dans les neuvième et dixième siècles, et s'y maintinrent par la force des armes, jusqu'à ce qu'elles leur fussent enlevées par les Normands.

Tancrède de Hauteville, seigneur normand, se voyant père d'une nombreuse famille, envoya ses deux fils aînés en Italie, pour y tenter la fortune. Ces deux chevaliers, nommés Guillaume,

dit Bras-de-Fer ; et Drogon , se mirent au service de Rainulle , seigneur de Capoue , et firent la guerre aux Sarrasins , avec d'autres seigneurs qui se joignirent à eux. Robert Guiscard , l'un d'eux , et frère puîné de Bras-de-Fer et de Drogon , se rendit le plus illustre , et remporta sur l'ennemi de nombreux et brillants avantages. Il laissa deux fils , dont l'un , nommé Roger , eût en partage la Pouille et la Calabre. Tels furent les commencements du royaume de Naples.

Un autre Roger , oncle du précédent , s'était emparé de la Sicile , en 1058 , et en mourant il avait laissé deux fils , dont l'un , nommé Roger II , s'était rendu maître de la Pouille et de la Calabre , après le décès de Guillaume , descendant de Robert Guiscard , ce qui fit que les deux royaumes de Naples et de Sicile furent réunis en 1129. Constance , dernière princesse du sang des Roger , et héritière des deux sceptres , les apporta en mariage , en 1186 , à Henri VI , fils de l'empereur Barberousse.

Cette branche ayant manqué , l'an 1265 , après la mort du bâtard Mainfroi , dernier possesseur , le pape Clément IV donna l'investiture des états de Naples et de Sicile à Charles de France , comte d'Anjou , dont les descendants possédèrent la couronne jusqu'en 1344 , que Jeanne I^{re}

adopta, par son testament, Louis I^{er}, duc d'Anjou, fils du roi Jean : en même temps, Charles de Duras, ou Durazzo, cousin de cette reine, s'établit sur le trône, ce qui occasiona une longue guerre entre ces deux princes, et même entre leurs successeurs.

La postérité de Charles de Duras s'y maintint, malgré les prétentions des successeurs du comte d'Anjou, qui portèrent aussi le titre de rois de Naples. Enfin, Jeanne II, de la maison de Duras, dernière souveraine de Naples, institua pour son héritier, en 1434, René d'Anjou, ce qui donna à cette maison un double droit sur ce royaume, que René ne put conserver, car Alphonse, roi d'Aragon et de Sicile, le lui enleva, en 1450, et c'est depuis ce temps que les couronnes de Naples et de Sicile se trouvent réunies et appartiennent au même roi.

SAVOIE. — PIÉMONT. — SARDAIGNE.

La Savoie, pays aussi montagneux que peu fertile, fut habitée par plusieurs peuples différents, dont les plus renommés sont les Allobroges. Elle fit autrefois partie de la Gaule Narbonnaise; ensuite elle fut soumise aux Romains, jusque sur le déclin de l'empire, qu'elle devint la proie des Barbares. Enfin, sur la fin du dixième

siècle, elle passa aux princes qui la possèdent encore aujourd'hui.

Berthold, dont les ancêtres tiraient leur origine des princes saxons, et avaient rendu de grands services aux empereurs, fut fait comte de Maurienne par Othon III, l'an 998. Amédée III fut le premier qui, en 1108, porta le titre de comte de Savoie. Il y eut seize comtes jusqu'en 1416, que l'empereur Sigismond érigea la Savoie en duché, en faveur d'Amédée VIII.

Les comtes et les ducs de Savoie, soit par alliance, soit par succession ou par conquêtes, augmentèrent leurs domaines et arrondirent leurs états. Enfin, ils ont eu le titre de rois. Philippe V, roi d'Espagne, fit, en 1713, cession du royaume de Sicile à Victor Amédée, et il le posséda jusqu'en 1718, qu'il l'échangea contre la Sardaigne avec l'empereur Charles VI. Son fils, Charles Emmanuel, fut le père de ses sujets, et s'est également fait estimer comme politique et comme guerrier.

La loi Salique est en vigueur en Savoie comme en France, et les filles n'y héritent point de la souveraineté.

Quoique hérissée de montagnes, et peu fertile en grains, la Savoie possède d'excellents pâturages. Le Savoyard est laborieux et ami de son

pays , qu'il ne quitte jamais , que pour mettre à contribution , par son travail , les contrées voisines , et il revient dans ses foyers avec une allégresse toujours nouvelle.

Le Piémont nourrit une quantité considérable de bœufs. Les habitants font aussi un grand commerce de soie , qui est la meilleure de toute l'Italie. On trouve dans les montagnes , dont il est entouré , d'abondantes mines de cuivre et de fer. Les rivières y sont très poissonneuses , et les forêts très abondantes en gibier. Les villes et les villages y sont , pour ainsi dire , les uns sur les autres. Tout , en un mot , dans ce beau pays , un des plus fertiles et des plus agréables qui existent , offre l'image de l'industrie et de la plus grande aisance.

La Sardaigne donne au duc de Savoie le titre de roi. L'air de cette île , du temps des Romains , passait pour très malsain. C'était là qu'ils exilaient ceux dont ils voulaient se débarrasser promptement. Cependant , soit à cause des défrichements , ou pour d'autres raisons physiques , on ne s'aperçoit pas maintenant de cette insalubrité.

Les habitants de la Sardaigne sont un mélange des nations qui ont habité cette île , des Carthaginois , des Romains , des Vandales , des Maures , et , postérieurement , des Pisans et des Génois.

Elle est gouvernée par un vice-roi. On remarquera que le roi de Sardaigne, dont les états sont les moins étendus entre ceux des princes couronnés, a trois capitales : Cagliari, en Sardaigne ; Chambéri, en Savoie ; et Turin, en Piémont. Celle-ci est sa résidence la plus ordinaire.

CROISADES. — ROIS DE JÉRUSALEM.

Les chrétiens, sensibles aux peines qu'enduraient leurs frères captifs chez les infidèles, entreprirent la conquête de la Terre-Sainte, en 1095, au concile de Clermont. Tous les princes de l'Europe y envoyèrent des troupes, sous la conduite de Godéfroï de Bouillon, fils d'Eustache, comte de Boulogne.

Ce généralissime, s'étant rendu maître de la Palestine, fut élu roi de Jérusalem. Ses descendants jouirent de ce royaume, jusqu'en 1187, que Saladin, sultan d'Egypte et de Syrie, après avoir remporté plusieurs avantages sur les chrétiens, défit Guy de Lusignan à la bataille de Tibériade, et se rendit maître de Jérusalem, ainsi que de la plus grande partie du royaume, qui avait duré quatre-vingt-huit ans, sous neuf rois.

Les Français, cependant, y possédèrent encore quelques terres, le long des côtes de Syrie, jusqu'en 1291, que Mélec-Araf, sultan d'Egypte,

les chassa entièrement, après leur avoir enlevé la ville d'Acre, seule place qui leur restât dans la contrée.

CHYPRE.

L'île de Chypre, depuis Théodose-le-Grand, fut toujours sous la domination des empereurs grecs, jusqu'à ce que le peuple, s'étant révolté, Isaac Commène s'en rendit maître. Quelques années après, Richard, roi d'Angleterre, qui allait à la Terre-Sainte pour combattre les Sarrasins, fut jeté, par la tempête, en 1191, sur les côtes de cette île. Maltraité par Commène, il le dépouilla de ses états, et les donna à Guy de Lusignan, pour le dédommager du royaume de Jérusalem, qu'il venait de perdre, et dont il espérait faire la conquête pour lui-même.

La maison de Lusignan se maintint sur ce trône, jusqu'en 1473, après la mort de Jacques, fils naturel de Jean III, quinzième roi. Jean III avait laissé son royaume à sa fille Charlotte, qui l'apporta en mariage à Louis de Savoie; mais Jacques, fils naturel du même Jean, quoique lié à l'état ecclésiastique, se révolta contre Charlotte; et lui enleva la couronne. Il se maria ensuite avec Catherine, fille de Marc Cornaro, Vénitien, du consentement du sénat, qui lui constitua même une dot.

Décédé quelque temps après, il laissa Catherine enceinte. Cette princesse accoucha d'un fils, qui ne vécut que deux ans, et cet événement l'engagea à donner son royaume aux Vénitiens, quoique Charlotte, légitime héritière du trône de Chypre, vécût encore.

La république posséda cette île jusqu'en 1571, que les Turcs s'en rendirent maîtres, sous Sélim II.

POLOGNE.

Le mot Pologne signifie pays de plaines. Il n'y a, en effet, de montagnes que celles qui la séparent de la Hongrie; les autres ne sont que des monticules. On y trouve des forêts remplies d'excellent gibier, des marais, peu de grandes rivières, des plaines très fertiles en blé, en général toutes les productions de la nature; des mines, surtout une de sel, unique en son espèce, habitée comme une ville; mais l'orgueil de la noblesse, et l'indolence du peuple, réduisent le commerce à peu de chose. Ce sont les Juifs qui le font presque tout entier. Ils y sont établis en grand nombre.

On appelle la Pologne le paradis des Juifs. Les Polonais sont le seul peuple de l'univers qui ait défendu par une loi expresse de former une marine.

Il y a peu de nations qui jouissent à un si haut degré de la force du corps et de la vigueur de la santé. On peut attribuer ces avantages à la température du climat, à la sobriété du peuple, et à l'habitude continuelle des exercices. L'usage des bains froids y contribue aussi, dit-on.

La noblesse polonaise est affable, libérale et hospitalière, polie à l'égard des étrangers, dure pour ses vassaux, délicate sur le point d'honneur, vaine, fastueuse et magnifique dans ses habits et ses équipages. Elle est, dès l'enfance, instruite dans les lettres, et parle facilement un latin peu correct.

Passionnée pour la liberté, elle se vend volontiers aux factions. Quant au peuple, ignorant, mercenaire, indigent, il est esclave dans toute la force du terme, emprisonné, vendu, troqué, battu, tué même à volonté.

Les premiers peuples qui habitèrent la Pologne, furent, selon la plus commune opinion, les Sarmates. Les Suèves et les Goths s'y établirent ensuite. Ces derniers en furent chassés par les Slavons, l'an 496.

Le premier prince que l'on connaisse en Pologne, fut Lesco, frère de Zecco, duc de Bohême. Ce prince étant mort sans postérité, le gouvernement fut remis entre les mains de douze

principaux seigneurs de la cour, qui s'enacquittèrent avec gloire; mais la mésintelligence de leurs successeurs, engagea les peuples à élire Cracus, seul duc. Cette élection eut lieu en 700, et ce fut ce premier duc qui bâtit Cracovie.

L'an 999, l'empereur Othon III, allant visiter le tombeau de saint Albert, à Gnesne, donna le titre de roi à Boleslas. Les empereurs usaient, dès lors, du droit de créer des rois. Boleslas reçut d'Othon la couronne, fit hommage à l'empire, et s'obligea à une légère redevance annuelle. Le pape Silvestre lui conféra aussi, quelques années après, le titre de roi, prétendant, à tort, qu'il n'appartenait qu'au pape de le donner.

Les peuples se portèrent juges entre les empereurs et les pontifes romains, et la couronne devint élective. C'est en partie la source de tous les malheurs qui ont affligé la Pologne, malheurs qui se sont presque toujours renouvelés à la mort de chaque roi.

Composé de monarchie et d'aristocratie, ce gouvernement mixte possède un territoire immense, mais sans force intérieure, sans armée, sans places de défense. Portant dans son sein le germe de toutes les divisions, il a ouvert une voie de conquête aux puissances étrangères, et en dernier lieu, il a été démembré par ces puis-

sances ; ainsi que les politiques l'avaient prévu. L'Autriche a reculé ses frontières au-delà des monts Crapacs ; et a acquis une nouvelle province. Le roi de Prusse , en réclamant pour lui un accroissement de territoire , a jeté les fondements d'un grand commerce sur la Baltique , et a presque entièrement détruit celui que les Polonais y faisaient. La Russie enfin , aujourd'hui maîtresse de la Pologne , a obtenu une communication directe entre ses états et la mer Noire.

PRUSSE.

La Prusse , entre la Pologne , la Saxe , la Poméranie et la Baltique , se trouve dans une situation avantageuse pour le commerce , et produit une grande quantité de blé. Son terrain léger est propre aux herbes potagères. Les arbres fruitiers y croissent en abondance. Les arbres forestiers ont été autrefois l'objet d'un commerce avantageux ; mais les grands bois diminuent , et les prairies augmentent à proportion , et se remplissent d'une multitude de bêtes à cornes. Le gibier et les chevaux n'y sont pas rares. On y recueille de la cire , de la poix , du chanvre , du miel et du houblon. La mer , par les vents d'est et du nord , jette beaucoup d'ambre sur les côtes. On a long-temps ignoré la nature de cette substance ;

mais on croit être parvenu à découvrir qu'elle est le produit d'une écume bilieuse, que rejette le cachalot, poisson semblable à la baleine.

La Prusse fut long-temps habitée par des peuples idolâtres. Après une guerre opiniâtre, les chevaliers teutoniques, ordre religieux et militaire, les subjuguèrent, en 1283, et les obligèrent de les reconnaître pour leurs souverains. Albert de Brandebourg, grand-maître de l'ordre, au commencement du seizième siècle, profita de la fermentation que les erreurs de Luther avaient produite dans le Nord, pour se procurer le pouvoir suprême. Il fit, en 1525, une convention avec les Polonais, par laquelle cette partie de la Prusse, qui obéissait aux chevaliers dont il était le chef, lui fut accordée et à ses descendants, sous le titre de Duché Séculier, à condition pour tant d'en faire hommage à la couronne de Pologne.

Ses successeurs furent trop puissants pour ne vouloir pas se dispenser de cet assujettissement. Aussi Frédéric-Guillaume, électeur de Brandebourg, obtint-il, en 1656, par un traité avec la Pologne, la cessation de cet hommage, et se fit-il reconnaître, en 1663, duc souverain et indépendant.

Le duché de Prusse tarda peu à devenir un

royaume. L'empereur Léopold lui donna ce nom en 1700, et cette érection fut faite en faveur de Frédéric-Guillaume I^{er}, dont les armes ne lui avaient pas été inutiles.

La Prusse qui, auparavant, n'était qu'un vaste désert, fut défrichée, repeuplée et embellie sous son second roi, Frédéric-Guillaume II, et surtout sous son fils Charles-Frédéric, qui a perfectionné tout ce que son père avait commencé.

Philosophe, guerrier, grand roi, il a résisté seul à la moitié de l'Europe réunie contre lui; il a étendu ses états par des conquêtes, les a gouvernés par de nouvelles lois, les a enrichis par le commerce, et, après une paix glorieuse, il a cultivé dans la retraite les arts et les lettres, et a joui de sa gloire en héros modeste.

BOHÈME.

Située au milieu de l'Allemagne, entre la Moravie, la Saxe, la Franconie et la Bavière, la Bohême tient à la fédération impériale, par sa qualité d'électorat, mais n'en dépend pas pour le gouvernement. Ce royaume est environné, de toutes parts, de montagnes et de vastes forêts, qui sont un reste de la célèbre forêt d'Hercinie, et lui forment des remparts naturels.

Les productions de la Bohême sont très va-

riées. On y trouve jusqu'à des diamants, qui ont leur mérite, quoiqu'ils soient inférieurs à ceux de l'Asie.

On parle dans cette contrée une langue particulière. Le paysan, comme en Allemagne, est presque esclave, et le noble presque souverain. Les hommes sont d'une haute stature, et les femmes d'une force qui n'est cependant pas sans grâce. Les Bohémiens, en général, estiment fort peu les lettres, se bornent au commerce intérieur du pays, et sont bons pasteurs et bons cultivateurs.

On croit communément que la Bohême tire son nom des Boïens, qui faisaient autrefois partie des peuples que Sigovèse amena des Gaules dans ces contrées, vers l'an 590 avant l'ère chrétienne, et que ceux-ci furent chassés par les Marcomans, puis par les Esclavons, sur la fin du cinquième siècle.

Zecco, à la tête d'une puissante armée, vint du Bosphore Cimmérien, et s'avança dans la Bohême, vers l'an 550 avant Jésus-Christ. Il soumit le pays, et s'attacha à le défricher, car il était tout couvert de bois. On ne connaît ses successeurs que depuis l'an 632, temps auquel régnait une princesse vertueuse, Libussa, qui épousa Premistas, simple cultivateur.

Ce nouveau prince parut digne du trône, et fit de très-bonnes lois. Il commença à régner en 654, et mourut en 676. Son fils lui succéda. Les souverains de la Bohême portèrent le titre de ducs, jusqu'en 1061, que l'empereur Henri IV donna le titre de roi à Uratislas II, qui en était le dix-huitième duc.

La Bohême, qui, depuis, a compté quarante-deux rois au nombre de ses souverains, relevait autrefois de l'empire, et, en cas de vacance du trône, l'empereur avait le droit de conférer ce royaume, qui n'était alors regardé que comme un simple fief; mais, peu à peu, les rois se sont affranchis de cette honteuse dépendance, en s'exemptant des charges auxquelles l'astuce ou la force les avait assujettis. Toutefois, la couronne de Bohême a été reconnue, en 1648, héréditaire dans la maison d'Autriche, qui depuis longtemps, d'ailleurs, la possédait par élection.

HONGRIE.

Le puissant empire des Huns ayant été renversé par les Chinois, ces peuples se répandirent de tous côtés, durant plus de trois cents ans, sans pouvoir se fixer. Attila, qui était à leur tête, au commencement du cinquième siècle, les conduisit en Germanie, en Italie et en France; mais

il essuya de grandes pertes, qui l'obligèrent de se retirer dans la Pannonie.

Attila étant mort, ses enfants ne s'accordèrent point entre eux, et d'autres Huns ou Hongres, venus d'au-delà du Volga, soulevèrent ceux-ci, et s'emparèrent de la partie de la Pannonie, qui d'eux a retenu le nom de Hongrie. Saint Étienne, descendant de ces princes, fut élu roi, vers l'an 1000; et c'est depuis ce temps que les Hongrois ont formé un état fixe et stable.

La Hongrie abonde en tout ce qui est nécessaire à la vie, en mines, en forêts, et surtout en vins. Celui de Tokai est le plus renommé. Le gibier y est si commun, que, pour empêcher le dégât, la chasse est partout permise, et même encouragée.

Les Hongrois sont de belle taille; descendants des Huns, ils en ont la bravoure. Leurs cavaliers se nomment hussards, et leurs fantassins heyduques. La noblesse est fière et vindicative, mais fidèle et généreuse. Presque tous les Hongrois, paysans et citadins, parlent deux langues, l'esclavonne et l'allemande. La religion catholique est la plus commune. Les Hongroises n'ont pas de caractère distinctif, à moins qu'on ne regarde comme tel la sévérité dans les principes et dans les mœurs.

Le royaume de Hongrie fut électif jusqu'en 1687, qu'il fut reconnu héréditaire en faveur de la maison d'Autriche, qui le possédait déjà par élection, depuis Ferdinand, l'an 1527.

Cependant les Hongrois, peuple altier et peu fait au joug, tentèrent plusieurs fois de secouer celui de l'Autriche, et l'on est forcé de convenir que le voisinage des Turcs a souvent favorisé leurs desseins. Quiconque a quelque teinture de l'histoire générale des nations, peut facilement se rappeler les révoltes dont la répression couvrit la Hongrie de meurtres, d'échafauds et de sang; mais les Hongrois, depuis, et pendant le règne de l'infortunée Marie-Thérèse, ont passé de la haine de leurs souverains à l'amour le plus tendre, et ce sont eux qui, dans la guerre de 1741, ont le plus puissamment contribué à conserver le sceptre impérial à la maison d'Autriche.

CHINE.

Quand les Portugais découvrirent la Chine, il y a deux cents ans, ils furent si surpris de la beauté et de l'opulence de cet empire, ainsi que de l'industrie et de la politesse de ses habitants, qu'ils ne savaient presque s'ils en devaient croire leurs yeux. Les Chinois, de leur côté, furent très étonnés de voir qu'il y avait des peuples qui

les égalaient en adresse et en connaissances de toute espèce ; et même les surpassaient en quelques-unes.

Du côté des Européens, l'admiration dure encore, et c'est toujours avec le même enthousiasme que les voyageurs et leurs copistes parlent du grand nombre de villes, de leur immense population, des richesses prodigieuses de la Chine, de ses manufactures, de son agriculture, de ses mines, de ses canaux, de ses grands chemins, des encouragements donnés aux sciences et aux arts, de l'excellence des lois, de la police du gouvernement, et du génie heureux des Chinois pour cultiver toute sorte de sciences.

Eux, au contraire, excepté quelques notions d'astronomie et de géographie, qu'ils ont bien voulu prendre de nous, dédaignent les autres connaissances que nous pourrions leur procurer, et, s'en tenant à ce qu'ils ont, ils nous ferment leurs ports, et toutes les autres entrées de leur pays, et méprisent même les Européens, à cause de l'empressement qu'ils marquent à pénétrer chez eux, comme s'ils étaient des indigents, qui ne peuvent se passer de leurs richesses.

Si, cependant, on voulait se comparer, il se trouverait que, eu égard à la différence du climat et des matières premières, l'industrie des

Européens , et principalement des Français , vaut bien celle de ces Asiatiques ; que le génie inventif se trouve chez nous , comme chez eux ; que nous sommes même plus susceptibles de perfectionnement , et que , pour la sagesse des lois , l'entente du gouvernement , les sciences morales et physiques , nous les égalons , si nous ne les surpassons pas. Quant aux vices , ils sont à peu près les mêmes partout. Nul peuple n'a de reproches à se faire à cet égard , et les Chinois ne sont pas plus privilégiés que les autres.

Il existe , sur la Chine deux grands objets de controverse entre les savants , leur chronologie et le mot Tyen. Les Chinois se vantent d'une haute antiquité , et apportent en preuve le calcul d'une éclipse arrivée deux mille cent cinquante-cinq ans avant notre ère. Les jésuites ont adopté cette chronologie , et ont prétendu que la note de cette éclipse se trouvait dans les anciens livres chinois.

Adversaires des jésuites , les missionnaires répondent que ce calcul a été inséré dans ces annales par les jésuites , adulateurs des Chinois , puisque ceux-ci étaient dans la plus profonde ignorance , à l'égard de l'astronomie , quand les jésuites arrivèrent à la Chine , et par conséquent hors d'état de calculer une éclipse , datant de

plus de trois mille huit cents ans , à moins qu'ils n'eussent prodigieusement oublié depuis leurs connaissances acquises , ce qui n'est pas présomable d'une nation jalouse à l'excès de tout ce qui peut l'illustrer. Cette controverse , au reste , comme on le voit , dirigée et soutenue par l'esprit de parti , est devenue interminable.

Il en est de même des disputes sur le Tyen. Ce mot peut s'entendre de l'esprit qui préside aux cieux , ou des cieux matériels eux-mêmes. Persuadés que les Chinois n'adoptent que la première acception , les jésuites permettaient l'adoration du Tyen. Croyant que la seconde acception était la plus commune , les missionnaires défendaient l'adoration du Tyen , comme une idolâtrie , que les jésuites n'autorisaient que pour se faire un grand nombre de prosélytes. Lesquels , des jésuites ou des missionnaires , étaient de bonne foi ? Cependant , comme il y a peu de mal , sans quelque bien , il est résulté de ces controverses des éclaircissements sur l'origine de la nation , qu'on ne fait pas remonter si haut , et sur ses lois.

Le gouvernement chinois a toujours été monarchique. Les auteurs conviennent tous de cette vérité , et nous ont transmis une liste de rois , dont la suite , non interrompue , rend leur opi-

nion plus que probable. D'ailleurs, comme les Chinois ne souffraient pas d'étrangers chez eux, ils ont dû conserver long-temps sans mélange leurs lois primitives. Leur religion était le pur théisme, renfermée dans d'anciens livres, qu'ils appelaient par excellence LES CINQ VOLUMES, dont il ne reste que des fragments, qui contiennent l'abrégé de leurs sciences et de leur morale.

Les expressions toutefois, ne sont pas aussi claires pour le théisme exclusif, qu'on n'en puisse conclure qu'ils permettent qu'on rende un vrai culte aux esprits célestes que l'Être-Suprême a établis sur les villes, les rivières, les montagnes, les royaumes, les provinces, et sur chaque homme en particulier. C'est cette espèce d'indulgence pour ces dieux secondaires, qui a alimenté les disputes sur le Tyen.

Les livres chinois décorent ce Tyen, de tous les attributs de la Divinité. Il préside à tous les événements, sonde les replis du cœur humain, récompense la vertu, punit les vices, même ceux des rois, et inflige des châtimens nationaux, qu'il annonce par des prodiges, pour inviter les coupables à les prévenir par le repentir. Les bonnes pensées sont imprimées par le Tyen, qui se sert de sa puissance absolue sur la volonté

des hommes , pour les conduire à la vertu , en employant le ministère de leurs semblables , pour les récompenser ou les punir , sans nuire à leur liberté , et il n'y a point d'homme , quelque vicieux qu'il soit , qui ne puisse parvenir à la vertu , en profitant des secours que le Tyen lui offre.

Tout hommage , selon les livres chinois , est vain , s'il n'est inspiré par le cœur. L'empereur avait seul le pouvoir d'observer les rites primitifs , et de rendre publiquement un hommage solennel à la divinité. Sacrifier au premier être , était une cérémonie si sublime , que la première personne de l'empire était seule digne de la pratiquer ; mais il fallait que ce prince se préparât aux fonctions pontificales , en expiant ses péchés par un jeûne austère , et par les larmes de la pénitence.

Les livres canoniques , en plaçant les âmes des hommes vertueux dans le séjour du bonheur , ne parlent pas clairement des châtimens réservés aux crimes dans une autre vie. Ils croient à l'existence de l'âme après la mort , et ont des idées saines sur la création. Cette belle religion a été corrompue par l'idolâtrie , qui s'est répandue dans la Chine à diverses époques ; mais la religion primitive a autant de fois repris le des-

sus, et règne même encore chez les disciples de Confucius.

Il n'y a pas de science que les Chinois ne prétendent avoir possédée, de temps immémorial. A les entendre, nul peuple n'a su aussi bien que leurs ancêtres, les arts mécaniques, la navigation et le commerce. Leur caractère, en général, est doux, humain et modeste. Ils sont très cérémonieux, exacts et scrupuleux observateurs de leurs lois, dont la pratique d'ailleurs a toujours été sévèrement surveillée.

Le seul port de Kanton est, en Chine, ouvert aux Européens, et encore avec des formalités gênantes. Personne, mieux que les jésuites, n'en connaît la cause.

« Que penseriez-vous, leur dit Yong-Ching, » successeur de Kang-Hi, si j'envoyais une » troupe de bonzes et de lamas dans votre pays, » pour y prêcher notre loi? Comment les recevriez-vous? voulez-vous que tous les Chinois se fassent chrétiens? votre loi le demande, je le sais bien; mais, en ce cas, que deviendrions-nous? Les sujets de vos rois. Les chrétiens, que vous faites, ne reconnaissent que vous; dans un temps de trouble, ils n'écouteraient pas d'autre voix que la vôtre. Je sais bien que, actuellement, il n'y a rien à crain-

» dre , mais , quand les vaisseaux viendront par
» mille et dix mille , alors , il pourrait y avoir du
désordre. »

Ces motifs , vrais ou faux , firent bannir de la Chine le corps des jésuites ; toutefois , il en est resté quelques-uns comme savants , qui ont été protégés et respectés.

SUÈDE.

Quelques auteurs prétendent que la Suède eut des rois deux mille ans avant Jésus - Christ. Cependant , rien n'est certain , jusque vers la fin du quatorzième siècle , qu'Éric XIII , fils d'Uratlas , duc de Poméranie , monta sur les trônes de Suède , de Danemarck et de Norwége.

Reine de ces trois royaumes , Marguerite , sa tante , se voyant sans enfants , fit assembler les états du pays , et , de leur consentement , Éric fut couronné à Upsal. On convint aussi , dans cette assemblée , que les trois couronnes ne pourraient être séparées ; et elles restèrent unies jusqu'en 1523.

Christiern II , roi de Danemarck , s'étant fait élire roi de Suède , en 1520 , après la mort de Sténon , qui en était administrateur , promit de traiter ses nouveaux sujets avec douceur ; mais il exerça des cruautés inouïes. Ses sujets le chas-

sèrent, et appelèrent au trône Gustave Wasa, fils du duc de Gripsholm, qui, étant retenu prisonnier à Copenhague, depuis la première descente en Suède de Christiern, en 1518, trouva le moyen de s'échapper. Il se sauva, en 1520, dans son pays natal, et se tint caché, durant quelque temps, dans les montagnes de la Dalécarlie. Cependant les Suédois et ceux de Lubeck, favorisant son entreprise, il s'établit et se maintint sur le trône de Suède. Cette couronne fut depuis détachée de celle de Danemarck, et, en sa faveur, on la déclara héréditaire.

Le despotisme de Charles XII avait forcé les Suédois à conférer presque toute l'autorité au sénat. Ce corps en ayant abusé, le gouvernement n'avait plus d'activité, et les droits de la royauté étaient avilis.

Héritier des talents et des vertus de Gustave Wasa, Gustave III, de Holstein-Eutin, forma le projet de délivrer ses sujets d'un joug qui s'appesantissait sur eux et sur lui, et il a exécuté depuis cette révolution, dont les résultats ont été aussi heureux que la révolution elle-même; car il n'est redevenu maître, que pour remplir dignement, et d'une main ferme, tous les devoirs de père de la patrie.

Un Français règne aujourd'hui sur la Suède.

Son nom est Charles-Jean Bernadotte , ancien général , ministre de la guerre , sous le directoire exécutif de la république , et beau-frère de l'empereur Napoléon , à qui il doit le trône.

DANEMARCK.

Les Cimbres habitèrent autrefois le Danemarck. Ils se rendirent très puissants , et soumirent les peuples voisins. Plus de cent ans avant Jésus-Christ , ils vinrent , au nombre de plus de deux cent mille hommes , jusqu'en Italie. Le consul Carbo marcha contre eux , en 109 , et les mit en fuite. Quatre ans après , ils revinrent , et remportèrent une victoire complète sur le consul Silanus. L'année suivante , ils battirent encore Scaurus dans les Gaules ; mais , l'an 98 avant Jésus-Christ , le consul C. Marius , leur livra bataille , et défit entièrement leur armée. Cette victoire mit fin à la guerre.

Les Danois , que l'on croit être les mêmes que les Cimbres , firent de fréquentes incursions en Angleterre et en Écosse , dans le sixième et le septième siècles , et y causèrent chaque fois de grands désordres.

Le royaume de Danemarck , qui , de tout temps , a été électif , fut déclaré héréditaire en 1660 , et la noblesse fut dépouillée de ses plus

beaux privilèges. Cependant, quoique cet état soit despotique; en vertu d'une loi à laquelle les peuples se sont soumis, les rois n'en ont point abusé, et l'on n'a jamais fait plus de bien, avec un pouvoir plus illimité de faire le mal.

RUSSIE.

Les Russes ont eu, durant très long-temps, si peu de relations avec les autres peuples de l'Europe, que les commencements de leur histoire sont presque ignorés.

Quoi qu'il en soit, les beaux temps de la Russie ne datent point de Pierre-le-Grand, et remontent à l'an 879 de l'ère nouvelle, époque à laquelle Oleg s'empara de Constantinople, où régnait alors Léon, que les savants ont surnommé le Philosophe, en reconnaissance de la protection qu'il accordait aux lettres.

Ce fut sur la fin du dixième siècle que les Russes, les Bulgares et les Turcs ravagèrent la Thrace; on croit même être assuré que Wladimir régnait en Russie, l'an 987, et qu'il embrassa le christianisme.

Ses successeurs sont peu connus jusqu'à 1474, qu'Iwan Basilowitz, ou Jean Basilide, grand duc de Russie, affranchit sa nation du joug des Tartares, qui la dominaient depuis environ trois

cents ans , et jeta les fondemens de l'empire de Russie , devenu si puissant sous Pierre I^{er} , ce héros du Nord , aussi grand homme de guerre , que politique habile.

Les noms de Czar , d'autocrator ou empereur , sont communs aux souverains russes. Catherine a conçu des projets étonnans , et les a exécutés. Une flotte , partie du golfe de Finlande , est allée conquérir la Grèce ; le faible empire ottoman a vu un nouveau commerce s'établir dans l'Archipel , sous les murs de Constantinople et dans la Mer-Noire , et , tandis que la Russie pénétrait dans ses états , par la Pologne et par les rivières qui l'arrosent , elle établissait une autre communication , par des flottes et par la mer. Une chose remarquable , et digne de toute l'attention qu'elle mérite , c'est que , au milieu de tant d'opérations militaires , qui toutes ont été couronnées du succès , Catherine protégeait les arts et les sciences , répandait des bienfaits , et donnait un nouveau code de lois aux sujets de son vaste empire , gouverné aujourd'hui par l'empereur Alexandre I^{er}.

VENISE.

Un peuple qui compte onze cents ans d'antiquité reconnue , depuis qu'il subsiste en corps

de nation, peut bien remonter jusqu'à la guerre de Troie, comme font quelques annalistes de Venise, quoique cette époque soit encore bien antérieure au temps où, venu de la Terre-Ferme, il a commencé à habiter les marais de l'Adriatique.

Quelques familles de Padoue, pour éviter les fureurs des Lombards, qui ravageaient l'Italie, vers l'an 596, se transportèrent dans les endroits marécageux du golfe Adriatique, où est aujourd'hui Venise.

Comme ceux qui s'étaient établis dans ces petites îles sortaient de Padoue, cette ville s'en arrogea le gouvernement, et, pour augmenter le nombre des habitants, elle déclara Rialto, île du golfe qui lui appartenait, comme une place d'asile pour ceux qui voudraient s'y retirer. Les îles, qui forment aujourd'hui la ville de Venise, furent bientôt peuplées et florissantes, grâce à la liberté, mère du commerce.

Chaque île eut d'abord un tribun particulier : ces tribuns, dans la suite, s'érigèrent en souverains, et secouèrent la domination de Padoue. Ils eurent recours à l'empereur grec et au pape, qui les autorisèrent dans leurs prétentions, et ils se formèrent en république, sous un doge ou duc.

Le premier fut Paul Luc Anafeste. Ces doges se rendirent souverains et indépendants ; ils se nommèrent même des successeurs , jusqu'en 1172 , que le sénat diminua beaucoup l'autorité du doge , et établit un conseil , qui pourrait même le déposer , dans le cas où il deviendrait incapable de remplir les fonctions de sa place.

Du fond de ses lagunes , Venise sut commercer et combattre. Elle étendit ses domaines , en Terre-Ferme , jusqu'au midi de la Dalmatie. Elle fit des conquêtes dans la Grèce , où elle posséda l'île de Crète et celle de Chypre , qui lui ont été enlevées par les Turcs. Son commerce , autrefois très considérable , a été presque anéanti par les Français , les Anglais et les Hollandais. L'or des nations coulait à Venise par tous les canaux de l'industrie ; mais , depuis les grandes découvertes du seizième siècle , ce métal a pris une autre direction , et Venise y a gagné peut-être , car elle a moins excité la jalousie des souverains , et elle a joui d'une tranquillité rarement troublée et bien préférable aux richesses.

GÈNES.

Dans les royaumes , c'est la cour , ce sont les grands qui agissent , dans les républiques , c'est le peuple ; d'où il arrive que l'histoire des pre-

miens présente une suite de faits rendus importants par le rang et les dignités des personnages, tandis qu'on ne trouve dans les annales républicaines, que des secousses de loin en loin.

La seule histoire des révolutions de Gênes formerait un tableau intéressant. Détruite par Annibal, rétablie par le consul Spurius, cette ville fut soumise par les Goths, à qui les Lombards l'enlevèrent. Presque entièrement détruite de nouveau, elle fut relevée par Charlemagne, qui l'annexa à l'empire français. Dans le dixième siècle, elle fut prise par les Sarrasins, qui, ayant passé tous les hommes au fil de l'épée, emmenèrent les femmes et les enfants esclaves en Afrique. Rétablie, pour la troisième fois, ses habitants s'adonnèrent au commerce, s'enrichirent, et, devenus fiers et puissants, à proportion de leurs richesses, s'érigèrent en république, qui fut bientôt en état de donner du secours aux princes chrétiens, lors des croisades. Les Pisans lui déclarèrent en vain la guerre, en 1125; elle conserva toujours ses avantages.

L'enthousiasme de la liberté rendit enfin cette république capable des plus grandes choses, et elle parvint à concilier l'opulence du commerce avec la supériorité des armes. La jalousie et l'ambition des citoyens, excitèrent ensuite de

grands troubles , auxquels prirent part les empereurs , les rois de Naples , les Visconti , les marquis de Montferrat , les Sforces et la France , successivement appelés par les différents partis qui divisaient la république. André Doria , enfin , eut le bonheur et l'habileté de réunir les esprits et d'établir la forme du gouvernement aristocratique , qu'on y a vu depuis. Ce grand homme aurait pu , s'il l'avait voulu , usurper le souverain pouvoir ; mais il se contenta d'avoir affermi la liberté et d'avoir rétabli la tranquillité dans sa patrie.

Ce fut à cette époque que Gênes florissante posséda plusieurs îles dans l'Archipel , et plusieurs villes , sur les côtes de la Grèce et de la mer Noire. Elle tenait même Péra , l'un des faubourgs de Constantinople ; mais l'agrandissement de la puissance ottomane a tellement affaibli son commerce dans le Levant , qu'à peine un de ses navires paraît dans les états du Grand-Seigneur. Aussi cette république est plus fameuse par ce qu'elle fut autrefois , que par ce qu'elle est à présent , car elle a beaucoup perdu de ses domaines.

Il y a dans l'étendue de ce petit état , des places qui appartiennent aux ducs de Savoie et de Toscane ; on y rencontre même quelques villes libres. Les Génois ne possèdent plus rien dans le Levant , où ils faisaient quelquefois la loi par

leurs trésors. Telle est la vicissitude des choses humaines; elles ne font que passer.

Le gouvernement de Gênes consiste dans un sénat, dont les membres sont composés de la première noblesse, et présidés par un chef qu'on nomme doge, et qui n'exerce cette charge que pendant deux ans.

CORSE.

Les Toscans furent les premiers qui se rendirent maîtres de la Corse. Les Carthaginois soumirent cette île, et, sous Scipion, les Romains la conquièrent tout entière. Les Sarrasins s'en saisirent dans le huitième siècle; mais ils en furent chassés quelque temps après.

La Corse, sous l'empire de Charlemagne, fut envahie par des barons romains de la maison Colonne, et, dans la suite, les papes, les rois d'Aragon et ceux de France se la disputèrent tour à tour. Le traité de Cambrai en assura la possession aux Génois, qui en avaient acheté plusieurs parties, et cette île, prétexte de longues guerres entre les gouvernements de Pise et de Gênes, est enfin restée aux Français, qui s'en sont rendus maîtres, en 1769.

La Corse rappelle trois personnages fameux: son roi, l'aventurier Théodore de Neuhoff, gen-

tilhomme allemand; Paoli; et Napoléon Bonaparte, qui, du rang de simple officier d'artillerie, élevé sur le pavois militaire, comme un trophée national, s'est élancé sur le premier trône du monde,

HOLLANDE;

La Hollande, dans son état primitif, n'était qu'un simple comté; mais on la regardait, eu égard à son étendue, comme la plus considérable des Provinces-Unies. Ces provinces étaient au nombre de sept : la Hollande proprement dite, ainsi nommée des mots *HOL*, creux, et *LAND*, pays; la Zélande, Utrecht, Gueldre, Ovez-Yssel, Groningue et la Frise. Amsterdam, sa capitale, se trouve placée au confluent de l'Y et de l'Amstel. Cette ville contient deux cents mille habitants, et possède un port superbe, et l'un des plus grands, des plus sûrs et des plus commerçants de l'Europe.

La Hollande dépendait autrefois de l'Espagne. L'abus que Philippe II y fit de son autorité, la sévérité du duc d'Albe, et la crainte de l'inquisition, qu'on voulait y établir, excitèrent les peuples à la révolte. Les États-Généraux, s'étant soustraits à la domination espagnole, ce pays devint le théâtre de la discorde, de la guerre et de la

politique. Les princes d'Orange furent l'ame de cette ligue. Animés et conduits par eux, les Hollandais résistèrent à toutes les forces du fils de Charles-Quint, et fondèrent un gouvernement nouveau, qui, unissant l'esprit de liberté à celui du commerce, balança quelquefois le pouvoir des plus puissants princes. On vit même les Espagnols, après avoir vainement employé la voie des armées et des négociations, obligés de reconnaître les Provinces-Unies, comme un état libre, souverain et indépendant.

Bornée à l'ouest, à l'est et au nord par l'Océan, la Hollande, au premier coup d'œil, semble assise sur un sol favorable à la navigation ; et ce n'est cependant qu'après avoir lutté contre des obstacles de tout genre, dont l'opiniâtreté seule a su triompher, qu'elle est parvenue à se créer une marine dont les Tromp et les Ruyter ont fait la réputation.

Soumis aux événements, comme tout ce qui se rattache aux choses humaines, le gouvernement de la Hollande a subi divers changements, et le peuple, las de dépendre de magistrats, dont il regardait les places comme héréditaires et tyranniques, craignant d'ailleurs les armées françaises, qui menaçaient ses frontières, demanda à grands cris un stathouder ; comme les Romains

demandaient un dictateur, lorsque quelque danger imminent menaçait la république.

Ce fut Guillaume de Nassau, que, d'une voix unanime, on mit à la tête des affaires, et il fut statué que le stathouderat serait immuable et permanent dans sa maison, et passerait même aux filles.

La Hollande, très peu élevée au-dessus des eaux de la mer qui l'environne et l'imbibe, baignée par des rosées épaisses, se couvre d'une verdure que l'ardeur du soleil, affaibli par une atmosphère épaisse, fane rarement. Dans ces gras pâturages errent lentement des troupeaux nombreux, appesantis par le suc et l'abondance de la nourriture, mais aussi rendus, par cela même, très féconds. C'est la richesse indigène, à laquelle l'industrie a joint l'opulence d'un commerce actif et étendu.

Il est douloureux, il est même honteux, pour la race humaine, d'être dans l'impossibilité de le nier, les Hollandais passent pour n'être pas délicats sur la nature du gain; ce qui a fait dire, assez plaisamment de leur pays, « que le démon » de l'or; couronné de tabac, y est assis sur un » trône de fromage. »

SUISSE.

Anciennement appelée Helvétie, la Suisse est une république divisée en treize cantons, indépendants les uns des autres, mais unis pour leur défense mutuelle. La première époque de cette confédération est de l'an 1307. La Suisse relevait alors de l'empire germanique. Une partie de ce pays, que ses rochers et la valeur de ses habitants avaient défendu des invasions étrangères, était du domaine de la maison d'Autriche.

Quoique sujette, en partie, les villes de Fribourg, de Lucerne, de Zug et de Glaris, avaient de grands privilèges, et prenaient leur rang parmi les villes mixtes de l'empire. Les autres étaient impériales, et se gouvernaient, presque toutes, par leurs citoyens.

Au lieu de se borner au titre de protecteur de la Suisse, l'empereur Albert voulut étendre sa domination sur toute cette contrée, asile sacré de la liberté. Ses gouverneurs exercèrent une tyrannie qui révolta le peuple, et Guillaume-Tell, honneur de sa patrie, s'immortalisa par un acte sublime de dévouement qui a fourni à Lemierre le sujet d'une bonne tragédie, quoi qu'en ait dit La Harpe, et à Florian un excellent ouvrage.

Les cantons de Schwitz, d'Uri et d'Underval donnèrent le premier signal de l'indépendance. Après avoir tué leur gouverneur, il prirent les armes, et battirent plusieurs fois les Autrichiens, surtout en 1315. Seize cents Suisses dispersèrent dans les défilés des montagnes, une armée formidable, et cette journée fut aussi célèbre dans l'histoire de la république helvétique, que celle des Thermopyles dans les annales de la Grèce.

Les autres cantons s'unirent successivement à ceux de Schwitz, d'Uri et d'Underval, et cette jonction eut lieu, pour Lucerne, en 1332; pour Zurich, en 1351; pour Zug et Glaris, en 1352; pour Berne, en 1353; pour Fribourg et Solerne, en 1481; pour Bâle et Schaffouse, en 1501, et pour Appenzel, l'an 1513.

GENÈVE.

Alliée de la Suisse, la république de Genève était comme soumise au duc de Savoie; mais, en 1526, soutenue de l'alliance de Fribourg et de Berne, elle secoua entièrement le joug. Elle avait un évêque, qui prenait la qualité de prince de Genève, titre bien opposé, sans doute, à celui dont se sont honorés plusieurs évêques de Rome : « Serviteur des serviteurs de Dieu. »

En adoptant les nouvelles opinions de Calvin, les Gênois chassèrent leurs évêques, en 1535, et défendirent leur liberté contre les entreprises des princes et des prélats savoisiens. Genève, enfin, devint entièrement indépendante, et, animée, à la fois, par l'esprit de liberté et par le fanatisme, elle sut résister aux armes des ducs de Savoie, et aux trésors de Philippe II, qui secondait ces princes.

Les Gênois sont actifs, ingénieux, propres aux sciences et aux arts. Ouvriers industrieux, médecins, financiers, ils sont à l'affût de tous les genres de gain, ce qui rappelle un mot de nous ne savons quel avocat au parlement de Dijon, qui crut faire une bonne plaisanterie en disant en pleine audience : « Sans doute, il doit y avoir beaucoup d'honnêtes gens à Genève, car jusque » ici, nous n'en avons vu sortir que des fripons. »

Le génie républicain suit les Gênois dans tous les états, et durant toutes les périodes de leur vie. Ils l'inspirent à ceux qu'ils fréquentent, et si, dans quelques royaumes, il parviennent aux premières places du gouvernement, ils tâchent de le faire dominer. Anquetil dit que ces royaumes ne s'en trouvent pas toujours très bien : toutefois il est facile de lui répondre que c'est à un Gênois, Le-

fort (1), que la Russie doit , peut-être , tout ce qu'elle est aujourd'hui.

Placés entre les Français , les Italiens et les Suisses , les Gênois n'ont rien pris de ces nations. Ils en ont fait une à part , et cette singularité , n'a peut-être pas été une des moindres

(1) François Lefort naquit à Genève , en 1656 ; un goût décidé pour l'état militaire lui fit quitter la maison paternelle dès l'âge de quatorze ans. Après avoir servi en Hollande , comme volontaire , il eut une lieutenance dans le régiment d'un colonel allemand , au service du Czar.

Lefort était d'une physionomie heureuse , hardi , entreprenant , généreux , et même il parlait assez bien quatre ou cinq langues. Il n'était point savant , mais il avait beaucoup vu , et surtout avec le talent de bien voir.

Pierre-le-Grand , qui avait formé le dessein de ranimer sa nation , le vit et l'aima. Les plaisirs , dit l'auteur de l'histoire du héros de la Russie , commencèrent sa faveur , que confirmèrent de rares talents. En 1696 , Lefort eut la conduite du siège d'Azoph. Il y montra tant d'habileté dans l'art de la guerre , que le Czar lui donna le commandement général de ses troupes de terre et de mer , et le fit son premier ministre d'état , avec la qualité d'ambassadeur et de plénipotentiaire dans toutes les cours de l'Europe.

Lefort eut part à tous les changements par lesquels Pierre Ier donna une nouvelle vie à son empire ; il mourut à Moscou , en 1699. Pénétré de sa perte , le Czar lui fit des obsèques magnifiques , et y assista.

- causes de la durée de leur république. Jean-Jacques Rousseau était de Genève.

ORDRE DE MALTE.

L'ordre des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, appelés depuis les chevaliers de Rhodes, et aujourd'hui les chevaliers de Malte, doit sa naissance à l'ordre de saint Benoît.

Vers le milieu du onzième siècle, des négociants d'Amalfi, qui commerçaient en Syrie, obtinrent du calife d'Égypte la permission de fonder à Jérusalem un monastère du rit latin. On y plaça des bénédictins, qu'on fit venir d'Italie. À côté de ce monastère, appelé Sainte-Marie de la Latine, on bâtit, pour les pauvres pèlerins et les malades, un hôpital, dont la chapelle fut dédiée d'abord à saint Jean-l'Aumônier, et ensuite à saint Jean-Baptiste.

C'est du titre de cette chapelle que vient le nom des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem. Leur origine n'a rien de bien relevé aux yeux du monde. Ce n'étaient d'abord que des Oblats, ou frères laïcs, employés par les religieux au service de l'hôpital; c'est ce qu'atteste Guillaume de Tyr. L'habit qui distinguait ces hospitaliers était un manteau noir, appelé depuis le manteau à bec, orné d'une croix blanche. L'abbé bientôt se

vit obligé de les armer pour la défense des pèlerins que les voleurs arabes attaquaient sur les chemins. Devenus militaires, ils eurent un capitaine choisi parmi eux pour les commander en campagne. Insensiblement, et à mesure que l'hôpital s'enrichissait, ils ne voulurent plus reconnaître d'autre chef, au dehors ni au dedans, et, à la fin, ils secouèrent entièrement l'autorité des moines. Ce fut alors qu'ils commencèrent à faire un corps à part, et qu'ils quittèrent la règle de saint Benoît, pour suivre celle de saint Augustin. Tels furent, selon les écrivains qu'a suivis D. Mabillon, les commencements de cet ordre illustre.

Un mélange d'amour pour la religion et de goût pour les armes donna à cette congrégation religieuse et guerrière de nombreux prosélytes. Après la prise de Jérusalem sur les Croisés, en 1187, ils se retirèrent à Acre, qu'ils défendirent vaillamment, l'an 1290. Ils suivirent Jean de Lusignan, qui leur donna, dans son royaume de Chypre, Limisson, où ils demeurèrent jusqu'en 1310. C'est cette année qu'ils prirent Rhodes, devenue, dès lors, le chef-lieu de l'ordre.

L'empereur Soliman s'étant rendu maître de cette île, en 1522, les chevaliers, qui lui avaient opposé une courageuse défense, furent, quelque temps, errants en Italie, jusqu'à ce que l'empe-

reur Charles-Quint leur fit présent de Malte, en 1525, aussi-bien que de Tripoli. Cette dernière place leur fut enlevée par les amiraux de Soliman, et Malte n'était qu'un rocher stérile, mais devenu florissant, grâce aux soins infatigables de l'ordre de Saint-Jean.

Depuis que Villiers de l'Île-Adam y eut transporté ses chevaliers, ce même Soliman, qui les avait chassés de Rhodes, voulut s'emparer de Malte, et envoya, en 1566, trente mille hommes devant cette place, que défendirent vaillamment sept cents chevaliers, soutenus par huit mille fantassins. Le grand-maître de la Valette, un des plus honorables Français qui se sont couverts de gloire à cette époque mémorable, opposa, pendant quatre mois de siège, la plus généreuse résistance aux efforts multipliés des Turcs; et ces derniers, toujours repoussés, furent forcés à se retirer la rage dans le cœur.

Malte, depuis ce temps, point en quelque sorte imperceptible et même perdu dans l'immensité des mers, a toujours bravé la puissance ottomane. Bonaparte s'en est emparé lors de l'expédition d'Égypte; elle est maintenant au pouvoir des Anglais, qui avaient promis de la rendre, mais qui ont refusé de l'évacuer, connaissant l'importance de cette position soit pour dominer dans la Mé-

diterranée, soit pour surveiller de nouvelles expéditions de la part des Français, en Afrique, expéditions qui pouvaient porter un coup mortel à leur commerce dans l'Inde.

La restitution de Malte est devenue, en 1803, le prétexte de la guerre qui éclata entre la France et l'Angleterre, et dont les suites, après avoir coûté et des hommes et des sommes immenses; ont été si fatales à l'Europe, qui vit plusieurs de ses trônes ébranlés, et sur le penchant de leur ruine.

TOSCANE.

La Toscane avait des ducs ou comtes dans ses principales villes, sous l'empire de Charlemagne; mais elle n'avait point alors de gouverneur général et perpétuel, ni de marquis chargé de garder ses marches ou frontières, et ce ne fut que sous l'empire de Louis-le-Débonnaire, qu'on commença à voir un marquis de Toscane.

Aux marquis succédèrent, dans cette province, des gouverneurs amovibles, dont ayant insensiblement secoué le joug, elle se forma en république, et cet état dura près de quatre cents ans. Enfin, elle revint, dans le seizième siècle, au gouvernement ducal; et c'est celui qui subsiste encore de nos jours en Toscane.

Florissant sous les Médicis, qui y appelèrent

le commerce et les arts , cet état a presque toujours été tranquille et heureux , et Florence , rivale de Rome , pour l'esprit , le génie et la politesse attire chez elle autant d'étrangers que les premières villes d'Italie.

FERRARE. — MODÈNE. — REGGIO.

Les villes de Ferrare , de Modène et de Reggio , après avoir été possédées par les ducs et les marquis de Toscane , avaient été disputées entre les papes et les empereurs , depuis la mort de la grande comtesse Matilde , et s'étaient mises en liberté , comme la plupart des autres villes d'Italie , à la faveur des troubles qu'excitèrent les démêlés entre ces deux puissances.

Devenue libre , Ferrare fut gouvernée par un podestat , qu'elle choisit entre les principaux nobles , et à qui elle confia l'autorité presque souveraine , pour une ou plusieurs années. Cette ville , ainsi que les deux autres , eut des seigneurs perpétuels , puis des ducs , tous de l'illustre maison d'Est , qu'on a vus régner à Modène et à Reggio , avec cette douceur qui plaît toujours et fait aimer le pouvoir.

PARME. — PLAISANCE.

La république romaine, cet édifice colossal, en s'écroulant, a, pour ainsi dire, jonché l'Italie de matériaux qui ont servi à en construire de semblables, dans des proportions toutefois différentes.

Parme et Plaisance, ces deux états réunis, et qui ne sont presque jamais séparés, offrent, sur une petite surface, un sol fertile et d'excellents pâturages, où s'engraisse un bétail nombreux. Placé au pied de l'Apennin, ce pays est suffisamment arrosé, en raison de ses besoins, et l'on y trouve des salines et des minéraux.

Parme contient plusieurs monuments curieux, entre autres le théâtre, qu'on cite comme le plus beau de l'Italie. Les églises sont vastes et bien décorées. Le peuple a du goût pour les arts. Il passe pour insolent. On remarque qu'il n'a point la fureur de la jalousie, comme les autres Italiens. Le Parmesan et le Corrège ont illustré Parme par leur pinceau.

Plaisance tire son nom de l'agrément de sa situation, et, à ce présent de la nature, se joignent des chefs-d'œuvre de l'art, propres à satisfaire l'œil du curieux, tels que le palais ducal, qui recèle une infinité de raretés, et deux

statues de bronze, des princes Farnèze, admirrées des connaisseurs.

Parme et Plaisance furent du nombre des villes que Odoacre, roi des Hérules, conquît en 476. Elles passèrent ensuite sous la domination des Goths, qui les possédèrent jusqu'vers la fin de leur monarchie. L'an 552, Leutharis et Bucelin, capitaines allemands, soumis à l'empire de Théodebalde ou Thibaud, roi de Metz, ayant passé les Alpes, pour faire des conquêtes sur les Goths et les Romains, se rendirent maîtres de Parme et de Plaisance; mais ces deux généraux ayant péri avec leur armée, en 553, elles retournèrent aux Romains, jusqu'à ce que Alboin, roi des Lombards, les eût prises de nouveau.

Ce fut vingt ans après cet événement, que le patrice romain, exarque de Ravenne, se fit ouvrir les portes de Parme et de Plaisance, ou plutôt qu'elles lui furent livrées par leurs ducs révoltés contre le roi Autharis; mais l'année suivante, Agilulphe, successeur d'Autharis, les fit rentrer sous la puissance des Lombards.

L'an 601, Parme fut reconquise par l'exarque Callinique. Astolphe, roi des Lombards, ayant détruit l'exarcat, en 752, réunit de nouveau Parme et Plaisance à ses états. Ces deux villes enfin, firent partie des conquêtes de Charle-

magne, après l'extinction du royaume des Lombards, en 774.

Il serait trop long de raconter en détail les différentes révolutions que ces deux villes éprouvèrent dans la suite. Il suffira donc de dire que, après avoir secoué le joug de l'empire, à la faveur des divisions qui s'élevèrent entre Frédéric II et la cour de Rome, elles se gouvernèrent quelque temps en forme de républiques; qu'ensuite assujetties à différents seigneurs qu'elles choisirent, ou qui les subjuguèrent, elles firent, en 1315, sous Mathieu Visconti, partie de l'état de Milan; mais que, à l'instigation du légat, Bertrand Du Pouget, elles se révoltèrent, Plaisance, en 1322, et Parme, en 1326, pour se donner au pape Jean XXII.

Retournées ensuite sous la domination de l'Empire, le pape Jules II, dans la grande confédération qu'il organisa en 1512, contre la France, se les fit céder par l'empereur Maximilien I^{er}, qui les lui abandonna, sauf les droits de l'Empire.

Don Cardone, vice-roi de Naples, les remit en 1513, sous la puissance du duc de Milan; mais la même année, Léon X, nouveau pape, eut l'adresse de les retirer des mains de ce prince.

Parme et Plaisance, après la conquête du Milanais par les Français, passèrent sous la domi-

nation du roi de France, et, enfin, l'an 1521, Léon X vint à bout de recouvrer ces deux villes, par la force des armes, aidé qu'il fut par les Impériaux et le duc de Mantoue.

Le saint-siège, depuis ce temps, en jouissait tranquillement; lorsque, en 1534, Alexandre Farnèse fut élu pape, sous le nom de Paul III. Entre les enfants qui lui étaient nés d'un mariage secret, qu'il avait contracté dans sa jeunesse, se trouvait un fils, Pierre-Louis Farnèse, seigneur de Népi et de Frescati, Paul, parvenu au pontificat, lui donna, avec le consentement du sacré collège, les villes de Parme et de Plaisance, qu'il érigea en duchés, et prit en échange les villes de Népi et de Frescati, qu'il réunit au saint-siège, pour le dédommager. Pierre-Louis, depuis 1528, était déjà en possession du duché de Castro et du comté de Rouciglione, qui relevaient aussi de l'Eglise romaine.

Parme et Plaisance, dans ces derniers temps, et par suite de conquêtes, ont appartenu à la France. Ces deux états ont formé ensemble le département du Tanaro, divisé en trois arrondissements ou sous-préfectures, dont Parme était le chef-lieu. Ces villes depuis ont changé de maîtres.

AMERIQUE.

Après avoir promené nos lecteurs sur toutes les parties connues de l'ancien continent, il serait injuste de ne pas les conduire dans le Nouveau-Monde, dont la découverte est due à Christophe Colomb.

Les annales de l'esprit humain n'offrent aucun événement qui ait amené de plus grands résultats que l'invention de la boussole, dont la connaissance nous a été cependant transmise sans aucune des circonstances propres à satisfaire la curiosité qu'elle doit naturellement exciter. Plusieurs causes même concoururent à empêcher cette invention utile d'avoir tout son effet. Les hommes n'abandonnent que lentement, et encore avec répugnance, les anciennes habitudes; ils craignent les nouvelles tentatives, et ne s'y livrent qu'avec timidité.

Habitués à ne jamais perdre de vue la terre et les côtes natales, le marins n'osèrent pas, tout d'un coup, s'abandonner au milieu de mers inconnues, et ce ne fut qu'après un long intervalle, que les navigateurs se hasardèrent à entrer dans des eaux qui, avant eux, n'avaient pas été fréquentées.

Enfin la navigation prend un caractère plus

hardi, et ce caractère est le fruit de l'expérience que produisent de longs, mais utiles tâtonnements.

Les voyages des Espagnols aux îles Fortunées révèlent à quelques hardis aventuriers le secret de leurs forces, et l'on touche à l'époque fixée par la Providence, où les hommes doivent franchir les limites dans lesquelles ils ont été si longtemps renfermés, et s'ouvrir un champ plus vaste, pour y déployer leurs talents, leur courage et leur activité.

Cependant les premières tentatives, qui se firent pour cet objet, ne furent pas l'ouvrage des états les plus puissants de l'Europe, ni de ceux qui avaient cultivé l'art de la navigation avec le plus de constance et le plus de succès. La gloire de frayer la route dans cette nouvelle carrière était réservée au Portugal, l'un des royaumes les moins étendus, et les moins considérables de l'ancien continent.

CHRISTOPHE COLOMB.

Quelques voyages sur mer, et le bruit que faisaient alors les entreprises des Portugais, inspirèrent à Christophe Colomb le goût de la navigation. Il conçut qu'on pouvait faire quelque chose de plus grand que ce qu'on avait tenté

jusqu'alors , et , par la seule inspection d'une carte de notre hémisphère , il jugea qu'il devait y en avoir un autre.

Gênes , sa patrie , l'ayant traité de visionnaire , et Jean II , roi de Portugal , ayant refusé ses services , Colomb se rendit à la cour d'Espagne , où la reine Isabelle lui confia trois vaisseaux.

Des îles Canaries , où il mouilla , il ne mit que trente jours pour découvrir la première île de l'Amérique. Pendant ce court trajet , son équipage ne cessa de murmurer ; il y en eut même qui dirent assez haut « qu'il fallait jeter à la mer » cet aventurier , qui n'avait rien à perdre , et » qu'ils en seraient quittes pour rapporter qu'il » était tombé , la nuit , dans l'eau en contemplant » les astres. »

Cependant , aussitôt que les compagnons de Christophe Colomb eurent pris terre à l'île de Guanahani , l'une des Lucaïes , ils saluèrent , en qualité d'amiral et de vice-roi , ce téméraire qu'ils voulaient noyer quelques heures auparavant.

Effrayés à la vue des trois bâtimens espagnols , les insulaires gagnèrent les montagnes. Colomb ne put prendre qu'une femme ; à laquelle il fit présenter du pain , du vin , des confitures et quelques bijoux ; ce bon traitement fit revenir

les Sauvages. Les Castellans leur donnaient pour de l'or, ce que, en Europe, on ne daignerait pas même regarder : c'étaient des tessons de vases de terre brisés, des morceaux de verre et de faïence.

Le cacique, ou le chef des insulaires, permit aux Espagnols de construire un fort en bois dans l'île qu'ils avaient nommée Hispaniola. Colomb y laissa trente-huit des siens, partit pour l'Europe, et, se dirigeant, vers le nord-est, il eut bientôt perdu la terre de vue.

Il avait sur son bord quelques habitants des différentes îles qu'il avait découvertes, et, outre l'or, qui avait été le principal objet de ses recherches, il rapportait une petite quantité de toutes les productions qui pouvaient devenir la matière de quelque commerce, des oiseaux inconnus, et d'autres curiosités naturelles, propres à attirer l'attention, et à exciter l'étonnement des Européens.

Le voyage fut heureux, et l'on avait déjà fait cinq cents lieues sur la mer Atlantique, lorsque des vents violents commencèrent à s'élever, et, continuant de s'accroître, causèrent un ouragan terrible.

Tout ce que l'expérience et l'habileté de Colomb purent lui fournir de ressources pour sau-

ver ses vaisseaux, fut employé ; mais il était impossible de résister à la violence de la tempête, et, comme, on était encore loin de toute terre, la perte de l'escadre semblait inévitable. Les matelots, suivant l'usage, eurent recours aux prières, à l'invocation des saints, aux vœux, aux charmes même, enfin à tout ce qu'une religion superstitieuse peut dicter ou suggérer dans les dangers extrêmes ; mais ces moyens étant sans effet, et les Espagnols se croyant perdus sans ressource, on les vit s'abandonner au désespoir, et s'attendre, à chaque moment, à être engloutis par les flots.

Outre ces passions naturelles, qui agitent le cœur de l'homme, dans d'aussi déplorables situations, et lorsque la mort se présente sous les formes les plus effrayantes, Colomb était en proie à des sentiments plus douloureux encore, et qui lui étaient personnels. Il craignait que l'étonnante découverte qu'il venait de faire, ne pérît avec lui, et que le genre humain ne fût privé de tous les avantages qui pouvaient en être les fruits. Son nom allait passer à la postérité, comme celui d'un aventurier imprudent et trompé, au lieu de le consacrer dans la mémoire des hommes comme l'auteur de la plus belle entreprise qui jamais eût été conçue.

Ces désolantes réflexions étouffaient en lui le sentiment même du danger présent. Moins touché de la perte de sa vie, qu'occupé à conserver le souvenir des grandes choses qu'il avait tentées et exécutées, il se retira dans sa chambre, et écrivit sur du parchemin un récit abrégé de son voyage, de la route qu'il avait suivie, de la situation et de la richesse des pays qu'il avait découverts, et de l'établissement de la colonie qu'il y avait laissée. Ayant ensuite enveloppé son écrit d'une toile cirée, il l'enferma dans une espèce de gâteau de cire, qu'il mit dans un tonneau bouché avec le plus grand soin, et qu'il jeta à la mer, espérant que quelque accident heureux sauverait un dépôt si précieux au monde.

Enfin la Providence vint à son secours, et conserva une vie réservée à d'autres événements du plus haut intérêt. Le vent tomba, la mer se calma, et Colomb, qui ne s'arrêta que cinq jours à Lisbonne, entra dans le port de Palos, sept mois et onze jours après son départ de ce même endroit.

Aussitôt qu'on découvrit son vaisseau, tous les habitants coururent au rivage, pour embrasser leurs parents et leurs compatriotes, et savoir des nouvelles de leur voyage; mais, lorsqu'ils apprirent l'heureuse issue de l'expédition; lors-

qu'ils virent des hommes extraordinaires amenés par Colomb, des animaux inconnus, et des productions singulières des pays, dont jusqu'alors on n'avait pas même soupçonné l'existence, l'effusion de la joie fut générale et ne put se contenir; on sonna toutes les cloches, on tira le canon.

Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple, en procession solennelle, l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où l'on remercia Dieu d'avoir couronné d'un plein succès le voyage le plus long et le plus important qui eût jamais été entrepris.

Également étonnés et ravis d'un résultat sur lequel ils ne comptaient presque plus, Ferdinand et Isabelle, qui se trouvaient alors à Barcelone, répondirent à la lettre que leur avait adressée Colomb, de la manière la plus honorable et la plus flatteuse, et lui mandèrent de se rendre sur-le-champ auprès d'eux, voulant apprendre de lui-même le détail de son expédition, et les circonstances du service signalé qu'il venait de rendre.

L'entrée de Colomb dans Barcelone se fit, par ordre du roi et de la reine, avec tout l'appareil convenable à un événement qui allait don-

ner à leur règne un si grand lustre. On contemplait avec admiration cet homme extraordinaire, dont le génie et le courage avaient conduit les Espagnols, au travers de mers inconnues, à la découverte d'un monde nouveau.

Ferdinand et Isabelle le reçurent, assis sur leur trône, revêtus de tous les ornements royaux, et placés sous un dais magnifique. A son approche, ils se levèrent, et, ne permettant pas qu'il se mit à genoux pour leur baiser la main, ils lui ordonnèrent de s'asseoir sur un siège préparé pour lui, et de leur exposer les détails de son voyage, ce qu'il fit avec une gravité également convenable au caractère de la nation espagnole, et à la dignité de l'assemblée, et, en même temps, avec la modeste simplicité d'un esprit supérieur, qui, content d'avoir exécuté de grandes choses, ne cherche pas à les relever par une vaine ostentation.

NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Vingt-six ans s'étaient écoulés depuis que, tout entier à ses projets, et cédant à l'impulsion de son génie, Christophe Colomb avait conduit les Européens dans le Nouveau-Monde, et, pendant ce laps de temps, les Espagnols avaient été occupés à en parcourir différentes régions. Ils

avaient visité toutes les îles disposées en groupes, à travers cette partie de l'Océan, qui se trouve entre le continent septentrional et le méridional de l'Amérique. Ils avaient navigué le long de la côte orientale du continent, depuis la rivière de la Plata, jusqu'au fond du golfe du Mexique, et avaient reconnu qu'elle s'étendait sans interruption à travers cette vaste portion du globe. Ils avaient découvert la grande mer du Sud, qui ouvrit une nouvelle perspective de ce côté. Ils avaient acquis quelques connaissances des côtes de la Floride, ce qui les conduisit à observer et à suivre le continent dans une direction opposée. Toutefois, quoiqu'ils n'eussent pas poussé leurs découvertes plus loin vers le nord, d'autres nations avaient déjà visité les parties qu'ils avaient négligées.

Les Anglais avaient longé la côte d'Amérique, depuis la terre de Labrador, jusqu'aux confins de la Floride, et les Portugais, en cherchant un passage plus court aux Indes orientales, s'étaient jetés dans la mer du Nord, et avaient reconnu les mêmes régions.

Ainsi, à cette époque, on connaissait presque entièrement l'étendue de l'Amérique, depuis son extrémité septentrionale, jusqu'au trente-cinquième degré au sud de l'équateur; mais les

pays qui s'étendent de là jusqu'à l'extrémité méridionale de l'Amérique, le grand empire du Pérou, et les vastes domaines soumis au souverain du Mexique, n'étaient pas encore découverts.

En fixant nos regards sur le continent d'Amérique, la première circonstance qui nous frappe est son immense étendue. La découverte de Christophe Colomb ne s'est pas bornée à nous faire connaître une portion de terre, qui, par le peu d'espace qu'elle occupe sur le globe, avait pu échapper aux recherches des siècles précédents; on lui doit la connaissance d'un nouvel hémisphère, plus vaste que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, ces trois divisions de l'ancien continent, et dont l'étendue est presque égale au tiers du monde habitable.

La forme du Nouveau-Monde est extrêmement favorable aux communications du commerce. Lorsqu'un continent comme l'Afrique est composé d'une masse vaste et solide, qui n'est point coupée par des bras de mer pénétrant dans l'intérieur, et qui n'a qu'un petit nombre de grandes rivières, placées très loin l'une de l'autre, la plus grande partie d'un tel continent semble condamnée par la nature à n'être jamais civilisée, et à rester privée de toute communication active avec le reste des hommes.

Lorsque, comme l'Europe, un continent est ouvert par de vastes branches de l'Océan, telles que la Méditerranée, et la mer Baltique, ou, lorsque, comme l'Asie, ses côtes sont ouvertes par des baies profondes, pénétrant fort avant dans les terres, telles que la mer Noire, et les golfes d'Arabie, de Perse, de Bengale, de Siam et de Léotang; lorsque les mers environnantes sont remplies d'îles grandes et fertiles, et que le continent même est arrosé d'un grand nombre de rivières navigables, on peut dire que de telles régions possèdent tout ce qui peut favoriser les progrès de leurs habitants dans la civilisation et le commerce.

A tous ces égards, l'Amérique peut entrer en comparaison avec les autres parties du globe. Le golfe de Mexique, situé entre la partie méridionale et la septentrionale de l'Amérique, peut être regardée comme une mer méditerranée propre à ouvrir un commerce maritime avec toutes les contrées dont elle est environnée.

Les îles qui y sont répandues ne sont inférieures en nombre, en grandeur et en fertilité, qu'à celles de l'Archipel indien. En avançant le long de la partie septentrionale de l'hémisphère américain, la baie de Chesapeake présente un canal spacieux, qui conduit le navigateur fort avant

dans les parties intérieures de provinces non moins fertiles qu'étendues; et, si jamais les progrès de la culture et de la population parviennent à adoucir l'extrême rigueur du climat dans les districts plus septentrionaux de l'Amérique, la baie de Hudson peut devenir aussi favorable aux entreprises commerciales dans cette partie du globe, que la Baltique l'est en Europe.

L'autre grande portion du Nouveau-Monde est environnée d'eau de tous les côtés, à l'exception d'un isthme étroit, qui sépare la mer Atlantique de la mer Pacifique; et, quoiqu'elle ne soit ouverte ni par des baies profondes, ni par des bras de mer, les parties intérieures en sont accessibles par plusieurs grandes rivières, qui reçoivent un si grand nombre de courants auxiliaires, et coulent dans des directions si variées, que, sans aucun secours de l'art ni de l'industrie, il est aisé d'établir une navigation intérieure à travers toutes les provinces de ce continent, depuis la rivière de la Plata, jusqu'au golfe de Paria.

Cette bienfaisance de la nature n'est pas bornée à la division méridionale de l'Amérique. Le continent septentrional n'est pas moins abondant en rivières qui sont navigables presque jusqu'à leur source; et l'immense chaîne de ses lacs est un moyen de communication intérieure, plus

étendue et plus commode qu'il n'y en a dans aucune partie du globe.

Les pays qui s'étendent depuis le golfe de Darien, d'un côté, jusqu'à celui de Californie, d'un autre, et qui forment la chaîne qui unit ensemble les deux parties du continent américain, ont aussi leurs avantages particuliers. Les côtes en sont baignées d'un côté par la mer Atlantique, de l'autre, par la mer Pacifique; les rivières qui y coulent, se jetant, les unes vers la première de ces mers, et les autres vers la seconde, assurent aux différentes provinces toutes les facilités du commerce qui peuvent résulter d'une communication avec les deux mers.

RECHERCHES ET OBSERVATIONS SUR L'AMÉRIQUE ANCIENNE.

Après avoir observé l'état du Nouveau-Monde à l'époque de sa découverte, et considéré les traits particuliers qui le distinguent et le caractérisent, l'objet qui mérite le plus particulièrement de fixer l'attention, c'est de rechercher comment l'Amérique a été peuplée; par quelle route les hommes ont passé d'un continent à l'autre, et dans quelle partie du globe il est le plus probable que s'est établie une communication entre les deux hémisphères.

On sait, avec une certitude infaillible, que toute la race humaine est sortie de la même souche, et que les descendants d'un seul homme (1), sous la protection divine, et obéissant aux ordres du Ciel, se sont multipliés, et ont peuplé la terre. Mais ni les annales, ni les traditions des peuples ne remontent jusqu'à ces temps éloignés où ils ont pris possession des diverses contrées dans lesquelles ils sont à présent établis.

Nous ne pouvons ni suivre les branches de ces premières familles, ni indiquer avec certitude l'époque de leurs séparations, et la manière dont elles se sont répandues sur la surface du globe. Chez les nations même les plus éclairées, le période de l'histoire authentique est extrêmement court, et tout ce qui remonte au-delà est fabuleux ou obscur. Il n'est donc pas étonnant que les naturels ignorants de l'Amérique, qui n'ont ni inquiétude sur l'avenir, ni curiosité sur le passé, n'aient aucune connaissance de leur propre origine.

Les Californiens et les Eskimaux, en particulier, qui occupent les parties de l'Amérique les plus voisines de l'ancien continent, sont si

(1) Adam, *Genèse*.

grossiers, qu'il serait absolument inutile de chercher parmi eux quelques moyens de découvrir le lieu d'où ils sont venus, ou les ancêtres dont ils sont descendus. Nous devons le peu de lumières que nous ayons sur cet objet, non aux naturels de l'Amérique, mais à l'esprit de recherche de leurs conquérants.

Lorsque les Européens firent la découverte inattendue d'un monde nouveau, placé à une grande distance de toutes les parties connues alors de l'ancien continent, et rempli d'habitants dont l'extérieur et les mœurs différaient sensiblement du reste de l'espèce humaine, la curiosité et l'attention des hommes instruits dut naturellement les porter à rechercher l'origine de ces peuples.

Quelques-uns ont eu la présomption d'imaginer que les habitants de l'Amérique ne descendaient pas du père commun de tous les hommes, mais qu'ils formaient une race séparée, distinguée par des traits particuliers, et dans la forme extérieure de leur corps, et dans les qualités caractéristiques de leur esprit. D'autres prétendent qu'ils sont descendus de quelques restes des anciens habitants de la terre, échappés au déluge qui, du temps de Noé, a détruit la plus grande partie de l'espèce humaine, et ils regardent,

contre toute raison, des tribus grossières et sauvages, dispersées sur un continent inculte, comme la race d'hommes la plus ancienne qu'il y ait sur la terre.

Il n'y a guère de nation, depuis le pôle du Nord jusqu'à celui du Sud, à laquelle quelque antiquaire, livré à la folie des conjectures, n'ait attribué l'honneur d'avoir peuplé l'Amérique. On a supposé, tour à tour, que les Juifs, les Cananéens, les Phéniciens, les Carthaginois, les Grecs et les Scythes, avaient, dans les temps anciens, formé des établissemens sur cet hémisphère occidental.

On a dit que, dans des temps postérieurs, les Chinois, les Suédois, les Norvégiens, les Gallois et les Espagnols, y avaient envoyé des colonies, en différentes circonstances, et à des époques diverses. Les prétentions respectives de ces peuples ont trouvé de zélés partisans, et, quoique les raisons les plus plausibles, dont ils appuyaient leurs hypothèses, ne fussent que des rapports accidentels de quelques coutumes, ou une ressemblance équivoque de quelques mots, on a employé, de part et d'autre, beaucoup d'érudition et encore plus de chaleur à défendre, sans résultat utile, les hypothèses contraires.

Rien donc ne peut être plus frivole ou plus

incertain que de chercher à découvrir l'origine des Américains, en observant simplement les ressemblances qui peuvent se trouver entre leurs mœurs, et celles de quelque nation particulière de l'ancien continent.

Si l'on suppose deux peuples placés aux deux extrémités de la terre, mais dans un état de société également avancée pour la civilisation et l'industrie, ils éprouveront les mêmes besoins, et feront les mêmes efforts pour les satisfaire. Attirés par les mêmes objets, animés des mêmes passions, les mêmes idées et les mêmes sentiments s'élèveront dans leur ame. Le caractère et les occupations du chasseur d'Amérique, seront peu différents de ceux d'un Asiatique, qui tire également sa subsistance de la chasse. Une tribu de sauvages des bords du Danube ressemblera beaucoup à ceux qui vivent dans les plaines qu'arrose le Mississipi.

Au lieu donc de présumer, d'après de pareils rapports, qu'il y ait quelque affinité entre ces peuples divers, nous devons seulement en conclure que les dispositions et les mœurs des hommes sont formées par leur situation, et naissent de l'état de sociabilité où ils se trouvent.

Du moment où ces circonstances commencent à s'altérer, le caractère d'un peuple doit chan-

ger, et, à proportion qu'il fait des progrès dans la civilisation, ses mœurs se raffinent, ses facultés et ses talents se développent.

Les progrès de l'homme ont été à peu près les mêmes dans toutes les parties du globe; et nous pouvons le suivre dans sa marche, de la simplicité grossière d'une vie sauvage, jusqu'à ce qu'il arrive à l'industrie, aux arts et à l'élégance des sociétés policées. Il n'y a donc rien de merveilleux dans les ressemblances qu'on a observées entre les Américains et les nations barbares de l'ancien continent.

Les hypothèses que l'on a faites sur l'origine des Américains, d'après l'observation de leurs rites et de leurs pratiques religieuses, ne sont pas moins imaginaires et dénuées de fondements solides; mais, ce qu'on peut établir comme un principe certain, c'est que l'Amérique n'a été peuplée par aucune nation de l'ancien continent, qui eût fait des progrès considérables dans la civilisation.

Les habitants du Nouveau-Monde, lors de sa découverte, étaient dans un état de société si peu avancé, qu'ils ignoraient les arts qui sont les premiers essais de l'industrie humaine. Les nations même les plus cultivées de l'Amérique, n'avaient aucune connaissance de plusieurs in-

ventions simples , presque aussi anciennes que la société dans les autres parties du monde , et qu'on retrouve dans les premières époques de la vie civile.

Il est manifeste , par-là , que les tribus , qui , originairement , ont passé en Amérique , sortaient de nations qui doivent avoir été aussi barbares que leurs descendants l'étaient quand ils ont été découverts par les Européens , car les arts de goût et de luxe peuvent bien décliner ou périr par les secousses violentes , les révolutions et les désastres auxquels les nations sont exposées ; mais les arts nécessaires à la vie ne peuvent plus se perdre chez un peuple qui les a une fois connus ; ils ne sont sujets à aucune des vicissitudes humaines , et alors la pratique en subsiste aussi long-temps que la race même des hommes.

Si l'usage du fer avait jamais été connu aux sauvages de l'Amérique , ou à leurs ancêtres ; s'ils avaient jamais employé une charrue , une navette ou une forge , l'utilité de ces inventions les aurait conservées , et il est impossible qu'elles eussent pu être oubliées ou abandonnées. Nous pouvons donc en conclure que les Américains sont descendus de quelque peuple qui se trouvait dans un état de société trop peu avancé pour

connaître les arts nécessaires , puisque ces mêmes arts étaient inconnus à leurs descendants.

Il ne paraît pas moins évident que l'Amérique n'a été peuplée par aucune colonie des nations plus méridionales de l'ancien continent. On ne peut même pas supposer qu'aucune des tribus sauvages établies dans cette partie de notre hémisphère , ait été chercher un pays si éloigné. Elles n'avaient ni l'audace , ni l'industrie , ni la force qui pouvaient leur inspirer le désir , et leur fournir le moyen d'exécuter un si long voyage.

Les Américains ne peuvent pas , non plus , être descendus des nations plus civilisées d'Asie et d'Afrique ; et cela est prouvé non-seulement par l'ignorance où ils étaient des arts les plus simples et les plus nécessaires , mais encore par une circonstance qui mérite d'être remarquée.

Lorsqu'un peuple a éprouvé , une fois , les avantages que procurent aux hommes en société les animaux domestiques , il ne peut plus ni subsister sans la nourriture qu'il en tire , ni continuer ses travaux sans leur secours. Aussi , le premier soin des Espagnols , lorsqu'ils s'établirent en Amérique , fut d'y porter tous les animaux domestiques d'Europe ; et si , avant eux , les Tyriens , les Carthaginois , les Chinois , ou quelque autre peuple policé avait pris

possession de ce continent, on y aurait trouvé les animaux particuliers aux régions d'où ils auraient été apportés. Mais, dans toute l'Amérique, il n'y a pas un seul quadrupède, apprivoisé ou sauvage, qui appartienne proprement aux pays chauds, ou même aux climats plus tempérés de l'ancien continent.

Le chameau, le dromadaire, le cheval, le bœuf, étaient aussi inconnus en Amérique, que le lion et l'éléphant. Il est évident par-là que le peuple qui s'établit le premier dans le monde occidental, ne venait pas des pays où ces animaux abondent; car des hommes accoutumés à en faire usage, auraient naturellement regardé leur secours, et comme utile, et comme nécessaire pour l'amélioration et même pour la conservation de la société civile.

En considérant les animaux dont l'Amérique est pourvue, on peut conclure que le point de contact le plus voisin de l'ancien et du nouveau continent, se trouve vers l'extrémité septentrionale de l'un et de l'autre, et que c'est par-là que la communication s'est ouverte, et qu'il s'est établi une correspondance entre ces deux parties du globe.

Les vastes contrées d'Amérique, qui sont situées sous les tropiques, ou qui en approchent,

sont remplies d'animaux indigènes de diverses espèces, entièrement différentes de celles qui se trouvent dans les parties de l'ancien continent; mais les provinces septentrionales du Nouveau-Monde sont peuplées d'animaux sauvages, communs aux parties de notre hémisphère, situées sous les mêmes latitudes.

L'ours, le loup, le renard, le lièvre, le daim, le chevreuil, l'élan, et plusieurs autres espèces, abondent dans les forêts de l'Amérique septentrionale, ainsi que dans celles du nord de l'Europe et de l'Asie. Il paraît donc évident que les deux continents s'approchent l'un de l'autre par ce côté, et sont unis, ou si voisins, que ces animaux ont pu passer de l'un à l'autre.

La possibilité de cette communication n'est plus fondée sur de simples conjectures, mais sur des preuves incontestables. Il se peut qu'une tribu, ou quelques familles de Tartares errants, guidées pour ce besoin d'activité particulier à cette nation, aient passé dans les îles les plus voisines, et, quelque grossière que fût leur manière de naviguer, il est probable qu'il leur a été facile, en allant d'une île à une autre, d'arriver enfin à la côte d'Amérique, et de commencer à la peupler.

La distance des îles Mariannes, ou des Lar-

rons , à la terre d'Asie , la plus voisine , est encore plus considérable que celle qui se trouve entre la partie d'Amérique , que les Russes ont découverte , et la côte du Kamchatka. Cependant les habitants des îles Mariannes sont évidemment d'origine asiatique. Si , malgré l'éloignement , nous reconnaissons que ces îles ont été peuplées par des émigrations de notre continent , la distance seule n'est pas une raison pour nous empêcher d'attribuer à la même origine la population de l'Amérique. Il est même probable que les navigateurs qui , dans la suite , visiteront ces mers , découvriront , en remontant davantage vers le Nord , que le continent de l'Amérique est encore plus près de l'Asie.

Les habitants du pays situé autour du cap nord-ouest de l'Asie , prétendent qu'il y a , à la hauteur de leur côte , une petite île où ils peuvent arriver en moins d'un jour , et que de là on découvre un grand continent , qui , selon leur récit , est couvert de forêts , et occupé par un peuple dont ils n'entendent pas la langue ; ils reçoivent de ce peuple des peaux de marte , animal inconnu dans les parties septentrionales de la Sibérie , et qui ne se trouve que dans les pays où il y a beaucoup d'arbres.

Si l'on pouvait ajouter foi à ce récit , il fau-

draient en conclure que le continent d'Amérique n'est séparé du nôtre que par un canal étroit, et alors s'évanouiraient toutes les difficultés sur leur communication.

Quoiqu'il soit possible que l'Amérique ait reçu de notre hémisphère ses premiers habitants, soit par le nord-ouest de l'Europe, soit par le nord-est de l'Asie, il y a de bonnes raisons pour supposer que les ancêtres de toutes les nations américaines, depuis le cap Horn jusqu'aux extrémités méridionales du Labrador, sont venus d'Asie plutôt que d'Europe.

Les Eskimaux sont les seuls peuples de l'Amérique qui, par la figure et par le caractère, aient quelque ressemblance avec les Européens. C'est évidemment une espèce d'hommes particulière, distinguée de toutes les nations de ce continent par le langage, les mœurs et les habitudes. On peut donc être autorisé à faire remonter leur origine à la source que nous avons indiquée; mais il y a parmi tous les autres peuples d'Amérique une ressemblance si frappante, et dans leur constitution physique et dans leurs qualités morales, que, malgré les difficultés produites par l'influence du climat ou par l'inégalité de leurs progrès dans la civilisation, nous devons les regarder comme descendus d'une même souche. Il

peut y avoir de la variété dans les tentes, mais on retrouve partout la même couleur primitive. Chaque tribu a quelque caractère particulier qui la distingue; cependant on reconnaît dans toutes certains traits communs à la race entière.

La découverte du Nouveau-Monde a agrandi la sphère des spéculations, et a offert à notre vue des nations dans un état de société beaucoup moins avancé que celui où l'on a pu observer les différents peuples de notre continent.

C'est en Amérique que l'homme se montre sous la forme la plus simple où nous concevons qu'il puisse subsister. Nous y voyons des sociétés qui commencent seulement à se former, et nous pouvons observer les sentiments et les actions des hommes dans l'enfance de la vie sociale, au moment où ils ne sentent encore qu'imparfaitement la force de ces liens, et où ils ont à peine abandonné une partie de leur liberté naturelle.

Cet état de simplicité primitive, qui n'était connu dans l'ancien continent que par les descriptions fantastiques des poètes, existait réellement sur le sol américain.

Étrangère à l'industrie et au travail, la plus grande partie de ses habitants ignorait les arts, avait à peine quelques idées de propriété, et jouissait, en commun, des biens que produisait la fé-

condité spontanée de la nature. Deux nations seules étaient sorties de cet état grossier, et avaient acquis, d'une manière sensible, les idées, et adopté les institutions qui semblent plus particulièrement appartenir aux sociétés policées.

NOUVEAUX VOYAGES DE CHRISTOPHE COLOMB.

Ferdinand et Isabelle avaient donné à Christophe Colomb les marques les plus éclatantes de la reconnaissance et de l'admiration que leur inspiraient son courage et ses travaux; mais ce qui satisfait, plus que toutes ces faveurs, cet esprit actif et entreprenant, toujours occupé de grands objets, ce fut l'ordre d'équiper promptement une flotte avec laquelle il pût, non-seulement s'assurer la possession des pays qu'il avait déjà découverts, mais aller encore à la recherche de ces régions plus riches, qu'il se flattait toujours de rencontrer sur sa route.

Tandis que ces préparatifs se faisaient, le bruit de l'expédition et des découvertes de Colomb se répandait, et attirait l'attention de toute l'Europe, frappée d'étonnement en entendant dire qu'on avait découvert un nouveau monde. La multitude ne pouvait croire une chose si fort au-delà de la sphère des idées communes.

Les hommes instruits, capables de concevoir

toute l'importance de ce grand événement, et d'en prévoir les suites, l'apprirent avec des transports d'admiration et de joie. Ils en parlaient avec ravissement; ils se félicitaient les uns les autres d'avoir vécu dans un siècle où cette grande découverte reculait les bornes des connaissances, ouvrait au genre humain une moisson nouvelle de recherches et d'observations, et fournissait désormais à l'homme un moyen de connaître parfaitement la structure et les productions du globe qu'il habite.

Toutefois les opinions se partagèrent, et l'on forma différentes conjectures sur les pays nouvellement découverts; on demandait à quelle division de la terre ils appartenaient. Colomb soutenait toujours sa première idée, et voulait qu'on les regardât comme une portion de ces vastes régions de l'Asie, comprises alors sous le nom général d'Inde. Ce sentiment, d'ailleurs, était confirmé par ses observations sur les productions de ces contrées. L'or abondait dans l'Inde, et il avait rapporté des îles qu'il avait visitées, une assez grande quantité de ce métal, pour croire qu'on y en trouverait des mines. Le coton, autre production des Indes orientales, était commun dans ces îles. Le piment lui paraissait être une espèce de poivre d'Inde. Les oiseaux qu'il avait

apportés étaient ornés de plumages de couleurs aussi riches que ceux de l'Asie, et il voyait dans l'alligator le même animal que le crocodile.

Ces diverses circonstances déterminèrent non-seulement les Espagnols, mais encore les autres nations de l'Europe, à adopter les opinions de Colomb. Les pays qu'il avait découverts furent considérés comme faisant partie de l'Inde, et Ferdinand et Isabelle leur donnèrent le nom d'Indes, dans la ratification du traité de Santa-Fé, accordé à Colomb, à son retour. Lorsque, ensuite, l'erreur fut reconnue, et la vraie situation du Nouveau-Monde mieux déterminée, il conserva son premier nom; on l'appelle encore Indes occidentales, et les habitants Indiens.

Un nom si séduisant, les échantillons apportés par Colomb de la richesse et de la fertilité de ces pays nouveaux, l'exagération que ses compagnons mettent dans leurs récits, font concevoir de si belles espérances, que le goût des découvertes et des entreprises s'anime tout à coup parmi les Espagnols à un point étonnant, et, quoique peu accoutumés aux grands voyages de mer, ils montrent la plus grande impatience pour une seconde expédition. Ferdinand partage l'enthousiasme de ses sujets; dix-sept vaisseaux sont équipés; quinze cents hommes les montent,

et, parmi eux, se trouve un grand nombre de gentilhommes déjà connus pour avoir occupé les premières places du royaume.

Un pape (1) confirme les droits de l'Espagne sur le Nouveau-Monde; et Isabelle et Ferdinand, possesseurs d'un titre qui leur paraît incontestable à la souveraineté de tous les pays qu'ils pourront découvrir sur une si grande partie du globe, donnent à la flotte l'ordre du départ. Elle met aussitôt à la voile, et cingle vers l'hémisphère occidental. Chaque bord est chargé de tout ce qui peut être nécessaire pour se défendre et pour former un établissement, et l'on a eu soin d'embarquer toutes les espèces d'animaux domestiques de l'Europe, et toutes les plantes qu'on croyait pouvoir réussir sous le climat des Indes occidentales.

Cependant Colomb était trop impatient de revoir la colonie qu'il avait laissée à Hispaniola, pour s'arrêter dans aucune des îles qu'il rencontra sur sa route; c'étaient la Désirade, la Dominique, la Guadeloupe, Antigua et Porto-Ricco, dont les habitants se nourrissaient des corps de leurs ennemis pris à la guerre.

(1) Alexandre VI.

Arrivé à la Nativité, où il avait laissé trente-huit hommes, sa surprise fut extrême de ne voir personne se montrer, et accourir au devant de la flotte avec des transports de joie.

Inquiet du sort de ses compatriotes, et soupçonnant ce qui leur était arrivé, il aborde et débarque. Tous les naturels du pays, qui eussent pu lui donner quelques nouvelles de la colonie, s'enfuient à son approche, et il trouve le fort entièrement démoli. Des lambeaux d'habillements espagnols, des débris de leurs armes et de leurs ustensiles, répandus autour de lui, ne laissent plus aucun doute sur le destin malheureux de la garnison.

Pendant que les Espagnols pleuraient sur ces tristes restes de leurs infortunés concitoyens, on vit arriver un frère du cacique Guacanahari. Colomb apprit de lui ce qui s'était passé après son départ de l'île.

Un commerce suivi avec les Espagnols avait diminué, peu à peu, le respect des insulaires pour eux, et les Européens, par leur mauvaise conduite et leurs violences, avaient bientôt laissé voir qu'ils avaient tous les besoins, toutes les faiblesses et toutes les passions des hommes.

Après le départ de Colomb, qui leur imposait par sa présence et son autorité, la garnison avait

secoué toute espèce de subordination , et , oubliant les sages instructions de l'amiral , chaque particulier s'était rendu indépendant , et s'était abandonné , sans aucun frein , à toutes ses fantaisies : l'or , les femmes , les provisions des insulaires , étaient devenus la proie de ces oppresseurs , qui s'étaient portés en petites troupes dans l'île , et avaient partout exercé leur avidité et leur insolence.

Ces violences sans prétextes , au moins plausibles , avaient à la fin lassé la patience et excité le courage de ce peuple , malgré sa douceur et sa timidité. Le cacique de Cibao , dont les Espagnols infestaient surtout le territoire , attirés par les mines d'or de ce district , en avait surpris , et fait périr plusieurs qui parcouraient l'île avec autant de sécurité que si les habitants n'eussent eu contre eux aucun motif de plainte. Il avait ensuite rassemblé ses sujets , et , ayant investi le fort , il y avait fait mettre le feu. Quelques Espagnols avaient été tués en s'y défendant ; le reste avait péri en traversant un bras de mer pour se dérober à l'ennemi. Guacanahari , que les excès des Espagnols n'avaient pas encore détaché d'eux , avait pris les armes pour les défendre , et avait même reçu une blessure qui le retenait chez lui.

Ce récit , toutefois , ne mettait pas le cacique

à couvert des soupçons; mais Colomb, voyant que ce n'était pas le moment favorable de rechercher sa conduite avec sévérité, rejeta l'avis de ses officiers, qui voulaient se saisir de la personne de Guacanahari, et venger la mort des Espagnols, en attaquant les insulaires. Il leur fit sentir la nécessité de se concilier l'amitié de quelque prince du pays, pour faciliter l'établissement qu'ils projetaient, et leur exposa le danger de soulever contre eux toute l'île, en exerçant une rigueur inutile et déplacée.

Au lieu donc de perdre le temps à venger les injures passées, il s'occupa des précautions qui pouvaient en prévenir de nouvelles, et, dans cette vue, il fit choix d'une situation plus saine et plus commode que celle de la Nativité. Il y traça, dans une grande plaine, voisine d'une large baie, le plan d'une ville, qu'il appela Isabelle, du nom et en l'honneur de sa protectrice, la reine de Castille. Les Espagnols avaient poussé l'ouvrage avec tant d'activité, que les maisons et les remparts de cette cité naissante, la première que les Européens eussent fondée dans le Nouveau-Monde, et d'où dépendait le salut commun, furent bientôt en état de les loger, et de les mettre à l'abri de toute invasion.

Cependant, au milieu de ces travaux si neces-

saires, Colomb eut à combattre, non-seulement tous les dégoûts et toutes les difficultés qui pouvaient accompagner l'établissement d'une colonie dans un pays inculte, mais, ce qui était plus embarrassant encore, la paresse, l'impatience et l'indocilité de ses gens. Le défaut d'activité, naturel aux Espagnols, semblait s'augmenter par l'influence d'un climat chaud, qui les énervait. Plusieurs d'entre eux étaient des gentilhommes qui, n'ayant jamais soutenu aucun travail de corps, s'étaient engagés dans cette expédition, sur les descriptions pompeuses et exagérées de quelques-uns des premiers compagnons de Colomb, ou sur l'idée fausse, adoptée par Colomb lui-même, que Hispaniola était ou le Cipango de Marc Paul, ou l'Ophir d'où Salomon tirait ces marchandises précieuses qui avaient répandu dans son royaume de si immenses richesses.

Mais lorsque, au lieu de la moisson d'or qu'ils avaient compté recueillir, les Espagnols virent que cette brillante perspective s'éloignait, et que s'ils pouvaient jamais y atteindre, ce ne serait que par des efforts très lents, et par une longue persévérance de travail et d'industrie, la perte de leurs chimériques espérances les jeta dans un abattement voisin du désespoir, et les porta ensuite à un mécontentement général.

En vain Colomb s'efforçait de ranimer leur courage, en leur faisant observer la fertilité du sol, et en leur montrant des morceaux d'or qu'on apportait, chaque jour, des différentes parties de l'île; ils n'avaient point assez de patience pour attendre les richesses que la terre ne fournit qu'avec le temps, et à des intervalles réglés; et ils regardaient l'or lui-même avec dédain, comme étant en trop petite quantité pour satisfaire leurs désirs. L'esprit de mutinerie devint général, et il se fit une conspiration qui pouvait être fatale à l'amiral et à sa colonie. Heureusement elle fut découverte.

Cependant Colomb, pour prévenir l'oisiveté qui nourrissait le mécontentement des Espagnols, en leur laissant le temps de penser au renversement de leurs espérances, projette différentes expéditions dans l'intérieur du pays, et envoie Alonzo d'Ojeda, officier actif et vigilant, à la tête d'un détachement, visiter le district de Cibao, où l'on disait que l'or était en plus grande abondance qu'ailleurs. Lui-même soutient cette expédition avec une grande partie de ses troupes, et, pour frapper plus sûrement l'imagination des Indigènes, il déploie, dans cette occasion, tout l'appareil militaire. Les enseignes flottent au gré des vents; une musique guerrière se fait entendre,

et des éclaireurs à cheval voltigent en avant et en arrière du corps principal de la petite armée.

C'était la première fois que les habitants du Nouveau-Monde voyaient des chevaux; leur aspect les frappa d'admiration et de terreur, impression qu'ils reçurent avec d'autant plus de facilité, qu'ils n'avaient aucune idée du surcroît de force que l'homme s'était donné en se soumettant le cheval. Ils imaginèrent donc que l'animal et celui qui le montait, ne formaient qu'un seul corps animé et un être doué de raison, dont les mouvements rapides leur causaient le plus grand étonnement; et dont l'impétuosité et la force leur semblaient irrésistibles.

En employant les ressources d'une tactique habile, et mettant à profit les manœuvres et les évolutions européennes, Colomb s'efforçait d'inspirer aux insulaires une grande crainte des Espagnols, mais il ne négligeait aucun des moyens propres à gagner leur confiance et leur amitié, et, dans toutes les circonstances, il se conduisait avec eux de la manière la plus intégrè, la plus juste, la plus humaine et la plus indulgente.

La description que les naturels du pays lui avaient faite de Cibao s'était trouvée vraie. Cette contrée montagneuse et sans culture roulait l'or dans tous les ruisseaux; on y en rencontrait

même des grains, dont quelques-uns étaient d'une grosseur considérable. Les Indiens n'avaient jamais ouvert une seule mine pour en tirer ce métal. Pénétrer dans les entrailles de la terre, était une opération au-dessus de leur industrie, et ils ne faisaient pas assez de cas de l'or, pour songer seulement à se le procurer en plus grande quantité. Tout ce qu'ils en possédaient, ils l'avaient recueilli dans le lit des rivières ou au pied des montagnes, après les pluies abondantes qui tombent entre les tropiques.

A tant de signes certains de la présence du métal, objet unique de leurs cupides désirs, les Espagnols cessèrent de douter que la terre de ce canton renfermât dans son sein des trésors dont ils se flattaient d'être bientôt les maîtres, et Colomb, pour s'assurer la possession de cette riche province, y éleva un petit fort, qu'il nomma Saint-Thomas, en mémoire de l'incrédulité de ses troupes, qui n'avaient pas voulu croire que le pays produisit de l'or, jusqu'à ce qu'ils l'eussent vu de leurs yeux et touché de leurs mains.

Lorsque par ses soins et par sa prudence Colomb eut ramené l'ordre et la paix, il crut pouvoir quitter l'île et continuer ses découvertes. Nous ne le suivrons point dans ses courses; nous dirons seulement que, pendant un ennuyeux

voyage de cinq mois entiers, il fut éprouvé par toutes les sortes de dangers auxquels un navigateur peut être exposé, sans faire aucune découverte importante que celle de la Jamaïque, et que plus tard l'Espagne, pour laquelle il s'était sacrifié, paya son dévouement de la plus noire ingratitude.

ALONZO D'OJEDA.

Quoique récente en Espagne, l'ardeur pour les expéditions lointaines commençait à y devenir générale. Toutes les tentatives antérieures, faites par cette nation, avaient été jusqu'alors conduites par Colomb seul, et aux frais du gouvernement. Des armateurs particuliers, séduits par les descriptions magnifiques que l'amiral faisait des pays qu'il venait de visiter, et par les monstres de richesses qu'il avait envoyées, offrirent d'équiper à leurs frais, des bâtimens pour aller à la découverte de nouvelles contrées.

La cour d'Espagne voyait ses modiques ressources épuisées par ses premières expéditions, qui, en faisant espérer de grands avantages pour l'avenir, n'en avaient apporté jusqu'alors que de très médiocres, et le souverain n'était pas fâché de rejeter désormais sur ses sujets la dépense de pareilles entreprises. Il saisit donc avec empres-

sement une occasion de faire servir à l'avantage de la nation, l'avidité, l'industrie et les efforts des hommes à projets, qui voudraient prendre sur eux-mêmes tous les risques.

Une des premières offres de cette espèce fut celle d'Alonzo d'Ojeda. C'était un fort bon officier, qui avait accompagné Colomb dans son second voyage. Son rang et l'excellente réputation dont il jouissait, lui procurèrent assez de crédit parmi les négociants de Séville, pour équiper quatre vaisseaux, dans l'espérance qu'il obtiendrait l'agrément du roi pour le voyage. La protection puissante de l'évêque de Badajos lui garantissait un heureux succès dans une demande d'ailleurs si agréable à la cour.

Sans donc consulter Colomb, et sans avoir aucun égard aux droits et à l'autorité qu'on lui avait donnés antérieurement, on permit à Ojeda de faire voile pour le Nouveau-Monde, et, pour le diriger dans sa course, l'évêque lui communiqua le journal du dernier voyage de l'amiral, et les cartes des pays qu'il avait découverts. Ojeda n'entra dans aucune route nouvelle, et, suivant servilement celle que Colomb avait tenue, il arriva sur la côte de Paria. Il y fit quelques échanges avec les naturels, et, portant ensuite à l'ouest, il alla jusqu'au cap Vela, et reconnut

une grande étendue de côtes, au-delà de celles que venait de visiter Colomb. Après avoir ainsi constaté la vérité de l'opinion de l'amiral, qui avait regardé ces pays comme faisant partie d'un continent, il retourna en Espagne par Hispaniola, remportant quelque gloire de sa découverte, mais avec un médiocre bénéfice pour ceux qui avaient placé leurs fonds dans cette expédition.

AMÉRIC VESPUCE.

Améric Vespuce, gentilhomme florentin, accompagnait Ojeda dans son voyage : on ignore en quelle qualité; mais, comme il était bon marin, et très habile dans les sciences relatives à la navigation, il acquit tant d'autorité parmi ses compagnons, qu'ils lui abandonnèrent la direction principale de toutes les manœuvres et opérations du voyage. Peu de temps après son retour, il communiqua la relation de ses aventures et des découvertes qu'il venait de faire, à un de ses compatriotes, et, pressé par la vanité, commune aux voyageurs et aux missionnaires, de se donner de la célébrité, il eut l'assurance de s'y montrer comme ayant découvert le premier le continent du Nouveau-Monde.

Le voyage d'Améric était écrit avec adresse et une sorte d'élégance recherchée. Au récit

amusant des faits, il avait joint des observations judicieuses sur les productions naturelles, les mœurs et les habitants de ces contrées inconnues. Comme c'était la première description du nouvel hémisphère qu'on rendit publique, un ouvrage si propre à satisfaire la passion des hommes pour le nouveau et le merveilleux, dut se répandre avec rapidité, et se faire lire avec admiration.

Peu à peu on s'accoutuma à appeler ce pays du nom de celui qu'on supposait l'avoir découvert : le caprice des hommes, souvent aussi inexplicable qu'injuste, a perpétué cette erreur. Toutes les nations sont convenues de donner le nom d'Amérique à cette nouvelle partie du globe. La prétention hardie d'un heureux imposteur a dérobé à l'auteur de cette grande découverte la gloire qui lui appartenait. Le nom d'Amérique a supplanté celui de Colomb, et le genre humain doit regretter que cette injustice ait reçu la sanction du temps, et ne puisse plus être réparée (1).

(1) Il est surprenant que ni Gomera ni Oviedo, les plus anciens historiens espagnols de l'Amérique, ni Herrera même, n'aient regardé Ojeda, ou son compagnon Vesputse, comme ayant fait la première découverte du continent de

ALONZO NIGNA. — ENTREPRISES PARTICULIÈRES.

Au voyage d'Ojeda et d'Amérique Vespuce succéda celui d'Alonzo Nigna, également entrepris pour tenter des découvertes. Non-seulement Co-

l'Amérique. Tous unanimement attribuent cet honneur à Colomb. Quelques auteurs ont supposé qu'un ressentiment national contre Vespuce, qui avait quitté le service d'Espagne pour passer à celui des Portugais, avait engagé cet historien à ne point parler des découvertes qu'il a faites. Mais Martyr et Benzoni, tous deux Italiens, ne pouvaient être gouvernés par ce préjugé. Martyr était un auteur contemporain, qui résidait à la cour d'Espagne, et qui était à portée d'être exactement informé de ces faits publics; cependant il n'attribue pas à Vespuce la gloire d'avoir le premier découvert l'Amérique, ni dans ses Décades, qui sont la première histoire générale qu'on ait publiée du Nouveau-Monde, ni dans ses lettres, où il parle des principaux événements qui sont arrivés de son temps.

Benzoni passa comme aventurier en Amérique, en 1541, et y demeura fort long-temps. Il paraît avoir été animé d'un zèle fort ardent pour la gloire de l'Italie, sa patrie. Cependant, il ne parle ni des exploits, ni des découvertes de Vespuce. Herrera, qui a compilé son Histoire générale de l'Amérique, d'après les témoignages les plus authentiques, suit non-seulement le sentiment de ces auteurs antérieurs, mais il accuse même de falsification dans Vespuce, les dates des deux voyages qu'il a faits au Nouveau-Monde, et d'avoir à dessein confondu l'un avec l'autre, afin de pouvoir s'arroger la gloire de la découverte de l'Amérique.

lomb avait introduit parmi les Espagnols le goût des expéditions lointaines ; mais encore les premiers aventuriers , qui se distinguèrent dans cette carrière , avaient été formés sous lui , et devaient à ses leçons les connaissances et l'habileté qui les mettaient en état de suivre ses traces. Alonzo Nigna , qui avait servi sous l'amiral , dans sa dernière expédition , se joignit à Christophe Guerra , marchand de Séville , pour équiper un seul vaisseau avec lequel il alla à la côte de Paria.

Ce voyage semble plutôt avoir eu pour but un commerce lucratif , qu'un intérêt général et important à la nation. Nigna et Guerra ne firent aucune découverte importante ; mais ils rapportèrent en Europe une assez grande quantité d'or et de perles , pour exciter chez leurs compatriotes le désir de faire des entreprises semblables.

YANEZ-PINSON. — DÉCOUVERTE DU BRÉSIL.

A quelque temps de là , Vincent Yanez-Pinson , un des compagnons de Colomb , dans son premier voyage , partit de Palos avec quatre vaisseaux. Il fit voile droit au sud , et fut le premier Espagnol qui se hasarda à passer la ligne. Il ne paraît pas avoir pris terre en aucun endroit de l'Amérique , au-delà de l'embouchure du Ma-

ragnon , la rivière des Amazones. Tous ces navigateurs adoptaient la fausse théorie de Colomb , et croyaient que tous les pays découverts étaient une partie du grand continent de l'Inde.

Dans le cours de cette première année du seizième siècle , cette belle partie de l'Amérique , le Brésil , dont Pinson s'était approché de si près , sans y toucher , fut entièrement découverte. Le succès du voyage de Gama aux Indes orientales dont nous parlerons bientôt , ayant encouragé le roi de Portugal à armer une flotte assez puissante , et pour ouvrir des relations de commerce avec ces riches contrées , et pour y tenter quelques conquêtes , il en donna le commandement à Pedro Alvarès Cabral. Celui-ci , voulant s'éloigner de la côte d'Afrique , pour éviter des vents de terre variables , ou des calmes fréquents , porta au large , et s'avança si fort à l'ouest , que , à sa grande surprise , il trouva une terre située sous le dixième degré au-delà de la ligne.

Il imagina d'abord que c'était quelque île de l'océan Atlantique , jusqu'alors inconnue ; mais , en suivant les côtes pendant plusieurs jours , il fut conduit à croire qu'un pays si étendu faisait partie de quelque grand continent , et cette conjecture se trouva juste.

Cette terre était la partie de l'Amérique méridionale, connue aujourd'hui sous le nom de Brésil. Il y toucha, et, s'étant formé une idée très avantageuse de la fertilité du sol et de la beauté du climat, il en prit possession, au nom du Portugal, et dépêcha un vaisseau à Lisbonne, pour y porter la nouvelle de cet événement aussi intéressant qu'inattendu.

La découverte du Nouveau-Monde par Colomb avait été le fruit d'un génie actif, éclairé par la théorie, et guidé par l'expérience, suivant un plan régulier, et l'exécutant avec autant de courage que de persévérance. Toutefois, l'aventure des Portugais prouve que le hasard seul aurait pu amener ce grand événement, dont l'esprit humain se glorifie comme de son ouvrage; car si la sagacité de Colomb n'avait pas fait connaître l'Amérique, quelques années plus tard, des navigateurs heureux auraient pu la découvrir.

VASCO DE GAMA DOUBLE LE CAP DE BONNE- ESPÉRANCE.

Pendant que Colomb poursuivait ses différents voyages à l'ouest, la passion des découvertes se soutenait en Portugal, où elle s'était d'abord montrée, et y devenait plus active.

Les succès de l'amiral et les réflexions des

Portugais sur la faute qu'ils avaient commise en rejetant les offres du Génois, après avoir excité leurs regrets, leur inspirèrent la noble émulation de le surpasser dans cette carrière, et un désir ardent de dédommager leur patrie de la perte qu'elle avait faite par leur imprudence. Dans cette vue donc, Emmanuel, qui avait hérité du génie entreprenant de ses prédécesseurs, reprit le grand projet qu'ils avaient eu d'ouvrir une route aux Indes orientales, par le Cap de Bonne-Espérance.

A peine, en effet, ce prince fut-il monté sur le trône, qu'il fit équiper une escadre pour cet important voyage. Il en donna le commandement à Vasco-de-Gama, que ses vertus, sa prudence et son courage rendaient digne de la confiance qu'on lui montrait. L'escadre, comme toutes celles qu'on armait pour faire des découvertes, dans ce siècle où la navigation était encore dans l'enfance, était très faible, et consistait seulement en trois vaisseaux, qui n'étaient ni d'un port, ni d'une force proportionnés au service qu'on en attendait.

Les Européens n'avaient alors aucune connaissance des vents alisés et des moussons réguliers, qui, dans l'océan Atlantique, et dans la mer qui sépare l'Afrique des Indes orientales, rendent la

navigation, en quelque temps de l'année, facile, et en d'autres, non-seulement difficile, mais encore presque impossible; aussi, la saison que Gama avait choisie pour son départ, offrait de grands dangers, et était la moins favorable qu'on pût prendre.

Il mit à la voile, du port de Lisbonne, le 9 juillet 1497, et, portant au sud, il eut à combattre, pendant quatre mois, des vents contraires, avant que de pouvoir gagner le cap de Bonne-Espérance : là, leur violence s'étant un peu calmée, Gama profita d'un intervalle de beau temps, pour doubler ce terrible et redoutable promontoire (1), qui avait été jusques-là la

(1) Le passage du Cap-de-Bonne-Espérance, justement appelé CAP DES TEMPÊTES par le premier navigateur qui le découvrit, inspirait alors une si grande terreur, que l'expédition de Gama était généralement regardée, à Lisbonne, comme une entreprise désespérée, et dont il ne reviendrait pas. Camoëns, dans son poëme immortel de la *Lusiade*, met en scène un vieillard qui, par les prophéties les plus sinistres, jette un intérêt touchant sur le départ des Portugais. C'est un des morceaux les plus intéressants de son ouvrage, et l'un de ceux qui peignent le plus fidèlement l'esprit et les opinions de ses contemporains. Nous le donnons ici traduit en prose par La Harpe, et imité en vers dans une ode que couronna l'Académie Française en 1773.

borne de la navigation des Européens , et , tournant ensuite au nord-ouest , le long de la côte

« Puissance suprême ! de quoi nous menaces-tu ? quel
 » nouveau prodige vas-tu nous offrir ? » — « Alors s'élève
 » du sein des flots un fantôme épouvantable. Sa taille
 » était gigantesque ; ses membres égalaient en grosseur l'é-
 » norme colosse de Rhodes , l'une des merveilles du monde.
 » Son front était sombre et menaçant ; sa barbe était hé-
 » rissée ; ses yeux caves et étincelants ; son regard horrible ;
 » sa chevelure épaisse et fangeuse ; son teint pâle et cou-
 » leur de terre ; ses lèvres noires et ses dents livides. L'ef-
 » froyable son de sa voix parut sortir du plus profond des
 » abîmes. Nous frissonnons tous d'épouvante ; nos che-
 » veux se dressent d'horreur , et le spectre fait entendre ces
 » mots :

« O peuple , le plus téméraire de tous les peuples ! puis-
 » que tu as franchi des bornes jusqu'alors inaccessibles
 » aux mortels ; puisque tu oses insulter ces mers , que je
 » garde depuis si long-temps , et qui n'avaient encore
 » jamais porté de vaisseaux ; puisque tu as forcé les portes
 » du sanctuaire où se cachait la nature , et que tu as voulu
 » pénétrer les secrets de l'abîme , qu'il n'a été donné à
 » aucun mortel de visiter , apprends de moi les maux qui
 » te sont réservés pour prix de ton audace.

« Tous les navires qui parcourront après toi la route que
 » tu viens de frayer , me rencontreront ici comme un enne-
 » mi implacable , qui déchainera contre eux les vents , et
 » armera les tempêtes. Je ferai un exemple à jamais ter-
 » rible de la première flotte qui passera près de ces ro-

d'Afrique, il toucha à différents ports. Enfin, après plusieurs aventures, que les historiens rapportent, en donnant des éloges à sa prudence et à son intrépidité, il jeta l'ancre devant la ville de Mélinde.

Dans tous ces grands pays, qu'on rencontre le long des côtes de l'Afrique, depuis la rivière

chers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui, le premier, m'est venu braver dans ma demeure.

» Si mes yeux savent lire dans le livre des destins
chaque année ramènera pour vous de nouveaux naufrages et de nouveaux désastres, etc. »

Ce hardi Portugais, Gama, dont le courage

D'un nouvel océan nous ouvrit le passage,

De l'Afrique déjà voyait fuir les rochers ;

Un fantôme, du sein de ces mers inconnues,

S'élevant jusqu'aux nues,

D'un prodige sinistre effraya les nochers.

Il étendait son bras sur l'élément terrible ;

Des nuages épais chargeaient son front horrible ;

Autour de lui grondaient le tonnerre et les vents ;

Il ébranla d'un cri les demeures profondes,

Et sa voix sur les ondes,

Fit retentir au loin ces funestes accents :

« Arrête, disait-il, arrête, peuple impie !

» Reconnais de ces bords le souverain génie,

» Le dieu de l'Océan dont tu foules les flots.

du Sénégal ; jusqu'aux confins du Zanguebar , les Portugais avaient trouvé une race d'hommes barbares , sans arts , sans connaissances , sans commerce , et différant des Européens autant par leurs traits et leur couleur , que par leurs mœurs et leurs gouvernements ; mais , à mesure qu'ils avancèrent , ils virent , avec une satisfac-

- » Crois-tu qu'impunément , ô race sacrilège ,
- » Ta fureur qui m'assiege ,
- » Ait sillonné ces mers qu'ignoraient tes vaisseaux ?
- » Tremble ! tu vas porter ton audace profane
- » Aux rives de Mélinde , aux bords du Trapobane ,
- » Qu'en vain si loin de toi placèrent les destins !
- » Vingt peuples t'y suivront ; mais ce nouvel empire.
- » Où tu vas les conduire ,
- » N'est qu'un tombeau de plus creusé pour les humains !
- » J'entends ces cris de guerre au milieu des naufrages ,
- » Et les sons de l'airain , se mêlant aux orages ,
- » Et les foudres de l'homme , aux tonnerres des cieux ;
- » Les vainqueurs , les vaincus , deviendront mes victimes.
- » Au fond de mes abîmes
- » Leurs coupables trésors descendront avec eux. »

Il dit , et , se courbant sur les eaux écumantes ,
 Il se plonge soudain dans ces roches bruyantes ,
 Où le flot va se perdre , et mugit renfermé.
 L'air parut s'embraser , et le roc se dissoudre ,
 Et les traits de la foudre
 Éclatèrent trois fois sur l'écueil enflammé.

tion extrême, la figure des hommes changer insensiblement et s'embellir, et les traits asiatiques dominer davantage. Ils aperçurent des marques non équivoques de civilisation, et même quelques notions de littérature; ils trouvèrent la religion mahométane reçue, et un commerce assez considérable tout établi.

Gama rencontra au port de Mélinde plusieurs vaisseaux Indiens, poursuivit son voyage, presque sûr qu'il était de réussir dans ses investigations, et, sous la conduite d'un pilote mahométan, arriva à Calicut, sur la côte du Malabar, le 22 mai 1498.

La richesse, la population, la culture, l'industrie et les arts de ce pays civilisé, étaient beaucoup au-dessus de l'idée qu'il s'en était formée, d'après les relations imparfaites qu'on en avait en Europe; mais, comme il n'avait avec lui ni les forces nécessaires pour former un établissement, ni les marchandises avec lesquelles on eût pu commencer quelque commerce, et faire au moins des échanges, il se hâta de retourner en Portugal, et d'y aller annoncer le succès du voyage le plus long et le plus difficile qui eût jamais été fait depuis l'heureuse invention de l'art de la navigation. Il débarqua à Lisbonne, le 14 septembre 1499, deux ans, deux

mois et cinq jours après son départ de ce dernier port.

On voit facilement, par tout ce que nous venons de rapporter, que, dans le cours du quinzième siècle, le genre humain fit plus de progrès dans la connaissance du globe, que dans tous les siècles antérieurs. L'esprit de découverte, faible d'abord, commença à se mouvoir dans une sphère très resserrée, et sa marche fut incertaine et timide. Encouragé par le succès, il hasarda davantage, et fit de plus grands pas. Par ses progrès même, il acquit plus de vigueur, et s'avança enfin vers son but avec une rapidité et une assurance qui lui firent franchir toutes les limites, que l'ignorance et la crainte avaient jusqu'alors opposées à l'activité de l'homme.

COLONIE D'HISPANIOLA.

Pendant que Christophe Colomb, dans son quatrième voyage, après avoir été en butte à des ouragans furieux et à des tempêtes violentes, accompagnées de tonnerres et d'éclairs, qui mirent souvent ses navires à deux doigts de leur perte, était obligé, pour ne pas couler à fond, de s'échouer sur la côte de la Jamaïque, l'île d'Hispaniola fut le théâtre de plusieurs événements remarquables.

La colonie de Saint-Domingue, le modèle et la source de tous les établissements postérieurs que l'Espagne a fondés dans le Nouveau-Monde, acquérait, par degrés, la forme d'une société régulière et florissante. Les soins, pleins d'humanité, que prenait Isabelle, pour garantir de l'oppression les malheureux Indiens, et l'ordonnance spéciale par laquelle il était défendu d'exiger d'eux aucun travail forcé, retardèrent, pour quelque temps, les progrès de l'industrie; car les naturels du pays, ne voyant de bonheur que dans l'inaction, et comptant pour rien les récompenses et les promesses douteuses de leurs conquérants, ces derniers manquèrent de bras pour l'exploitation des mines et la culture des terres.

Accoutumés au service des Indiens, plusieurs des premiers colons abandonnèrent l'île, lorsqu'ils se virent privés des instruments sans lesquels ils ne savaient rien faire. Des maladies, particulières au climat, venant aussi à se déclarer, un grand nombre de ceux qui étaient arrivés avec Oyando, y succombèrent, et, dans un court intervalle, il en périt plus de mille, situation extrêmement fâcheuse, si l'on ajoute que la demande d'une moitié du produit des mines, exigée pour la part du souverain, parut une condition

si onéreuse, que personne ne voulut plus s'engager à les exploiter, à ce prix !

La ruine de la colonie paraissait inévitable, et rien, en effet, ne pouvait la soustraire au sort déplorable qui l'attendait, si Ovando n'eût pris sur lui de modérer les ordonnances royales. Il fit une nouvelle distribution d'Indiens, entre les Espagnols, et les força, pendant un certain temps, à fouir les mines ou à cultiver la terre. Craignant, toutefois, qu'on ne l'accusât d'avoir de nouveau soumis les Indigènes à la servitude, il ordonna à leurs maîtres de leur payer une somme convenue, indemnité légitime de leur travail. La part du roi, sur l'or qu'on trouverait, fut réduite de la moitié au tiers, ensuite au cinquième, taux où elle resta long-temps fixée.

Né libre, d'une intelligence supérieure à celle de tous les animaux, et créé à l'image de Dieu (1), son seul maître, l'homme souffre difficilement qu'on attaque son indépendance ; aussi les Indiens, qui venaient de jouir, grâce à la tendre sollicitude d'Isabelle, en leur faveur, du plaisir vivement senti, d'échapper à l'oppression, trou-

(1) *Dedit homini Deus animam viventem, et fecit illum ad similitudinem suam.*

vèrent, alors si intolérable le joug de l'esclavage , qu'ils firent plusieurs tentatives pour recouvrer leur liberté.

Les Espagnols traitèrent ces efforts de rébellion, et prirent les armes contre eux. La guerre éclata, et, dans cette lutte entre des Sauvages entièrement nus, et une des nations les plus belliqueuses de l'Europe, où la science, le courage et la discipline étaient d'un côté, et la timidité, l'ignorance et le désordre de l'autre, les Américains ne furent point traités comme des hommes qui combattent pour défendre leurs droits, mais en esclaves révoltés contre des maîtres.

Ceux de leurs caciques, qui tombaient entre les mains des Espagnols, étaient condamnés, comme des chefs de brigands, aux plus cruels et aux plus infâmes supplices, et tous leurs sujets, sans aucun égard aux rangs établis parmi eux, étaient également réduits à la plus abjecte servitude. C'est avec de semblables dispositions que fut attaqué le cacique de Higuay, province située à l'extrémité orientale de l'île.

Cette guerre, il faut bien en convenir, fut une suite de la perfidie des Espagnols, qui violèrent le traité qu'ils avaient fait avec les Naturels, et elle se termina par le meurtre du cacique, qui fut pendu pour avoir défendu son peuple avec

une bravoure supérieure à celle de ses compatriotes, et digne d'un meilleur sort.

Intimidés et humiliés par le traitement atroce qu'on faisait subir aux princes et aux personnes les plus distinguées du pays, les habitants de toutes les provinces d'Hispaniola se soumirent sans résistance, et le cruel Ovando qu'aucun frein ne retenait plus, partagea, dans toute l'île, les Indiens entre ses amis et ses créatures.

On doit néanmoins à la vérité de dire qu'il gouvernait les Espagnols avec une sagesse et une justice peu égales à la barbarie avec laquelle il traitait les vaincus. En établissant des lois équitables, et en les faisant exécuter avec impartialité, il accoutuma la colonie à les respecter; il fonda plusieurs villes dans différentes parties de l'île, et y attira des habitants par la concession de divers privilèges. Il chercha les moyens de porter l'attention des Espagnols vers quelque branche d'industrie plus utile que celle d'exploiter des mines pour en tirer de l'or, et, quelques cannes à sucre ayant été apportées des îles Canaries, la richesse du sol et la fertilité du climat parurent si favorables à cette culture, qu'on songea bientôt à en faire un objet de spéculation. On vit alors se former de vastes plantations; on établit des moulins, et, en peu d'années, la fabrication

du sucre fut la principale occupation des colons, et la source la plus abondante de leurs richesses.

Quoique les sages mesures, que prenait Ovando, dans l'intérêt de son gouvernement et de ses compatriotes, fussent puissamment secondées par l'attention soutenue que donnait Ferdinand à la police et à la prospérité de la colonie, elle se trouva, tout à coup, menacée d'une destruction prochaine. Les naturels de l'île, sur le travail desquels les Espagnols avaient compté pour le succès de leurs entreprises, même, ô comble de l'imprudence ! pour leur existence, mouraient si promptement, que l'extinction de la race entière paraissait inévitable.

Lorsque Christophe Colomb découvrit Hispaniola, on y comptait au moins un million d'habitants. Quinze ans s'écoulèrent, et ils furent réduits à soixante mille. Cette prodigieuse diminution de l'espèce humaine résultait du concours de différentes causes.

Les naturels des îles de l'Amérique, étant d'une constitution plus faible que celle des Européens, ne pouvaient ni exécuter les mêmes travaux, ni supporter les mêmes fatigues que des hommes doués d'une organisation plus vigoureuse. L'indolence et l'inaction dans lesquelles ils se plaisaient à passer leur vie étant l'effet de leur fai-

blesse, et contribuant, en même temps, à l'augmenter, les rendait, par habitude autant que par nature, incapables de tout effort pénible. Leurs aliments étaient peu substantiels; ils n'en prenaient qu'en petite quantité, et cette nourriture n'était pas suffisante pour fortifier des corps débiles, et pour les mettre en état de soutenir les travaux de l'industrie.

Les Espagnols, de leur côté, faisant peu d'attention à cette constitution particulière des Indiens, leur imposaient des tâches (1) si peu proportionnées à leurs forces, qu'on en voyait un grand nombre succomber à la peine, et périr d'épuisement; d'autres s'abandonnaient au désespoir, seule ressource d'hommes sans religion et sans éducation, qui ne pouvaient soutenir leur courage que de la force de leur corps, et

(1) Les Indiens étaient accouplés au travail comme des bêtes de somme. On faisait relever, à force de coups, ceux qui pliaient sous leurs fardeaux; il n'y avait de communication entre les deux sexes qu'à la dérobée. Les hommes périssaient dans les mines, et les femmes dans les champs que cultivaient leurs faibles mains. Une nourriture malsaine, insuffisante, achevait d'épuiser des corps excédés de fatigues. Le lait tarissait dans le sein des mères, elles expiraient de faim, de lassitude, pressant contre leurs mamelles desséchées leurs enfants morts ou mourants.

non de la force d'esprit que donnent les connaissances humaines , et la certitude de la présence d'un Dieu qui ne nous abandonne jamais quand nous mettons notre confiance en lui ; enfin , pour compléter la désolation de l'île , déjà en proie à la famine , différentes maladies vinrent en frapper la population.

Les Espagnols se voyant ainsi privés par degrés des bras dont ils étaient accoutumés à se servir , il leur fut impossible d'étendre plus loin les progrès de leur établissement , et même de continuer les ouvrages qu'ils avaient commencés.

Alarmé de cet état de choses , et voulant y apporter un prompt remède , Ovando proposa à sa cour de transporter à Hispaniola les habitants des Lucaies (1), sous le spécieux prétexte qu'il serait plus facile de les civiliser , et de les instruire dans la religion chrétienne , lorsqu'ils seraient unis à la colonie espagnole , et soumis à l'inspection immédiate des missionnaires qui y étaient établis.

Trompé par cet artifice , ou disposé peut-être à se prêter à un acte de violence que la politique

(1) Iles , en très grand nombre , de l'Amérique septentrionale , à l'entrée du golfe du Mexique. Elles font partie des Antilles.

lui représentait comme nécessaire, Ferdinand consentit à favoriser les vues d'Ovando. Plusieurs vaisseaux firent voile pour les Lucaïes, et les commandants, qui savaient la langue du pays, dirent aux habitants qu'ils venaient d'une contrée délicieuse où résidaient leurs ancêtres défunts, et que ceux-ci les invitaient à s'y rendre, afin de partager le bonheur dont ils jouissaient.

Simple et crédules, ces hommes écoutèrent avec admiration ces récits merveilleux, et, empressés d'aller voir leurs parents et leurs amis dans l'heureuse région dont on leur parlait, ils ne firent aucune difficulté de suivre les Espagnols.

Quarante mille d'entre eux passèrent donc à Saint-Domingue, où ils partagèrent les souffrances des habitants de l'île, et mêlèrent leurs pleurs, leurs gémissements et leurs sanglots avec ceux de cette race infortunée.

NOUVELLES DÉCOUVERTES.

Les Espagnols avaient, pendant quelque temps, poussé leurs travaux dans les mines d'Hispaniola, avec tant d'ardeur et de succès, que cet objet semblait avoir absorbé toute leur attention. L'esprit de découverte languissait, et, depuis le dernier voyage de Colomb, aucune entreprise de quelque importance n'avait été formée. Toute-

fois, la diminution des Indiens faisant sentir l'impossibilité de s'enrichir dans cette île, avec autant de rapidité qu'auparavant, cette considération déterminâ les Espagnols à chercher des contrées nouvelles, où leur avidité pût trouver à se satisfaire avec plus de facilité.

Juan Ponce de Léon, dont la prudence égalait le courage, pénètre dans l'île de Porto-Ricco, et la soumet au gouvernement espagnol. Réduits en servitude, les naturels du pays sont traités avec la même rigueur imprudente que ceux d'Hispaniola, et la race des premiers habitants, succombant à un travail forcé, et épuisée par les fatigues et les mauvais traitements, a totalement été anéantie.

Juan Diaz de Solis, et Vincent Janez Pinson, un des premiers compagnons de Colomb, font voile vers le continent. Ils suivent, jusqu'à l'île de Guanaios, la même route que Colomb avait prise; mais, tournant de là à l'ouest, ils découvrent une nouvelle et vaste province, connue depuis sous le nom de Iucatan, et longent une grande partie de la côte de ce pays.

Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, elle mérite cependant qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de la plus haute im-

portance. C'est aussi pour la même raison qu'on doit rappeler le voyage de Sébastien de Ocampo, qui, chargé par Ovando de tourner Cuba, reconnut, le premier, avec certitude, que ce pays, auparavant regardé par Colomb comme faisant partie du continent, n'était qu'une île très étendue.

Mais il est temps de quitter l'Amérique proprement dite, forcés que nous y sommes par la nature même du sujet que nous traitons, et peut-être sommes-nous entrés dans de trop longs détails concernant le Nouveau-Monde. Ainsi donc, laissant de côté tout ce qui concerne Diégo Colomb, Balboa, Albuquerque, Las-Casas, Cordova, Grijalva, Cortès, Pizarre, Almagro et Fernand de Lucques, dont les vertus et les crimes appartiennent à l'histoire particulière du Mexique et du Pérou, nous arriverons de suite, et même sommairement, à la Nouvelle-Angleterre, aujourd'hui les États-Unis.

NOUVELLE - ANGLETERRE — ÉTATS-UNIS.

Plus au nord que la Virginie, qui, presque dès l'origine, a toujours été mécontente du gouvernement de la Grande-Bretagne, la Nouvelle-Angleterre a été fréquentée par les Anglais avant la Virginie même. Sans chercher à retracer ici

les progrès de son établissement, son agrandissement, ses empiétements sur les Sauvages; nous nous bornerons à dire que, depuis plusieurs années, les Américains faisaient des démarches infructueuses auprès de leur Mère-Patrie, pour revendiquer leurs droits politiques, et faire cesser les vexations dont ils étaient accablés.

Désespérant d'obtenir justice du cabinet de Londres, ils se réunirent pour lui opposer une résistance commune. Bientôt ils se sentirent assez forts pour secouer le joug de leurs oppresseurs, et ils donnèrent enfin une base légale à leur indépendance, par l'acte mémorable du 4 juillet 1776.

Abîmée de dettes, l'Angleterre avait conçu la pensée d'en faire acquitter une partie par ses colonies d'Amérique; mais celles-ci, accoutumées à se taxer elles-mêmes, et à voir consommer au dedans de leur territoire les dépenses de leur administration, virent, dans cette prétention, une injure à leurs droits; et la publication d'un acte du parlement, qui introduisait en Amérique l'usage du papier timbré, fut le signal d'une émeute à Boston.

La révolte s'étendit dans toute la province de Massachusset, dont cette ville était la capitale; et il y fut arrêté, dans une assemblée générale

des francs-tenanciers, que, nonobstant l'acte du parlement, il serait légal de contracter sur papier libre ou non timbré.

Cette audace, jointe à des remontrances plus conformes à l'esprit de soumission, obtint la révocation de l'acte du timbre, mais pour faire place à un autre plus inquiétant encore. Il était enjoint, en effet, aux provinces américaines, de recevoir les troupes qui leur seraient envoyées par la métropole, et de leur fournir gratuitement le logement, le chauffage, la bière, et autres menus accessoires.

Les plaintes de la province de New-Yorck sont punies par la suspension de son pouvoir législatif. Les Bostoniens se signalent dans cette occasion, chassent de leur ville deux régiments qui ont osé faire feu sur les citoyens, et organisent un soulèvement général. Le gouvernement mollit contre ces mesures séditeuses, et retire ses actes. Sa faiblesse accroit dans les Américains le sentiment de leurs forces, favorise l'émission d'une multitude d'opinions politiques, nuisibles à l'autorité, et amène enfin un relâchement considérable dans les sentiments d'amour pour la Mère-Patrie.

Telles étaient les dispositions de la multitude, lorsque le gouvernement anglais, se ravissant et

revenant à son premier plan de soumettre les colonies à l'impôt, chargea de droits exorbitants divers objets de commerce importés en Amérique, et particulièrement le thé, dont la Nouvelle-Angleterre faisait une immense consommation.

Cependant, toujours éveillés sur leurs intérêts, les Bostoniens repoussent cette taxe indirecte, à laquelle on prétend les soumettre, en refusant de laisser débarquer les marchandises frappées par le fisc; ils somment même le gouverneur de leur faire évacuer le port, et, sur son refus, ils montent à bord des vaisseaux, et précipitent dans la mer, les caisses qui renferment le thé.

Le gouvernement prend alors la résolution de punir les rebelles, et, sous le spécieux prétexte qu'il est impossible de percevoir avec sécurité les droits dans une ville insurgée, il arrête l'interdiction de son port, et la translation de sa douane.

Cette mesure ne pouvait manquer d'être très sensible dans une cité toute commerçante, où une multitude de familles ne vivaient que du mouvement et des transactions du négoce. En représailles, les Bostoniens proclamèrent un embargo sur les navires anglais, qui se trouvaient

dans le port, et invitèrent à s'y rendre le commerce étranger. Toutefois, pour valider cette résolution, il fallait user de la force, et le général Gages, gouverneur de la ville, bien déterminé à l'employer aussi, de son côté, avait dix régiments à ses ordres.

Le jour indiqué pour l'interdiction du port, Gages le fait bloquer, sans obstacle, par les bâtimens dont il dispose, et transfère de même la douane à Plymouth, au sud, et l'assemblée de la province à Salem, au nord; mais, hors de l'inspection immédiate du gouverneur, les résolutions de cette dernière en deviennent encore plus hardies. Un comité représentatif s'unit aux députés des comités établis dans les autres provinces; on fixe d'abord, au terme d'une année, la tolérance du commerce avec l'Angleterre, et l'on émet enfin le vœu d'un congrès général. De toutes parts on nomme des députés, qui se rassemblent à Philadelphie, capitale de la Pensylvanie, et le centre, à peu près, de l'Amérique Anglaise.

Élu président de l'assemblée, Peyton-Randolph commença la session par la rupture d'une couronne en douze parties égales, qui furent distribuées aux représentants d'autant de provinces, formant alors la confédération. Le congrès re-

digea ensuite une déclaration des droits , type de toutes celles qui ont été faites depuis , mais qui n'excita en Amérique aucune de ces méprises intéressées , et de ces violences particulières dont elles ont été le prétexte en France.

Il déclara la cessation des pouvoirs et des fonctions des employés anglais , autorisa les représailles , en cas d'opposition , et ordonna la levée des milices pour la défense du pays. Un dénombrement les fit évaluer à quatre cent mille hommes ; mais , indépendamment de la quantité des royalistes , qu'il fallait compter dans ce nombre , l'enthousiasme , et non la coaction , qui réunissait les autres sous les drapeaux , et qui ne les y retenait que passagèrement , et toujours sous un engagement limité , et subordonné à leurs affaires ou à leur bon plaisir , ne permit pas , de long-temps , d'en tirer un grand parti.

Cependant , un faible corps de cette milice , sous la conduite du général anglais Charles Lee , qui s'était dévoué à la cause des Américains , ayant pris immédiatement d'assaut le petit fort de Portsmouth , fixa , sans retour , par ce succès , les résolutions hostiles des Américains.

Le premier événement militaire que présente cette guerre , fut à leur avantage. Surpris à Lexington , près de Boston , leurs milices recu-

lèrent d'abord et se dispersèrent; mais, bientôt accrues de quelques renforts, elles se rallièrent, et surprirent, à leur tour, les Anglais, qui, croyant n'avoir plus d'ennemis à combattre; s'étaient débandés eux-mêmes, portant lâchement le fer et la flamme dans les environs. Battus et poursuivis jusque dans la ville, ces derniers y furent forcés, et regagnèrent, avec perte, Boston, que tarda peu à investir le général Putnam, à la tête de vingt-cinq mille insurgés.

Le siège de la place allait commencer, lorsque l'arrivée subite de Bourgoyne et de William Howe força les Américains à le lever; ce ne fut, d'ailleurs, qu'après une résistance opiniâtre, qui semblait présager bientôt d'autres succès. Envoyés par l'Angleterre, ces deux généraux avaient amené avec eux, et fait entrer en ville vingt mille hommes de troupes réglées.

Sur ces entrefaites, d'autres événements se passaient dans le Canada. Le général Montgomery et le major Arnold, pénétrant dans le pays par des voies différentes, et malgré des chemins réputés impraticables, après avoir enlevé Ticondérago et Montréal, se présentèrent devant Québec, dont ils essayèrent vainement de séduire les habitants par les amorces de la liberté. Nés dans les habitudes de la monarchie,

ces peuples demeurèrent attachés aux principes de la fidélité, et, secondant le courage de leur gouverneur, Gui Carleton, ils firent des sorties vigoureuses dans une desquelles Montgommery fut tué, et Arnold blessé, ce qui s'opposa au succès de l'expédition.

Immédiatement après la levée du siège de Boston, Georges Washington avait été promu au grade de généralissime des armées américaines. La modération connue de son caractère l'avait fait juger le plus propre à défendre avec sagesse la révolution qui s'opérait.

Pendant que Washington forçoit Howe à capituler dans Boston; que la Géorgie accédait à la confédération; que le congrès faisait publier son acte d'indépendance nationale; que, inspirant l'enthousiasme, le nom de Franklin (1) était dans toutes les bouches; que le gouvernement français, tolérant le commerce d'armes et de munitions, en activité dans ses ports, pour le compte des insurgés, fermait les yeux sur la disparition d'une jeunesse avide de gloire et folle

(1) Benjamin Franklin, auteur de la science du *Bon-homme Richard*, opuscule rempli d'excellents préceptes de morale, et qui fit la plus grande sensation en Amérique lorsqu'il parut. Ce petit ouvrage vient d'être réimprimé, et se vend dix centimes, chez le même libraire.

de liberté, qui s'échappait de la cour et de l'armée, pour s'associer à la cause des Américains, et former à la discipline et à la victoire, dont ils étaient dignes, leurs bataillons inexpérimentés, quarante mille Allemands, Hanovriens, Hessois et autres, débarquaient sur la côte nord du Nouveau-Monde.

Howe, frère du général du même nom, commande la flotte qui les a amenés, et la facilité qu'il a de transporter rapidement ces troupes sur divers point d'attaque, affaiblit l'ennemi, en le forçant, par l'état d'incertitude où il le tient, à disséminer ses nombreuses milices. Les Anglais, néanmoins, échouent devant Charles-Town, capitale de la Caroline du Sud, habilement et vigoureusement défendue par le général Lée.

Ils furent plus heureux à New-Yorck; toutefois, ils y éprouvèrent un léger contre-temps. Ils avaient espéré la conquête de cette ville, d'une intelligence pratiquée avec le maire, avec le commandant même de la province, un des fils de Benjamain Franklin, et, enfin, avec la maîtresse de Washington, qui trahissait ce général.

Cette trame fut heureusement découverte, et les Anglais, désappointés, se virent, à leur grand déplaisir, réduits à employer ouvertement la force. Leur nombre seul décida du succès. New-

Yorck fut évacuée à leur approche, et le généralissime, battu par le chevalier Howe, à Kingbride, abandonna les bords de l'Hudson, et se retira sur la Delaware, pour couvrir Philadelphie.

Cette ville, où se tenait le congrès, était l'un des points de mire des Anglais. Cornwallis reçut ordre de s'y diriger, et, en y marchant, il rencontra Washington vers Prince-Town. Son but était de l'écraser; il y comptait même, mais à la faveur de la nuit, le général en chef de l'armée américaine lui échappa, sans qu'il s'en aperçût, et cette retraite, qu'on a justement vantée, termina la campagne.

William Howe, au commencement de la suivante, reprenant les projets auxquels la saison avait mis obstacle, se fit porter à l'embouchure de la Delaware, remonta le fleuve, et prit terre, à peu de distance de Philadelphie. Washington se proposait de lui opposer les moyens de temporisation, qui seuls pouvaient lui réussir, avec des troupes trop novices dans la carrière des armes; mais le congrès, à tout événement, lui ordonna de combattre.

L'action eut lieu à Brandywine. La Fayette, jeune encore, et l'un des premiers Français qui avaient offert leurs services aux fils de la liberté, s'y distingua d'une manière toute particulière; mais une blessure, qu'il reçut, ne lui per-

mit pas de communiquer aux brigades , qu'il commandait , l'héroïque ardeur dont son âme était embrasée. Les Américains furent battus : ils recueillirent néanmoins , de cette journée , un avantage , celui d'avoir privé l'armée anglaise d'un nombre considérable de militaires difficiles à remplacer.

Les Anglais entrèrent à Philadelphie , que le congrès avait quittée , pour aller s'établir à Yorck-Town. Toutefois , pendant qu'ils triomphaient dans le midi , ils éprouvaient dans le nord un échec honteux , qui contrebalançait , et au-delà , le faible succès récemment obtenu.

Gerné , de toutes parts , par Gates et Arnold , et dans un dénûment absolu de vivres , auquel la victoire même ne pouvait apporter aucun remède ; Burgoyne , réduit à capituler , mit bas les armes , avec six mille hommes , reste de douze mille , qu'il avait eus en entrant en campagne , tandis que , précisément à la même époque , La Fayette enlevait un fort convoi , que Cornwallis conduisait à Philadelphie.

Sur ces entrefaites , De Grasse , qui n'avait fait que toucher à Saint-Domingue , y avait pris des troupes de débarquement , et , de cette île , avait gagné le rapide et dangereux canal de Bahama , pour se rendre plus tôt sur les côtes

de l'Amérique, où il était attendu avec impatience.

Il pensa, dans sa route, intercepter, à la pointe de Cuba, un riche convoi, qui venait de sortir de la Jamaïque, et qui, y rentrant aussitôt, jeta l'alarme dans toute l'île. Enfin, l'amiral français mouilla à l'entrée de la Chesapeake, et commença à exécuter, pour sa part, le plan concerté, à Rhode-Island, par Washington et Rochambeau, et auquel une frégate, dépêchée aux Antilles, l'avait invité à concourir. Ce plan consistait à enfermer tellement Cornwallis, dans la péninsule d'Yorck-Town, qu'il fût contraint de subir le sort de Burgoyne, à Saratoga, et de mettre bas les armes.

Contrarié dans sa marche par La Fayette, qui, avec un faible corps de milices, ne cessait, depuis long-temps, de l'observer et de le harceler, le général anglais se vit forcé de retrograder vers la mer, lorsque la jonction des Français avec les Américains, vint accroître pour lui la difficulté de subsister dans un pays qu'il avait ruiné par ses dévastations.

Il gagna donc Yorck-Town, et il y était en communication avec la flotte de l'amiral Arbuthnot, qui le fournissait de vivres, et qui devait même lui amener des renforts. Toutefois Clin-

ton, qui les lui promettait, changea de résolution, sur l'avis certain qu'il crut avoir, par une lettre interceptée, que Washington et Rochambeau se proposaient de marcher contre lui.

Cette lettre était une feinte des deux généraux; ils lui donnèrent un nouveau crédit, par un mouvement prononcé qu'ils firent sur New-Yorck. Clinton, dès lors, rappela encore Arbuthnot, ce qui permit à De Grasse d'entrer, sans obstacle, dans la baie, et de couper toute retraite à Cornwallis, du côté de la mer, ainsi qu'on s'appliquait à la lui enlever du côté de la terre, mais, insensiblement, pour le mieux abuser.

Trois mille hommes, amenés par la flotte, et commandés par Saint-Simon, se réunissent aussitôt à La Fayette. Terminant une marche de près de trois cents lieues, Washington et Rochambeau arrivèrent à Baltimore, à l'autre extrémité de la baie, où l'officier, chargé de leur annoncer la présence de l'amiral à sa station, les attendait depuis une heure : concours bien extraordinaire dans une entreprise d'une exécution si longue, et concertée de si loin !

Des frégates les transportent à Williamsbourg, où toutes les troupes de l'expédition se trouvent

réunies au nombre de vingt mille hommes, et, dont la moitié sont Français.

Custines, Vioménil, Chastellux, (1) La Fayette, se font remarquer parmi les principaux officiers, ainsi que Biron, connu alors sous le nom de

(1) Maréchal-de-camp, inspecteur d'infanterie, et membre légitime, par ses hautes connaissances en tous genres, de l'Académie Française. La Condamine s'était déclaré, en 1754, l'apôtre de l'inoculation; qui, transplantée du Levant en Angleterre, y dérobait, chaque année, des milliers de victimes à un des fléaux les plus redoutables de l'espèce humaine. Il n'eut pas de peine à convaincre les esprits raisonnables, mais il y avait encore loin de la conviction de l'esprit, au courage de se soumettre le premier à une épreuve, à laquelle il y avait la possibilité de succomber.

Le chevalier de Chastellux, âgé à peine de vingt-un ans, n'hésita pas à donner cet exemple de courage, qui ne lui parut qu'un exemple de raison. Il se fit donc inoculer, au mois de mai 1755, et, après sa convalescence, allant voir Buffon, il lui dit : « Me voilà sauvé; mais, ce qui me touche davantage, c'est que mon exemple en sauvera « bien d'autres. »

C'était le vrai motif de son dévouement philosophique et philanthropique, et il en obtint la juste récompense. L'inoculation fit des progrès rapides, et, malgré les obstacles qu'y mirent les préjugés et l'ignorance, on vit des princes et des rois s'empresser de profiter, pour leurs enfants, des bienfaits de la nouvelle découverte, à laquelle a succédé la vaccine.

Lauzun , qui avait achevé la conquête du Sénégal ; Noailles , qui s'était déjà distingué à la prise de Grenade ; Rochambeau , fils du général , et colonel du régiment d'Auvergne ; Mirabeau , frère du député de ce nom à l'assemblée constituante , colonel de celui de Touraine ; Duportail , depuis ministre ; le commissaire ordonnateur Villemanzy , Charles Damas , Robert Dillon , Charles Lameth , Mathieu Dumas , Alexandre Berthier , mort prince de Neufchâtel et de Wagram , et une foule d'autres , tous unis alors de sentiments , et qui , depuis , par l'effet de nos dissensions domestiques , ont combattu sous des drapeaux divers , mais ont également conservé purs , intacts et sans tache , le nom , la gloire et l'honneur français.

Réunis , Graves et Hood essaient de troubler les opérations combinées. Suiwi de vingt-quatre vaisseaux de ligne , De Grasse marche à leur rencontre. Les Anglais n'en ont que dix-neuf , et , malgré cette disproportion , chose presque inouïe dans leurs fastes ! l'importance des résultats , et la confiance en leur tactique , mais par-dessus tout l'impérieuse nécessité , leur font engager le combat.

La circonstance du vent , et la nature des évolutions ne permettent guère qu'aux avant-

gardes une lutte sérieuse. Bougainville commande celle de la flotte française. Plus maltraités que leurs adversaires, les Anglais disparaissent au bout de deux jours, et laissent le champ libre aux opérations des alliés.

Long-temps endormi sur le danger de sa situation, tant par la politique lenteur de son investissement, que par les avis mêmes de Clinton, qui se croyait toujours l'objet des manœuvres de l'ennemi, Cornwallis avait partagé sept à huit mille hommes, qui lui restaient, entre les deux villes d'Yorck-Town et de Gloucester, et avait négligé de donner aux fortifications de ces places tout le soin qu'il y eût apporté, sans doute, s'il n'eût été entretenu dans une funeste sécurité. Aussi les opérations, qui devaient décider de son sort, furent elles peu prolongées.

Les troupes se sont mises en mouvement, de Williamsbourg, et les deux villes sont investies au plus près. On ouvre la tranchée devant Yorck-Town, et, le dixième jour du siège, après quelques exploits brillants de part et d'autre, Cornwallis demande une suspension d'armes, pour régler une capitulation. Il avait, à l'aide de quelques bateaux, essayé sur Gloucester une fuite qui, d'ailleurs, eût été inutile, et qu'un orage dérangerait.

Six mille hommes de troupes réglées , et quinze cents matelots mirent bas les armes , et furent faits prisonniers. Cette expédition , qui décida du sort de la fortune américaine , ne coûta pas cent hommes aux alliés. La générosité et l'affabilité française se signalèrent , en cette occasion , à l'égard des Anglais. Elles ne crurent pas , cependant , pouvoir se permettre de sauver à Cornwallis une légère humiliation , celle de remettre à Washington lui-même , l'épée qu'il offrait à Rochambeau et à La Fayette , qui , Français , et sentant le prix de leur dignité et des convenances , se déclarèrent auxiliaires.

En même temps que les États-Unis soutenaient , par le fer , leur indépendance , leurs succès , augmentant de jour en jour , devaient avoir pour terme une paix solide et durable. Le glaive enfin fait place à l'olivier , et un traité définitif , signé entre la France , l'Espagne , l'Angleterre et les États-Unis , donne aux deux Mondes , fatigués d'une lutte sanglante , longue et opiniâtre , un repos dont ils ont depuis si long-temps besoin. On voit naître au sein de l'Amérique , une république heureuse , au dedans , par sa constitution ; pacifique par caractère , considérée et recherchée , au dehors , par l'abondance de ses ressources.

Autant qu'il est possible de juger des choses d'ici-bas, l'étendue et la fertilité de son territoire, et l'accroissement rapide de sa population, doivent l'élever, un jour, au rang des états les plus puissants. Pour consolider leur ouvrage, et en éterniser la durée, deux périls sont surtout à éviter pour les Américains : l'un est la corruption morale qu'enfante, trop souvent, l'amour excessif du gain ; l'autre, l'oubli des principes sur lesquels repose l'édifice social.

Qu'ils s'efforcent, du moins, de revenir promptement à ces mêmes principes, si jamais le cours ordinaire des événements de ce monde introduisait le relâchement et le désordre dans le régime qu'ils se sont donné !

CONCLUSION.

Nous avons peint , de notre mieux , quoiqu'en petit , le tableau des quatre parties du monde. On croit en avoir trouvé une cinquième , qui , selon toutes les apparences , existe entre la pointe de l'Afrique , les îles Célèbes et l'Amérique. Jusqu'à présent , on n'y a rencontré que des îles ; mais on a peine à se persuader qu'une si vaste étendue de mer soit sans continent.

On peut regarder cette quantité d'îles , qu'on y a découvertes , comme des fragments d'un nouveau monde , peut-être plus considérable que la plus grande des parties de l'ancien. Il y a même quelques-unes de ces îles , telles que la Nouvelle-Hollande , dont il a fallu long-temps reconnaître les côtes , pour s'assurer qu'elles n'ont point un continent.

On ignore encore si la Nouvelle-Zélande est détachée d'autres terres , ou si elle y tient ; mais , n'eût-on que les découvertes déjà faites , on pourrait dire que ces îles , par leur nombre , leur contiguité , leur grande distance des quatre parties antérieurement connues , en forment une cinquième , dont on certifie déjà l'existence ; il ne s'agit donc plus que d'en constater l'étendue. On les a nommées Terres - Australes , et , plus

justement Polygénésie, qui forment réellement une cinquième partie du Monde.

Les productions trouvées sur les côtes, les forêts, la verdure des campagnes, les animaux qui y bondissent, les poissons qui peuplent la mer et les rivières, les fruits que les habitants apportent aux vaisseaux, font juger que cette partie du monde n'a pas été plus dédaignée de la nature que les autres. Elle s'est jouée, en effet, comme ici, dans la formation des individus; il s'y rencontre des races favorisées, d'autres disgraciées; des hommes grands, forts, bien musclés, de physionomie agréable, ornés de beaux cheveux; d'autres petits, à cheveux courts et laineux, et à face de nègres. Les uns sont noirs, d'autres cuivrés, d'autres sont plus rouges que bruns.

Quand ceux-ci sont débarrassés des couleurs dont ils se teignent, et déchargés des figures bizarres qu'ils peignent sur leur peau, on peut juger qu'ils naissent blancs, et qu'il n'y a que l'usage journalier de ces fards qui les dénature. Quant aux mœurs et aux habitudes des naturels, ce qu'on en a pu découvrir n'est pas plus extraordinaire que ce que l'on connaît chez les autres sauvages, excepté que, jusqu'à présent, on n'y a pas remarqué de ces cruautés qui font

frémir la nature, comme chez les Africains, les Américains, et quelques nations asiatiques.

Nous choisissons, dans les récits des voyageurs, quelques traits, qui sont comme l'esquisse du grand tableau que pourront achever, d'une manière indubitable, ceux qui jouiront des futures découvertes.

L'incertitude des dispositions des étrangers qui arrivaient, et des desseins qu'ils pouvaient avoir, a quelquefois inspiré aux naturels de la défiance, et les a rendus agresseurs; mais, quelques coups de fusil, et, au pis-aller, un coup de canon, rendaient bientôt les Européens maîtres du rivage. De bonnes manières apprivoisèrent les sauvages. Schouten éprouva ces vicissitudes au cap de Horn.

Après qu'il eut épouventé, par ses armes à feu, ces hordes craintives, il les vit s'enhardir par ses démonstrations pacifiques, et lui apporter des cocos, des racines et des cochons, qu'ils changeaient avidement pour du fer. Il paraît qu'ils sont totalement privés de ce métal, qu'ils recherchent avec beaucoup d'empressement.

Il trouva leurs huttes bien rangées sur le rivage, hautes d'environ douze pieds, et couvertes de feuilles. Pour tout ameublement, un lit d'herbes sèches, une ligne et une massue. Le palais

du roi n'a pas un aspect plus magnifique. Il témoigne aux Hollandais de l'amitié et du respect mêlés de crainte. Lui et ses courtisans mirent sur la tête des étrangers leurs bonnets ornés de plumes magnifiques. Il désira voir décharger un canon. On lui dressa une estrade sur le bord de la mer. Il s'y assit gravement, avec ses femmes et ses courtisans; mais, aussitôt que le coup partit, le roi et toute sa cour s'enfuirent dans les bois.

Les hommes sont grands et forts, et d'une couleur jaunâtre; ils ont des cheveux longs et noirs. Les uns les frisent et les crépent; d'autres prennent beaucoup de peine pour les rendre droits et plats; d'autres enfin les relèvent et les portent hauts d'une demi-aune au-dessus de leur tête, à l'aide de branchages auxquels ils les attachent. C'est le plus difficile de leur toilette, car ils sont absolument nus, excepté une légère ceinture de feuilles. Les femmes, qu'on dit très laides, ne sont ni mieux parées, ni mieux couvertes. Ils n'ont qu'une religion, grossière comme leurs mœurs; tous leurs instruments sont mal faits, et ils vivent de ce qu'ils rencontrent. Il n'y a ni semences, ni récolte; tout est abandonné à la nature et au hasard; la modestie enfin leur est absolument inconnue.

Schouten les accuse de vol, parce qu'ils arrachaient, quand ils pouvaient, les clous du vaisseau, et se précipitaient ensuite dans la mer pour emporter leur proie. Mais il faut observer que, de la manière dont ils vivent, ils n'ont pas la moindre notion de ce que nous entendons par propriété. Par conséquent, on ne doit pas prendre, de leur action, l'idée que l'on a communément du vol. Cependant, soit notion de justice, soit crainte des étrangers, celui qui, un jour, avait pris un sabre, fut contraint par ses compatriotes de le rendre; et subit, de leur part, un châtement.

Le même Schouten fait, des habitants qu'il trouva à la Nouvelle-Guinée, un portrait qui n'est flatteur ni au physique ni au moral. Il les appelle Papous, c'est-à-dire Noirs. « Leur accoutrement » burlesque, dit-il, joint à leur difformité naturelle, en fait des objets désagréables à la vue. » Chacun d'eux a son ridicule particulier. Toute » leur structure est d'une bizarrerie qui n'a rien » d'égal, que leur humeur et leur caprice. Ils ne » ressemblent en rien aux autres hommes, ni par » leurs traits, ni par leurs membres, ni par leur » grandeur. Ils portent autour du cou des dents » de cochons, en forme de collier; ils se percent » le nez et les oreilles pour y passer des anneaux,

» auxquels ils suspendent ces inestimables joyaux
» de dents de cochons. Leur chevelure est courte
» et frisée, leur physionomie insipide et morte.
» Le contour de leur visage, et l'arrangement de
» ses parties, sont faits pour inspirer le dégoût.
» Les femmes ne sont pas plus agréables que les
» hommes, et ont en partage une figure non
» moins repoussante. Ils bâtissent leurs huttes
» sur des pieux, à huit ou neuf pieds de terre, ce
» qui marque que le sol est humide et malsain. »

Cette description a le défaut de nous faire connaître bien plus ce qu'a senti le voyageur, que la chose elle-même.

Roggeven, autre Hollandais, nous donne une meilleure idée des habitants des îles de Pâques. Il fut abordé par un sauvage, qui ne fit aucune difficulté de passer de sa pirogue sur le vaisseau. On lui donna un morceau d'étoffe, des grains de verre et des clous, présents qui l'enchantèrent. Il était grand, bien fait, vif, robuste, actif, et disposé à la gaieté. L'odeur du vin lui répugnait : il trouvait les ragoûts bons. On l'habilla ; cet attirail embarrassant lui déplut, et il le quitta promptement. La musique lui fit grand plaisir. Aussi ne fût-ce qu'à regret qu'il s'éloigna du vaisseau. Il y revint le lendemain, avec beaucoup de pirogues de ses compatriotes,

chargées de provisions fraîches , entre autres de truites.

Les Hollandais , dès le matin , avaient vu , de leurs vaisseaux , les naturels se répandre sur le rivage , et offrir de l'encens à leurs idoles. Ils remarquèrent dans les pirogues un homme blanc , portant à ses oreilles des pendants d'une grandeur extraordinaire. Son maintien était grave et solennel. Il paraissait être en méditation. On conjectura que c'était un de leurs prêtres.

Pendant l'espèce d'effusion de confiance qui régnait entre les sauvages et les Européens , un coup de fusil , parti par hasard , dit le journal du bord , tua un de ces malheureux. Apparemment , pour disperser les habitants , qui s'attroupaient , le premier coup fut suivi d'une décharge qui fit fuir toute la nation.

Au nombre des morts se trouva celui qui , le premier , avait accueilli les Hollandais avec tant de cordialité. Des cris horribles et des hurlements se firent entendre dans les bois. Cependant , voyant qu'ils n'étaient pas poursuivis , les sauvages reprirent leur caractère doux et bien-faisant. Les hommes et les enfants se présentèrent , portant des branches de palmier , en signe de paix. Les hommes offrirent des fruits , surtout des patates , des cannes de sucre , et des oiseaux

vivants, qu'ils paraissent nourrir chez eux. Ils offrirent jusqu'à leurs femmes, et ils n'oublièrent rien de ce qui pouvait témoigner à ces étrangers leur soumission.

Touchés de ces marques d'une humilité profonde, les Hollandais daignèrent traiter ces malheureux avec quelque bonté; ils leur donnèrent des jouets d'enfants, et quelques bagatelles, en expiation du sang qu'ils avaient fait couler. Le séjour que fit Roggeven dans ces parages, lui procura le moyen de prendre connaissance des mœurs du pays.

Les îles de Pâques, qu'il aborda, ne lui parurent pourvues que d'oiseaux, que les habitants rendent domestiques. Il eut lieu de conjecturer, par leurs signes, que d'autres nourrissaient des quadrupèdes. « Ils font cuire, dit-il, leurs aliments dans des poteries assez bien conditionnées. Chaque famille, ou tribu, a son village particulier. Les maisons ont depuis quarante jusqu'à soixante pieds de long, sur huit de large; elles sont bien couvertes de feuilles de palmier; peu meublées, cependant assez bien pour faire voir qu'ils ne manquent pas d'industrie. Des étoffes blanches et rouges, de leur fabrication, les couvrent la nuit, et les garantissent le jour des ardeurs du soleil : l'étoffe est douce

» et lisse. Des pieux défendent leurs plantations,
» divisées avec symétrie, et bien cultivées.
» Les hommes sont droits et bien faits, extrê-
» mement agiles, et légers à la course. En gé-
» néral, ils ont la peau brune, mais quelques-
» uns sont noirs, d'autres blonds, et presque
» blancs. Il y a des castes rouges, comme si elles
» étaient rôties au soleil; d'autres bigarrées de
» différentes couleurs. Leur peau est chargée de
» figures de cochons, chèvres et serpents, qui
» annoncent un heureux talent pour l'imitation.
» Les femmes se peignent les joues d'un vermillon
» plus beau que tout ce qu'on connaît en Europe.
» Elles portent un petit chapeau de jonc très
» élégant, et ajustent leurs couvertures avec assez
» de coquetterie. »

Roggeven ne trouva, parmi ces insulaires, d'autres armes que de gros bâtons courts, qu'il prit même pour de simples marques d'autorité. Lorsqu'ils sont attaqués, ils se réfugient près de leurs idoles, et implorent leur protection avec une dévotion fervente et pathétique. Les statues de leurs divinités sont de pierre, représentant des figures humaines avec de grandes oreilles et des couronnes.

Elles sont exactement proportionnées, et si bien faites, que les Hollandais furent étonnés du talent de ces sauvages pour la sculpture.

Ils conjecturèrent que certains d'entre ces insulaires, qu'ils virent plus souvent venir adorer les idoles, qui avaient la tête rasée, et portaient des boules blanches aux oreilles, et un bonnet garni de plumes blanches et noires, étaient leurs prêtres. D'ailleurs, nulle apparence de gouvernement, de rois, ou autres supérieurs; mais beaucoup de respect pour les vieillards. Ils portent des chapeaux ou bonnets frangés, et, dans leurs mains, ces gros bâtons que les Hollandais prenaient pour des marques d'autorité.

Ainsi, idée d'une divinité, bonté, douceur, affabilité, générosité, respect pour les parents, voilà ce que les Européens ont trouvé dans ces contrées, où ils ont imprimé leurs pas sanglants. Toutefois, laissant à part les suites funestes qu'ont eues nos découvertes pour ces peuples auxquels nous avons porté plus de vices que de vertus, plus de maux réels, fruit de notre corruption, que d'avantages procurés par nos arts et notre industrie, l'histoire doit son hommage aux hommes de génie qui ont conçu ces grands et hardis projets, et dont l'intrépide activité a su vaincre tous les obstacles, et qui nous ont conquis d'autres mondes.

FIN.

TABLE.

	Pages.
AVERTISSEMENT.	i
CONCLUSION.	371
A.	
Alonzo d'Ojeda.	329
Alonzo-Nigna. — Entreprises particulières.	333
Améric Vespuce.	331
Amérique.	293
Angleterre. — Bretons.	213
Arabic.	140
Aragon.	239
Argos.	17
Assyrie. — Médie.	5
Athènes.	20
B.	
Babylone.	7
Béotie. — Thèbes.	29
Bithynic.	100
Bohème.	256
C.	
Capétiens.	170
Carlovingiens.	160
Carthage. —	66
Chine.	260
Christophe Colomb.	294
Chypre.	250
Colonie d'Hispaniola.	343
Conciles.	123

	Pages.
Conclave (le).	<u>119</u>
Corinthe.	<u>73</u>
Corse.	<u>276</u>
Croisades. — Rois de Jérusalem.	<u>249</u>
D.	
Danemarck.	<u>269</u>
E.	
Écosse.	<u>229</u>
Égypte.	<u>13</u>
Égypte (l') depuis Alexandre.	<u>101</u>
Électeurs. — Bulle d'or.	<u>7</u>
Élection des Papes.	<u>18</u>
Empire d'Allemagne.	<u>128</u>
Empire français à Constantinople.	<u>125</u>
Empire grec à Nicée.	<u>127</u>
Empire d'Occident.	<u>114</u>
Empire d'Orient.	<u>116</u>
Empire des Perses.	<u>139</u>
Événements civils et militaires. Coup d'œil général sur l'état de la république jusqu'à l'empire.	<u>54</u>
F.	
France.	<u>152</u>
G.	
Gênes.	<u>273</u>
Genève.	<u>281</u>
Goths et Suèves en Espagne.	<u>238</u>
Grande-Bretagne. — Anglais.	<u>223</u>
H.	
Histoire sainte.	<u>2</u>
Hollande.	<u>277</u>
Hongrie.	<u>258</u>

I.

Irlande.

235

J.

Jardins suspendus.

8

L.

Lacédémone.

26

Lombardie.

147

Lydie.

90

M.

Macédoine.

94

Maréchaux de France.

211

Mérovingiens.

153

Mycènes.

19

N.

Naples.

244

Navarre.

240

Nouveaux voyages de Christophe Colomb.

318

Nouvelle-Angleterre. — États-Unis.

353

Nouvelles découvertes.

300, 351

O.

Ordre de Malte.

284

P.

Pairs de France.

201

Papes (des).

117

Parme. — Plaisance

289

Parthes.

110

Pergame.

113

Perse.

9

Peuples du Latium.

35

Pologne.

251

Portugal.

241

Prusse.

254

R.

Ravenne.	<u>149</u>
Recherches et observations sur l'Amérique ancienne.	<u>305</u>
Rémus et Romulus.	<u>38</u>
Rhodes. — Son colesse.	<u>89</u>
Rome ancienne. — La monarchie.	<u>41</u>
Rome ancienne. — L'empire.	<u>64</u>
Rome ancienne. — La république.	<u>48</u>
Royaume de Pont.	<u>98</u>
Russie.	<u>270</u>

S.

Savoie. — Piémont. — Sardaigne.	<u>246</u>
Sicyone.	<u>16</u>
Suède.	<u>267</u>
Suisse.	<u>280</u>
Syrie.	<u>107</u>

T.

Temps primitifs. — La Création.	<u>1</u>
Toscane.	<u>287</u>
Turquie.	<u>146</u>
Troie.	<u>31</u>
Tyr.	<u>33</u>

V.

Vasco de Gama double le cap de Bonne-Espérance.	<u>336</u>
---	------------

Y.

Yanez-Pinon. — Découverte du Brésil.	<u>334</u>
--------------------------------------	------------

FIN DE LA TABLE.

583840



ages.

139

205

38

89

41

64

43

98

279

246

16

267

280

107

1

187

146

31

33

36

34



